

roman

CORINNE
JAVELAUD

**Les Fantômes
de Marianne**

CALMANN
LEVY
territoires

Corinne JAVELAUD

LES FANTÔMES
DE MARIANNE

Roman

CALMANN
LEVY
territoires

OceanofPDF.com

Le prodige et le monstre ont les mêmes racines.

Victor Hugo, Le Cycle pyrénéen

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE

OceanofPDF.com

Poppée Dupuybel s'était amusée du combat de la bonne pour maintenir les malles fermées. Elle se disait qu'elle n'y parviendrait jamais en dépit de sa détermination. Mais à présent que les bagages s'entassaient dans le vestibule, aux côtés de vêtements protégés de housses, la fillette prenait conscience de la douloureuse réalité. Son visage aux rondeurs enfantines encadré de fins cheveux blonds qui volaient au moindre souffle, se tourna vers la rue coincée entre le boulevard de Javel et la commune d'Issy pour échapper au désolant spectacle du départ annoncé. Bientôt les souvenirs se transformeraient en regrets, elle s'y résignait déjà, comme si son intuition avait depuis longtemps tout deviné. Elle avait enfilé son mantelet et enroulé son châle autour de son cou, emplie d'une tristesse qui ne la lâchait pas. Dehors, les arbres pleuraient leurs feuilles, un fiacre suivi d'un omnibus à trois chevaux circulait sous un ciel gris. Sous peu, la clarté du lustre Directoire s'éteindrait avec la vie parisienne, pour endosser une existence au fin fond des campagnes. Fini les plaisirs du cirque Napoléon et ses représentations spectaculaires de trapèze volant, fini l'attraction du grand ballon dans le jardin des Tuileries ! Seul Paris promettait ce genre de plaisir.

Que faire sinon se soumettre à l'autorité parentale ? Quelques jours auparavant, Hortense Dupuybel, sa mère, l'avait prise à part dans sa chambre pour lui expliquer une nouvelle fois la raison de ce déménagement à Niort, une ville qu'ils mettraient trois jours à atteindre en diligence, une remarque qui eut l'air d'amuser Poppée.

— Tu ne comprends donc pas que tout cela est sérieux ! Ton père est envoyé en mission pour construire des canaux dans le Marais poitevin...

Hortense avait pointé du doigt la région sur une carte, croyant bon de crédibiliser ses dires. Cette indication n'évoquait pas grand-chose aux yeux

de Poppée et les explications de sa mère se perdirent dans des sables mouvants. En vertu de quelle noble mission son père voulait-il s'en aller braver des épreuves dans le Marais poitevin, alors qu'à Paris soufflait un vent de liberté encourageant les talents des ingénieurs de demain ? L'ingénieur des ponts et chaussées Dupuybel avait toutes les aptitudes requises pour évoluer dans cet environnement. Aux magnifiques passages couverts conçus sous Louis-Philippe s'associaient les transformations lancées par le baron Haussmann, décidé à faire de Paris la plus belle ville du monde. La voirie se renovait, de magnifiques édifices sortaient de terre, les promoteurs de tous crins s'arrachaient les parcelles, des industries s'implantaient dans les quartiers en pleine expansion. Pourquoi Crespin Dupuybel n'était-il pas concerné par ce grand chamboulement ?

Le *pater familias* ne voyait probablement pas les choses du même œil. Pour l'heure, il tirait voracement sur sa pipe, assis dans un fauteuil Voltaire, la moustache lustrée sur un visage large aux mâchoires puissantes. L'œil reflétant le contentement, il avait laissé tomber son monocle sur son gilet, *La Gazette de France* repliée sur ses genoux. Sa courte redingote de voyage un peu trop cintrée laissait deviner sa musculature. Il ressemblait à un guerrier prêt à partir à l'assaut. Rongé d'ambition, l'ingénieur à l'âme de pionnier repassait dans son esprit ses rians projets de conquête, lui qui avait multiplié les repérages au cœur de la nature vierge du Poitou, terre de ses lointains ancêtres. Là-bas, il allait avoir sous sa seule responsabilité des bataillons d'ouvriers afin de mener à bien un chantier historique. Ses idées d'avant-garde défrayeraient la chronique et ce, grâce à la confiance que lui avait accordée le ministère des Travaux publics. Cette mission marquerait un tournant décisif dans l'histoire des marais !

En dépit de l'épidémie de choléra dont Niort avait peiné à se relever et dont les effets pesaient encore sur l'activité de l'hospice, la ville s'éveillait à la révolution industrielle grâce à son fer de lance, le ponçage des peaux, suivant une technique que l'industriel Thomas-Jean Main avait ramenée d'Angleterre. La chamoiserie niortaise, couronnée lors de l'Exposition universelle de 1851, engrangeait d'importantes commandes à l'exportation, et l'ingénieur Dupuybel y reconnaissait des gages de progrès. Le maire se révélait lui aussi un visionnaire. Ingénieur polytechnicien, excellent administrateur, il accueillait avec enthousiasme le projet d'aménagement du bassin de la Sèvre Niortaise. Les deux scientifiques, indiscutablement sur la même longueur d'onde, étaient considérés comme les hommes de la

situation. Crespín avait, au fil de ses missions de prospection, cerné les enjeux économiques. Bientôt, la compagnie concessionnaire des chemins de fer de la ligne Orléans-Bordeaux allait poursuivre son tracé jusqu'à la ville de Niort, et parmi les édiles, on se demandait jusqu'à quel point le bras long de Crespín Dupuybel n'avait pas favorisé cette mesure.

Marianne Fort, la gouvernante de Poppée, en robe foncée sur des bas de laine noire, quelque peu raide et guindée, s'affairait pour les derniers préparatifs sans manifester le moindre sentiment, contrairement à Hortense Dupuybel qui, bien que peu encline au changement, rêvait de voir du pays. Cette brune au teint pâle et délicat, qui n'avait jamais posé les pieds plus loin que Rueil-Malmaison, se ralliait toujours aux décisions de son époux. Elle envisageait ce voyage comme un départ en villégiature et sa fille lui en aurait presque voulu de son frémissement de joie tandis qu'elle faisait virevolter les reflets de sa jupe en taffetas sur ses bottines de cuir, ajustant de sa main gantée sa cape couleur griotte sur son corsage orné d'un jabot sur lequel était épinglée sa plus belle broche sertie de perles. De sa bouche purpurine s'échappait un flot ininterrompu d'adjectifs vantant le charme pittoresque de la campagne ainsi que de la villa dans un quartier rénové de la ville de Niort où ils emménageraient sous peu, précisément ce que la fillette redoutait.

La berline les cueillit à sept heures précises. L'habitable plutôt étroit dégageait une odeur de cuir encaustiqué et de tabac froid. Le confort tenait à la moelleuse banquette où les quatre passagers se tassèrent sur les coussinets. L'équipage s'ébranla, un peu affaissé par le chargement. Le cocher, en redingote à collet, bottes et culottes de peau, arborait un chapeau haut de forme en drap bleu. Bientôt, il stimula ses percherons dans les rues encombrées de la capitale dans le vacarme produit par la plainte des essieux des roues, la cadence des sabots et le claquement du fouet.

Les travaux d'embellissement de Paris étaient partout. Ils présentaient aussi des avantages purement stratégiques selon Crespín, qui ne manquait pas de souligner que la largeur des nouvelles avenues rendrait impossible l'érection de barricades. Des coups de pioche résonnaient de jour comme de nuit, des géomètres étaient grimpés sur des poteaux afin de réaliser les projets de planification urbaine. Le bouillon, servi pour une somme modique dans les restaurants populaires d'un genre nouveau auquel il avait donné son nom, était l'aliment de base de l'armée de bras venus des campagnes pour mener à bien ces travaux pharaoniques et notamment la

réalisation du réseau de canalisation qui permettrait l'approvisionnement en eau de Paris.

— Vous verrez que d'ici à quelque temps, nous ne reconnâtrons plus rien ! certifia Crespin à Hortense qui renonça vite à faire glisser la petite fenêtre de la berline, tant le ciel devenait menaçant.

— On ne peut guère s'en plaindre, Paris souffre de ses vieux quartiers insalubres et confinés..., crut-elle bon de déclarer, en pensant aux fossés remplis des eaux d'égout qui, dès les premières chaleurs, engendraient des nuées de moustiques.

Et la pluie battante fit écho à ces considérations dès qu'ils eurent quitté la ville.

— Bah ! Ces averses feront au moins le bonheur du décrotteur qui prend cinq sous pour ôter la boue des chaussures, plaisanta Crespin tandis que le cocher s'enfouissait sous sa cape, déjà torturé par les bourrasques.

Les malles tressautaient sur les routes chaotiques et monotones, et chacun espérait que ces intempéries feraient fuir les détrousseurs de grand chemin. On y songeait sans oser se l'avouer.

À une intersection, la voiture bifurqua dans un sentier criblé de nids-de-poule à tel point que Crespin renonça à sa lecture. Quant à Hortense, elle réprima un haut-le-cœur. Tant et si bien que l'arrêt dans un relais de poste pour remplacer les pauvres percherons haletants fit le bonheur de tous. Le ciel était redevenu clément au moment où les passagers se dégourdisaient les jambes avant d'entrer dans l'établissement pour prendre une rapide collation. Poppée s'enthousiasma devant un arc-en-ciel pendant que les palefreniers harnachaient les chevaux de remplacement.

Puis la berline repartit en longeant des tronçons ferroviaires au-delà de Chartres. Le joli spectacle des ailes des moulins à vent de la Beauce où les paysans faisaient broyer leurs grains de blé en farine procura un surcroît d'excitation chez la fillette qui n'en avait jamais vu. Hortense entonna à mi-voix le refrain d'une comptine que Crespin et Marianne reprirent en chœur. Dans les bourgades encombrées par des déballages forains de bimbeloteries, de chapeaux, les paysans suivaient des yeux le véhicule tandis qu'il s'éloignait vers la plaine monotone sur la route poussiéreuse bordée de saules et de peupliers. Les champs envahis par des corneilles, où pointait de-ci de-là la silhouette longiligne d'un clocher, attachaient Poppée à sa contemplation. Dans les sous-bois son œil guettait les chevreuils et les sangliers, Marianne lui ayant assuré qu'ils en étaient peuplés.

La torpeur digestive envahit bientôt l'esprit des passagers, la mélodie entonnée par Hortense s'émoussa, puis la brume vespérale se mit à courir au fond des champs au point que le cocher dut allumer les lanternes. À la nuit tombée, la voiture franchit un porche colombier couronné d'un lanternon ouvrant sur la cour d'une auberge où stationnaient toutes sortes d'engins hippomobiles. Les voyageurs saisis par le vent du nord au sortir de la berline n'aspiraient qu'à se réchauffer, laissant au cocher le soin de détacher les chevaux fourbus.

Quand le chef de famille eut fait pivoter la porte de l'auberge sur ses gonds, l'ambiance survoltée dans laquelle les Dupuybel furent plongés faisait penser au fraternel coude à coude du *Repas de noces* de Brueghel l'Ancien. Représentants de la maréchaussée, religieux en soutane, vieillards édentés, marchands barbus et autres colporteurs moustachus, cheveux noués en catogan, la bouche luisante de vin, reprenaient des forces après l'inconfort des heures de route. Au fond de la pièce, un feu ardent brûlait dans la cheminée où l'on aurait pu rôtir un sanglier derrière les landiers en fer forgé. L'œil averti de Crespin détecta illico les poutres vermoulues et le plancher douteux – le genre d'établissement qui risquait de flamber comme du petit bois en cas de grand vent –, mais il garda ses réflexions pour lui afin d'éviter d'alarmer ses proches. Le voyage avait généré son lot de fatigue et il mesurait l'impatience de sa fille à se mettre à table, toute focalisée qu'elle était sur le chaudron de soupe suspendu à la crémaillère.

La stature de Crespin Dupuybel en imposait, à l'image de l'autorité qui émanait de ses manières. Sa voix de basse rendait justice à sa forte constitution, ce qui, à défaut de sympathie, lui valait du respect. Fort de cet atout, il obtint gain de cause auprès de l'aubergiste pour l'attribution à l'étage des meilleures chambres dont la famille prit sans délai possession avant de descendre pour se restaurer.

Sans se faire prier, les Dupuybel s'assirent sous les solives du plafond où pendaient lard et saucisses baignés de vapeurs de vin aigre. Les lèvres pincées d'Hortense trahissant son dégoût ne manquèrent pas de faire sourire Marianne qui l'observait en coin.

— Il faut se mettre au diapason ! décréta Crespin peu à son aise sur le banc rustique tandis que la serveuse activait devant lui sa grosse louche de bois dans un brouet issu du chaudron.

La remarque ne fit protester personne d'autant plus que la nourriture mijotée à petit feu leur fit revisiter leur jugement. L'ingénieur, qui avait déjà

fréquenté bien des auberges villageoises, s'estima bien loti dans cet établissement qui ne payait pas de mine.

Après que le patron eut servi l'alcool fort, la chaleur était montée aux visages. Les langues se déliaient avec fanfaronnade sur le thème de l'injustice. Une voix clamait une citation de Victor Hugo : « L'échafaud est le symbole d'une société qui tue ceux qu'elle n'est pas parvenue à éduquer. » Des réactions approbatrices enchaînaient sur les inégalités sociales, passant bientôt le relais à des anecdotes relatant les exploits des pilleurs de diligences qui défrayaient la chronique. Le chef de famille, qui excellait dans l'art de s'éclipser sur une pirouette, donna discrètement le signal à Hortense qui simula un léger vertige. Les Dupuybel saluèrent la compagnie histoire de ménager leurs forces, un long voyage les attendait le lendemain.

En cahotant sur les routes semées de nids-de-poule au milieu de l'alternance de bocages et de champs, Hortense crut comprendre ce que signifiait la notion d'isolement des marais bien qu'elle fût encore loin de la réalité. Les pluies d'automne rendaient le sol spongieux, la berline zigzaguait, secouant sa carcasse, souvent à deux doigts de s'embourber.

— Imaginez si nous devons requérir des bœufs pour sortir le véhicule ! marmonna Marianne à Hortense.

Mais les chevaux, plus solides qu'il n'y paraissait, redressaient le cap sous les encouragements vigoureux. Crespin avait gardé un visage imperturbable, comme s'il n'avait jamais douté de l'agilité du cocher. Sur ses traits flottait un certain détachement, parce qu'il savait que ces désagréments ne constituaient que les prémices de la lourde tâche qui se profilait. Il en verrait d'autres des chaussées glissantes ! Tout à son obsession de la modernité, il rêvait à haute voix en s'adressant à Hortense :

— Tu comprends pourquoi les voies ferrées mettent du temps à venir jusqu'ici. Les sols sont si vaseux. Autrefois, un golfe marin remontait jusqu'aux portes de Niort. En se comblant de sédiments marins et d'alluvions fluviales, toute la région est devenue un immense marécage que les hommes ont entrepris d'assécher peu à peu.

Les muscles de son cou se tendaient comme s'il voulait tout expliquer à la fois, lui-même épaté par la quantité de choses qui bouillonnaient dans sa tête. Bientôt, la voiture atteignit les abords de Niort, ralentie par le chantier d'une nouvelle artère en cours de percement. Quand bien même les commentaires saluant la course du progrès allèrent bon train, une certaine gêne s'immisça dans la conversation. Une fumée blanchâtre provenant des

tanneries et des manufactures nombreuses dans la ville répandait une odeur âcre et incommodante et qui ne ressemblait à aucune autre.

— On dirait de la combustion de sciure de bois ! pensa tout haut Marianne, avec une grimace de dégoût.

— Vous avez vu juste. L'écorce de peuplier du marais fait un très bon combustible, expliqua Crespin.

Les relents de bois calciné dissipés ou oubliés, la première vision de Niort fut celle d'une place dominée par le donjon des Plantagenêt, assiégé par les masses de pierres de tours carrées, puis vint le pignon d'un atelier de chamoiserie d'où se déversait une odeur entêtante de cuir et d'huile de poisson, et enfin un grand magasin à l'enseigne *Au bonheur du peuple*, d'aspect modeste, loin de la gloriole du Bon Marché fondé par Aristide Boucicaut.

De fatigue sans doute, le cocher s'égara un peu du côté de la rue de la Boule-d'Or. *Il se trompe, il se trompe !* ragea Crespin qui lui indiqua le chemin tandis qu'Hortense avait ajusté son mouchoir sur son nez afin de se protéger des effluves nauséabonds. Ils longèrent les énormes piliers romans de l'église Saint-André avant d'atteindre les rives de la Sèvre Niortaise qui se perdait dans la ville pour y faire tourner les moulins à chamois et à grain. Des travaux entrepris sur les maisons moyenâgeuses en torchis, ébranlées, fissurées, tentaient de leur restituer leur caractère originel. En se gardant des accotements non stabilisés et tandis que des œillades avides se portaient sur la voiture, le cocher finit par rejoindre le quai de Cronstadt alors que ses passagers maîtrisaient mal leur impatience de découvrir leur nouveau lieu de vie.

L'attelage put à peine franchir l'étroite porte cochère qui ouvrait sur une cour intérieure bordée d'un hangar, d'une écurie, et avec en son centre un puits. Les femmes mirent enfin le pied à terre en scrutant la disposition des lieux qui rappelaient la structure d'un cloître. Le vent de nord-est venant de la mer, réputé pour amener de la pluie, leur tira une grimace, tandis que le père, qui ne montrait jamais ce qu'il ressentait, ne manifesta pas le moindre signe d'inconfort. Il leva les yeux vers la voûte sombre des nuages et précéda les femmes jusqu'au perron de la coquette bâtisse de deux étages, destinée à être son logement de fonction.

Derrière la porte au heurtoir de bronze, s'étirait un corridor d'où partait un escalier desservant les étages supérieurs. Au rez-de-chaussée, deux salons, une cuisine et un cellier, au premier, trois chambres, un cabinet de

travail ainsi qu'une bibliothèque, l'aménagement de l'étage supplémentaire sous les combles offrirait un peu d'autonomie à Marianne.

Le quartier avait une apparence vieillot, inchangée depuis plusieurs siècles, malgré de nouvelles constructions à l'architecture récente. Avec un effort d'imagination, on aurait pu se croire en lisière du jardin du Luxembourg, la ville de Niort ayant également développé à proximité un parc urbain en bordure du fleuve, mais la comparaison s'arrêtait là et l'enthousiasme d'Hortense fut passablement refroidi.

Elle avait conservé son mouchoir roulé en boule dans sa main, un malaise lui chiffonnait le moral, la contrariété se lisait sur ses traits, *Mon Dieu, dans quel pétrin nous sommes-nous fourrés ? Quelle idée de s'aventurer aussi loin de la capitale ?* Quant à l'air résigné de Marianne, qui craignait déjà une vie ennuyeuse, il s'était amplifié en franchissant le seuil du logis aux odeurs de peinture fraîche. Poppée était bien la seule à conserver un moral intact. Étant donné qu'elle savait que la volonté du père prévalait en toutes circonstances, elle chercha aussitôt le moyen de redonner une lueur de sourire aux visages maussades de sa mère et de sa gouvernante. Ruisselante de bonnes intentions, elle s'efforça de ne voir que les bons côtés de leur nouvelle demeure, comme l'immense bibliothèque, riche d'encyclopédies aux reliures en percaline qui promettaient de belles heures de lecture. Mais ses efforts ne furent guère payés en retour.

— Maman, vous êtes si pâle ! Il faut imaginer cette demeure meublée de nos fauteuils, commodes, piano, vases et bibelots, non pas avec ce décor de bric-à-brac poussiéreux et ces objets ridicules, affirma la fillette.

Pour une fois, son père lui donna raison.

— Allons mamie, ne laissez pas peser de sombres pensées ! Un salon de réception pourvu d'une cheminée où l'on pourrait rôtir un bœuf, ces magnifiques moulures au plafond en plein centre de Niort, c'était inespéré ! Ce cadre renverra l'image d'une famille aisée et respectable, croyez-moi, nous ferons des envieux !

— C'est si sombre, si austère..., gémit Mme Dupuybel.

— Après une bonne nuit de repos, l'endroit vous paraîtra plus lumineux. Et je suis certain que vous saurez prendre en main l'employée de maison qui se présentera dès demain matin afin de mettre un peu d'ordre.

Hortense s'efforça de faire bonne figure pour ne pas décevoir l'homme qu'elle aimait. Il faudrait bien s'adapter à ce monde qui ne se révélait pas

celui qu'elle avait imaginé. Au loin, tintaient des cloches plus souvent qu'à leur tour. À ça aussi, il faudrait bien s'habituer.

À l'heure prescrite le lendemain, Mélusine Gaumont se tenait devant la porte d'entrée. Ses petits yeux ronds et porcins se fixèrent sur la maîtresse de maison venue lui ouvrir. Intimidée, elle demeura raide comme la justice, aussi engoncée que possible dans sa mante, attachée par une agrafe poitevine, le visage émergeant à peine de son bonnet à fond rond, le cheveu invisible. Bien qu'elle fût encore toute jeune, elle semblait pénétrée de son sens du devoir et paraissait très impressionnable.

— Entrez mon petit, ne restez pas plantée là !

Surprise de voir cette jeunesse rougissante se dandiner d'un pied sur l'autre dès lors qu'on lui adressait la parole, Hortense s'écria en riant :

— Ne soyez pas tant sur le qui-vive, nous n'allons pas vous manger !

Un instant plus tard, les yeux d'Hortense s'agrandirent lorsque Mélusine dégagea la gibecière arrimée dans son dos. L'employée de maison ne dérogeait pas à la règle de bienséance qui veut qu'on abreuve d'offrandes les nouveaux arrivants : gibiers, terrines, fromages de chèvre en forme de pyramide tronquée, œufs roux ainsi qu'un cake à l'angélique furent étalés sur la grande table en un clin d'œil.

Mélusine grimpa aussitôt d'un cran dans l'estime de Mme Dupuybel. Le voyage ayant mis à mal les estomacs saturés de nourriture indigeste, un peu de réconfort gastronomique était fort apprécié. Sans tarder, la préposée à la cuisine enfila un tablier blanc à bavette de dentelles, plus approprié que son accoutrement de paysanne, puis elle se retroussa les manches, et Hortense put mesurer la détermination de la nouvelle recrue.

L'excellente soupe au lard fumé préparée par celle-ci, si elle laissait présager de précieux talents culinaires, ne fit cependant que momentanément oublier ses nombreuses insuffisances et lacunes. Mélusine ne maîtrisait aucune des règles essentielles du service domestique, une incompétence qui se confirma au moment de répartir le contenu de l'une des malles dans la grande armoire paysanne rehaussée d'une corniche d'où émanaient des parfums de lavande fanée.

Peu de délicatesse, mais la fréquentation de la bonne compagnie associée à quelques principes de base devrait pallier ces lacunes. Un cordon-bleu, ça se ménage ! songea Hortense qui lui expliqua avec bienveillance comment s'y prendre pour éviter les déchirures des fibres de

soie des châles, comment manipuler les manches des robes doublées de mousseline, les corsages baleinés. Mélusine se prêta à ce sermon avec humilité.

Hortense prit la mesure du vide sidéral qui s'abattait sur elle dès l'absence de Crespin, appelé en ville par ses nouvelles fonctions. De sa fenêtre, elle observa le mouvement sur le quai. Des volutes de fumée charriaient les odeurs des chamoiseries voisines, ce qui lui fit serrer la mâchoire et durcir l'expression. Malgré tout, elle était prête à bien des concessions et se jura qu'elle saurait aider Crespin à conquérir sa place et son bonheur !

Elle musardait encore dans son déshabillé pastel sans voir passer le temps lorsqu'elle reçut la visite des manutentionnaires qui, fidèles aux instructions de Dupuybel, s'attelèrent à la mise en place du mobilier laqué noir, des sièges capitonnés, guéridons, commodes, bibelots, délicates natures mortes, rideaux de soie brodés et lit Empire transportés depuis Paris. L'opération se déroula sans incident ni vacarme, si ce n'est qu'un attroupement de badauds s'était formé sur le quai, avec des yeux pétillants d'enfants se demandant quel genre d'évènement était à l'origine de cette effervescence.

Au milieu de son cadre familial, son armure sécurisante retrouvée, Hortense se sentit à nouveau remplie d'espoir. Les divinités anciennes de ses tableaux fécondaient la lumière du salon, candélabres et argenterie valorisaient la longue table acajou. Par la croisée ouverte, le grand air d'une nouvelle vie entra à flots à l'intérieur de cette demeure. Le mobilier, transmis par les lignées bourgeoises dont elle et Crespin étaient issus ou acquis au cours de leur union, peuplait son environnement de ses repères bienveillants. Les références artistiques et culturelles dont témoignait leur intérieur ne manqueraient pas d'impressionner leurs commensaux niortais. Leur résidence incarnerait elle aussi la modernisation des villes de province voulue par la politique de Louis Napoléon Bonaparte.

Si Marianne, tel un passe-muraille dans sa robe démodée, était d'une nature réservée, elle le semblait davantage encore depuis l'emménagement à Niort. Elle accusait le coup de ce changement radical, luttant pour s'adapter au nouveau contexte. Issue d'une bonne famille frappée par un revers de fortune, elle avait d'abord grandi dans un hôtel particulier et s'était très jeune démarquée par son goût pour l'étude avant de rêver

d'exercer un métier dans l'enseignement. Hortense l'appréciait pour son caractère peu impressionnable et sa rigueur, et surtout en raison de son dévouement sans faille à l'égard de Poppée dont elle veillait sur la conduite avec toute la prudence requise. Ses prunelles aux reflets changeants exprimaient force et vivacité tout en trahissant une personnalité obscure et difficile à cerner mais qui imposait le respect.

Poppée n'avait cessé de la questionner au cours du voyage de Paris à Niort. La gouvernante faisait son possible pour développer les capacités d'imagination de son élève et stimuler sa curiosité intellectuelle dès que l'occasion se présentait. Ainsi lui avait-elle appris que le mulet, comme celui qu'on apercevait dans une prairie, résultait du croisement de l'âne et de la jument. Quant aux chèvres à long poil qui fermaient la marche d'un troupeau sur un chemin, elles avaient engendré un gentil mot enfantin.

— Ont-elles donné leur nom au département des deux chèvres ?

— Les deux Sèvres, ma chérie ! La Sèvre Nantaise et la Sèvre Niortaise...

Marianne avait pimenté le voyage de ses remarques pleines de pertinence, si bien que ce fut un crève-cœur pour Mme Dupuybel de devoir la reléguer au rang de subalterne, en la contraignant à loger dans une chambre mansardée sous les combles. La morale religieuse dont la gouvernante était pénétrée et qui invite à l'humilité voulait cependant qu'elle s'en accommodât. Elle fit face à la situation sans se plaindre, découvrant avec placidité son nouveau décor : un lit recouvert d'une courteline, surmonté d'un crucifix avec sa branche de buis qui datait de la messe des rameaux de l'année précédente, une table de toilette garnie de sa cuvette en faïence et de son broc dépareillé. Ce genre de pièce exiguë aurait pu la déprimer, mais son visage n'en démontrait rien lorsque, les bras croisés, elle contemplait le paysage apaisant de l'îlot verdoyant sur la Sèvre Niortaise depuis sa fenêtre. Les cris du porteur d'eau lui parvenaient, filtrés par son oreille distraite : « La bonne eau du vivier toute fraîche ! » Seaux et baquets en fer-blanc étaient bientôt remplis pour le bonheur des maisonnières du voisinage.

Si sa tête était prise dans une sorte d'écheveau d'idées contradictoires, Marianne s'estimait bien lotie chez les Dupuybel, grâce à Dieu. Elle s'était profondément attachée à la jeune Poppée qui lui rendait bien sa sympathie. Ses affaires personnelles tenaient dans une petite valise. Elle les avait

rangées à sa manière, modeste et ordonnée. Un ou deux changes sans artifice, pas le moindre colifichet, un coffret de toilette ainsi qu'un nécessaire de couture complétaient l'inventaire. Elle avait apporté ses quelques livres de prédilection, dont elle ne se séparait en aucun cas, considérant qu'elle pourrait traverser le temps et les frontières en leur compagnie sans jamais se lasser, et dont elle pouvait se vanter d'en avoir fait entrer quelques parcelles dans le crâne de Poppée. Elle possédait plusieurs romans, *Jane Eyre* de Charlotte Brontë qu'elle relisait chaque fois avec la même admiration, des recueils de poésie et des livres de prière. Elle avait réparti ses volumes sur les étagères de la bibliothèque près du petit poêle en fonte.

Crespin Dupuybel appartenait à la catégorie de ces hommes chanceux qui mettent leur énergie au service de leurs convictions. Coiffé de son haut-de-forme, il paraissait sans âge. Les basques de sa redingote noire garnie de deux rangées de boutons ondulaient au rythme de ses pas décidés. Son énorme sacoche ne semblait guère lui peser. La vie l'avait gâté. Un beau mariage, une carrière brillante couronnée par ce poste d'ingénieur en chef à Niort. La mission était à la hauteur de ses ambitions : le programme d'aménagement de la Sèvre Niortaise était un chantier d'envergure qui figurerait en bonne place dans les réalisations du Second Empire.

Les travaux étaient financés pour un tiers par l'État et pour deux tiers par la ville de Niort car ils comportaient un important volet urbain, avec des enjeux importants en matière d'esthétique et d'hygiène, ce qui ne s'avérait pas une mince affaire dans une ville comme Niort. Dupuybel se réjouissait de « faire modestement son petit baron Haussmann ». Aérer, assainir, raser les « verrues » pour « mettre tout ça à niveau » ! Percer ici, dégager là...

Muni d'un épais dossier contenant rapports, plans, calculs, notes, il se présenta dans la salle des séances de la préfecture où l'attendait une délégation réunissant des édiles niortais et des représentants des sociétés des marais desséchés et mouillés, regroupant de nombreux propriétaires. La simplicité de ses manières lui avait déjà permis de nouer des relations de confiance avec la population locale au cours de ses voyages d'études préalables. Il serra des poignes puissantes à l'égal de la sienne. Sa cordialité ne l'empêchait pas d'inspirer un brin de crainte révérencieuse, scruté qu'il était comme le commis des idées impériales, venu ouvrir la voie à une mutation économique aux conséquences favorables pour les uns, néfastes

pour les autres. Dans le silence de la salle, on aurait pu entendre une mouche voler...

— Bienvenue à Niort ! Nous sommes très désireux de vous apporter notre concours afin de vous aider à mettre à exécution vos plans en vue notamment du dévasement de la Sèvre Niortaise, amorça Eugène Delassus, conseiller en charge de l'urbanisme. Je ne vous cache pas que nous sommes très préoccupés par la situation. Ponts, moulins, chaussées dans le marais ont été emportés par les crues successives, seuls les peupliers et frênes têtards lèvent encore la tête. Nous nous réjouissons que l'inadaptation des dispositifs actuels ait été prise en considération par le gouvernement.

— Nous vaincrons, je m'y engage, et nous le ferons en collaboration avec les syndicats des marais. Nous allons curer, multiplier écluses et barrages, créer des levées, des chemins de halage, aménager des fossés, des conches, des rigoles qui sillonneront la contrée afin de mener à bien l'assèchement du bassin ! déclara sans préambule d'une voix forte Dupuybel.

— Vous alors ! fit le chargé de l'urbanisme en frottant sa barbe rêche, pour qui ce déferlement d'annonces allait trop vite.

— Je planche là-dessus depuis des mois. Nous allons élargir la Sèvre Niortaise entre Coulon et le canal du nouveau Béjou. Nous allons réhabiliter le port de la ville avec une écluse au niveau du moulin à eau de Comporté, avant de déplacer celui-ci en aval de son site. Les conducteurs de travaux seront choisis exclusivement en vertu de leurs compétences. Les équipes d'ouvriers seront recrutées localement, ne vous inquiétez pas. Quant aux éclusiers et barragistes qui seront progressivement embauchés, ils seront, bien sûr, formés aux manœuvres à accomplir en cas de crue et de décrue.

Une main se leva.

— Comment envisagez-vous la régulation du régime des eaux dans chaque bief ?

— Grâce aux pluviomètres mis en place, nous aurons des données permettant de déclencher la levée des barrages. Les postes d'observation pluviométrique sur le réseau hydraulique nous permettront de réguler les crues.

— Très bien ! Laissez-nous maintenant espérer que les intérêts de la navigation seront bien pris en compte et préservés, fit Delassus, un brin mal

à l'aise, car il savait bien que l'on n'enfonçait pas sa pelle dans les usages locaux aussi facilement que dans du beurre.

— Des travaux d'amélioration du canal de la Vieille-Autise se feront au plus tôt entre l'Ouillette et le port de Niort, je m'y engage.

— Belles paroles, mais les sols des marais sont très instables, monsieur Dupuybel..., réagit un homme vêtu d'une blouse de toile épaisse, sans doute un représentant des maraîchins.

— À qui le dites-vous ! Je les ai fait sonder. Mais les terres tourbeuses et argilo-humifères sont très fertiles et ont un riche potentiel agricole, c'est là le point positif. Les aménagements poursuivront l'effort d'assèchement réalisé sous le Premier Empire, ce dont on ne peut que se féliciter...

— Il faut commencer par éradiquer les joncs et roseaux qui naissent de toutes parts ! s'exclama quelqu'un.

— Voyons-le à l'œuvre avec nos impôts..., marmonna une petite voix, comme une digue qui se serait rompue.

L'ingénieur en chef, tellement absorbé par son propos, ne remarqua rien. Il poursuivit :

— Quant aux bords de la Sèvre, les maisons exposées aux inondations, dont beaucoup, basses et obscures, sont insalubres et ont plus de deux cents ans, bénéficieront du plan de réhabilitation des quais dont les travaux ont déjà débuté. Les relogements feront l'objet d'un examen au cas par cas...

On comptait parmi l'assemblée plusieurs riverains anxieux qui rongeaient leur frein dans la crainte de se voir condamnés à l'expulsion. Aussi, afin de dissiper l'inquiétude de l'auditoire, un membre du syndic des marais mouillés crut bon de ramener le débat à la question agricole.

— L'assèchement fera de bonnes prairies. Le rapport annuel de un hectare cultivé est excellent : fèves, pois, melons et j'en passe. Après tout, le maraîchage sur les mottes, comme on appelle les terrains les plus hauts et à l'abri de l'inondation, donne d'excellents rendements depuis le Moyen Âge.

Crespin en profita pour détailler la cartographie future du marais desséché et du marais mouillé. L'assemblée sembla accepter ses explications qui donnaient une perspective claire à l'ensemble du projet.

— C'est ambitieux mais réalisable, assura Delassus, qui savait cependant que des questions de poids n'avaient pas encore été soulevées.

La première ne se fit pas attendre.

— La vie au marais et la qualité de la pêche ne risquent-elles pas d’y perdre ? Que diront l’écrevisse américaine et le brochet ?

Si l’intention ironique de Guénolé Saint-Algue, délégué des maraîchins assis au premier rang, déclencha l’hilarité de certains, il ouvrit la porte à un commentaire acerbe.

— Les restrictions vont donc pleuvoir, si je comprends bien. La marge de manœuvre des marais communaux est déjà de plus en plus faible. Sous peu, le progrès ne permettra plus la libre divagation des bestiaux. À la longue, il provoquera la disparition des travaux de vannerie indispensables aux pêcheries, il causera la faillite des cordiers du marais de Bessine, où croissent de beaux chanvres, qui fabriquent des longes pour attacher les bêtes sur les plates de transport. Quant aux bûcherons des marais, spécialisés dans l’abattage des peupliers, que deviendront-ils ?

— Cher monsieur, le jeu en vaut la chandelle ! La navigation sur la Sèvre Niortaise, utile aux trois départements arrosés par la rivière, joue un rôle majeur dans la vie économique. Je suis précisément missionné pour étudier les meilleures options.

— Si vous le voulez bien, mettez quelques nuances dans vos propos, ajouta Delassus en s’adressant au réfractaire. Votre discours obéit à une logique de refus qui s’éternise depuis des siècles. Les travaux ont été décidés en concertation avec toutes les parties prenantes et nous irons de l’avant. Ce projet est le bras de Dieu, affirma-t-il, un tantinet lyrique.

Dupuybel espérait avancer vite sans se voir mettre trop de bâtons dans les roues. Après la réunion où il avait eu réponse à tout, pressé d’investir son bureau installé dans une salle de l’ancien hôtel de ville, près d’un canal traversant la partie basse de Niort, il fut surpris par le souffle froid et humide du vent d’automne qui, bien qu’il charriât des odeurs putrides de chamoiserie, rendait le ciel lumineux.

Crespin eut à peine le temps de prendre ses aises au milieu de ses encriers, porte-plume et presse-papiers et de répartir plans et dossiers selon sa logique, qu’il reçut la visite des chefs d’équipes déjà constituées. Le plus hardi, Louis Vilevot, lui tendit un premier rapport d’inspection.

— Bien, l’analyse des prélèvements me confirme que les travaux de curage et de drainage peuvent débuter sans que le canal soit mis à sec. L’eau restera donc à son plein niveau pendant le dragage. Il est temps ! Sur les

berges, des branches se sont accumulées, le niveau des sédiments est alarmant, les eaux sont boueuses...

— Vous pensez ! Les pluies torrentielles du mois dernier ont dû brasser la vase ! frémit Vilevot au souvenir du bouillon noirâtre extrait lors des premiers prélèvements.

— Le rejet des matières organiques des chamoiseries et autres tanneries du secteur a également sa part de responsabilité, dit Crespin. Contentons-nous de suivre les méthodes de curage établies par l'inspecteur des travaux de la ville de Paris qui ont abouti à de bons résultats.

— De Paris ! marmonna Vilevot, rêveur, dans sa moustache.

Dieu sait pourquoi, à cet instant, Crespin eut une pensée émue à l'égard des recherches en hydrostatique de Blaise Pascal, une réflexion qu'il garda pour lui.

— N'oubliez pas, Vilevot, la Sèvre Niortaise est notre épine dorsale. Le matériau ainsi prélevé servira à renforcer les digues. Je dois d'ailleurs retourner en repérage aux abords de Coulon, zone aux trois quarts inondée, de vrais entonnoirs argileux ! Vous m'y accompagnerez.

Vilevot n'eut pas d'autre solution que d'accepter, d'autant que jouer le bon disciple renforcerait sa position.

— Ah ça, il vaut mieux s'y aventurer à deux. Un jour, dans la boue, j'ai failli avaler mon bulletin de naissance ! Croyez-moi, vous n'êtes pas au bout de vos surprises, au milieu des lentilles d'eau et des ragondins qui affectionnent les canaux, vous verrez, ricana-t-il.

Le vent dans sa course soulevait le bas de la pèlerine noire de Poppée, laissant apercevoir de la dentelle et du velours. Un coquet colifichet de toute jeune fille dansait sur sa poitrine. Sa petite main blottie dans celle de Marianne, elle cheminait d'un bon pas dans ses bottines de cuir souple le long du quai de la Regratterie, dans le bruit insolite que générait le traitement des peaux dans les nombreuses chamoiseries. Alternaient ateliers de fabrication – des bâtisses en moellons ou pierre de taille –, séchoirs aux toits en appentis en tuile creuse, et d'autres bâtiments industriels d'où émanaient des odeurs insistantes et difficiles à identifier. La rivière venait adoucir les perspectives et Poppée découvrait avec une pointe d'excitation ce décor qu'elle jugeait digne d'admiration. Elle lâchait volontiers la main de Marianne pour escalader de vieux escaliers, aller admirer le point de vue sur l'activité des ouvriers le long des berges. Elle finissait à tous les coups par conquérir l'approbation de sa gouvernante qui mesurait à quel point la fillette lui ressemblait quand elle cherchait à vaincre les barrières invisibles du monde. Cette légèreté la rendait attendrissante, comme si elle faisait feu de tout bois. Le bol d'air la rassérénait, l'atmosphère industrielle la captivait, même si le contact avec la caste anonyme et obstinée des travailleurs en tablier de gros cuir et blouse de toile se limitait à l'échange de regards à la dérobée. De ce monde terne et rude des chamoiseries, aux opérations incompréhensibles, émanait une noblesse, un courage qui appartenaient dorénavant à son monde.

Il faut dire que les distractions à Niort étaient si rares qu'on aurait pu les compter sur les doigts d'une main. Les visites chez le pharmacien, rue Rabot, aux fins de se procurer du sirop de gomme, ou, rue Sainte-Marthe, chez un fabricant de chandelles, fournissaient de rares occasions de sortie

en ville. En compagnie de sa mère, Poppée poussait aussi jusqu'à la place des Halles, chez Pouffond, où Hortense Dupuybel furetait parmi les assortiments de bonnets de coton, gants, foulards en soie ouvragée, castorine pour vêtements chauds et flanelle, cretonne, mousseline pour rideaux, là où les bourses bien garnies se prémunissaient contre le froid. Incessamment en quête d'un nouveau tissu assorti à son intérieur, Hortense aimait aussi s'y attarder dans le souci d'être vue et remarquée au bon endroit...

— C'est l'épouse de cet ingénieur en chef récemment installé à deux pas du quai de Cronstadt, entendait-on timidement dans son dos.

L'allusion rassurante amenait sur ses lèvres un sourire à peine esquissé empli d'orgueil. Parfois, la mère et la fille s'aventuraient rue des Trois-Coigneaux afin de se procurer du lait d'ânesse, fort réputé pour le bain, ou bien elles se hasardaient jusqu'à la maison Épron, passage du Commerce, renommée pour ses spécialités à l'angélique.

Un jour où de petits nuages se coursaient dans le ciel bleu, ce fut sous la coupe de Marianne qu'au bord de la rivière, Poppée s'approcha d'une manufacture de peaux à la fière allure, avec son moulin à foulon. Les arbres qui épaississaient l'atmosphère et les barques prêtes à descendre les allées d'eau jusqu'à Marans dans le marais desséché auraient pu bouleverser les esprits romantiques si le spectacle des ouvriers raclant des peaux de haut en bas sur des chevalets, certains avec des physiques de lutteurs de foire, n'avait donné une autre consistance à l'identité du lieu. Poppée pivota vers Marianne tandis que la brise ramenait ses cheveux sur son visage.

— Vous avez vu ça ? souffla-t-elle, incrédule, après avoir longuement suivi leur activité de ses yeux étonnés.

— Ne croyez pas qu'ils soient à la fête ! C'est un métier dur que d'assouplir des peaux en vue de confectionner des vestes, des boudriers ou des gants au ravissant piqué anglais.

Marianne s'assit sur un banc face à cet ensemble de verdure et de bâtiments en songeant au quotidien ingrat de la classe laborieuse. Son élève l'observa de ses grands yeux suppliants, incapable de rester en place, guettant son approbation.

— Je vous donne l'autorisation d'aller voir...

Poppée ne se le fit pas dire deux fois. Joyeuse de partir à l'aventure, elle dévala la pente en direction du moulin.

— Voyez-moi cette demoiselle venue se perdre ! l'interpella un jeune homme, les mains tenant deux seaux remplis des débris qu'il venait de déblayer au fond des auges du moulin à foulon.

Il déposa ses seaux, s'essuya les mains sur son tablier et s'avança au-devant de Poppée, précédé de son chien qui flairait déjà les bottines de la nouvelle venue. La fillette ne put s'empêcher de lui caresser le haut du crâne tandis que le garçon lui adressait son plus beau sourire.

— D'ordinaire, les visiteurs se signalent par le portail d'entrée et les cloches tintent, remarqua-t-il, tout en la jugeant inoffensive et sans prétention malgré son allure de petite fille modèle.

De plus près, Poppée décela sous la casquette à visière du jeune homme un regard vif, des moustaches blondes, un nez épaté, des traits qui ne permettaient pas de lui donner un âge précis. Il arborait de bons biceps et son air déterminé lui souffla un indice sur son rang au sein de l'entreprise. Elle retint son souffle, impressionnée, la bouche entrouverte de surprise, et lui dit la première chose qui lui vint à l'esprit.

— Voyez-vous cette femme assise sur le banc, tout là-haut ? Il s'agit de ma gouvernante. Elle aurait tendance à dire que ma curiosité est un vilain défaut, or je n'en crois pas un mot...

Il avait bien identifié ses manières, indicatives d'une position plus élevée dans la hiérarchie sociale que la sienne, mais la vivacité juvénile de la demoiselle l'amusa.

— Est-ce le moulin de mon père qui suscite votre intérêt ?

— En réalité, je n'en ai encore jamais vu un seul... Mis à part les maisons qui reçoivent les peaux brutes dans le quartier de la Regratterie, avec leurs bornes d'amarrage pour la livraison des paquets de peaux de mouton à façonner, je ne connais rien d'autre de la chamoiserie, dit-elle.

— Il n'y a rien de honteux à cela, mademoiselle... mademoiselle comment ?

— Poppée Dupuybel !

— Enchanté ! Mon nom est Tino Morsac. Je pourrais vous initier au travail de la chamoiserie, mais je présume que les histoires de bain de chaux pour débarrasser les peaux des impuretés, ou bien d'écharnage au chevalet, comme le pratiquent nos ouvriers, ne présentent rien de passionnant pour une jeune fille. Il faut que vous gardiez en mémoire que nous sculptons la matière pour offrir à nos clients la fleur de l'épiderme !

— La fleur de l'épiderme !

Une expression bien plus romantique que ne le laissaient présumer les odeurs nauséabondes associées aux quais.

Tino eut un sourire indulgent. Il existait tant de choses que l'on n'expliquait pas à l'aide des mots.

— Mais il ne suffit pas de fabriquer le cuir, encore faut-il vendre sa production, dit le garçon.

Poppée devina que son tête-à-tête avec la rivière participait au succès de ses affaires.

— L'acheminement des peaux dans les marais jusqu'au marché de Marans est la clé de notre activité. Tant que l'on n'a pas traîné ses guêtres en plate, on ne peut pas comprendre ce que cela signifie ! assura-t-il sur le ton d'une évidence absolue.

Poppée ne baissa pas le regard. Par-delà l'autre berge de la rivière, le troublant mystère des enfilades d'arbres masquant les eaux faisait naître une émotion grisante au parfum d'interdit et de liberté. Les *plates*, comme disait Tino, étaient des barques plates et carrées aux bouts noircis de goudron. On apercevait au loin des roseaux qui se plaisaient dans les eaux saumâtres. Elle n'avait rien vu d'équivalent à la beauté de ces brumes flottantes, à part peut-être au Louvre dans les paysages peints par Rubens.

Les ouvriers en pause semblaient se gaver du spectacle des jeunes gens en conversation. Elle buta sur des regards moqueurs prêts à la tourner en ridicule, mais elle ne s'en offusqua pas.

— Poppée ! Il est temps de rentrer maintenant ! s'écria une voix acerbe dans son dos qui ne se donna pas le mal de saluer Tino.

La fillette pivota sur ses talons pour se trouver nez à nez avec Marianne qu'elle n'avait pas entendue approcher. Engoncée dans sa pèlerine comme dans une armure, sa gouvernante fixait sur elle son expression têtue et glacée, signifiant *Vous n'allez pas vous commettre avec ces gens-là, du sexe opposé de surcroît...*

Si Poppée avait oublié jusqu'à quel point la respectabilité comptait, Marianne lui en fournit aussitôt la preuve sur un ton de reproche.

— Ma pauvre petite ! Vous abusez un peu trop facilement de votre liberté !

La jeune fille tomba des nues devant ces mots qui sonnaient comme une sentence. Submergée de honte, c'est à peine si elle put s'adresser à Tino.

— J'ai été ravie de faire votre connaissance mais je dois partir !

— Au revoir mademoiselle, dit le garçon, un peu surpris par la réaction pincée de la gouvernante qui couvait son élève d'un œil sévère.

Elles repartirent sous l'escorte du chien de la chamoiserie et demeurèrent silencieuses sur le trajet de retour jusqu'au quai de Cronstadt. Poppée était à la fois furieuse et troublée devant l'attitude contradictoire de Marianne qu'elle ne savait comment interpréter, mais elle se garda d'ouvrir les hostilités.

Les jours suivants, la routine de l'instruction religieuse et des leçons apprises par cœur reprit ses droits. L'irréprochable Poppée, impeccable avec son col de dentelle sur sa robe de velours bleu foncé, donnait le change en lisant à haute voix des ouvrages à l'usage de l'éducation des jeunes filles. Elle n'était pas paresseuse, mais elle cédait volontiers aux sirènes de sa curiosité en tournant la tête d'un côté ou de l'autre par la fenêtre pour assister au spectacle de la rue dès que Marianne avait le dos tourné. Elle avait repéré une gamine qui passait presque chaque soir à la même heure, le cheveu miteux, les vêtements loqueteux. Sa présence l'intriguait dans ce quartier où, à cette heure avancée, le va-et-vient se limitait à quelques hommes en redingote, un brigadier à bicornes ou encore un porteur à bretelles transportant ses seaux au bout d'un balancier et que le froid du soir d'automne pressait. Dès qu'elle entendait le retour du pas guerrier de Marianne, Poppée filait à son pupitre et se composait un visage de circonstance, pétrifiée sur sa chaise pour tromper l'ennemi.

Il tenait à cœur à Marianne de respecter sa promesse vis-à-vis des Dupuybel, eux qui répétaient à l'envi qu'ils avaient placé en elle toute leur confiance en vue de l'éducation de leur fille unique. Marianne prenait les angoisses des parents au sérieux, considérant que le monde extérieur représentait un danger pour une demoiselle. Animal à sang froid, elle avait une haute opinion de sa mission, ce qui la conduisait à se montrer hautaine à l'égard de ceux qui exerçaient des tâches qu'elle jugeait subalternes.

Mélusine en faisait les frais, qui devait subir des remarques désobligeantes ou sarcastiques du genre :

— Qu'est-ce que les anges ont bien pu chuchoter à vos parents pour qu'ils vous affublent du prénom d'une fée tombée sous le joug d'une malédiction ?

— Mélusine, ne l'écoutez pas, mon petit ! s'était alarmée Hortense qui avait surpris cette saillie.

Son employée de maison n'était pas responsable de son allure solide et de sa pilosité développée, aux antipodes de la fée pleine de grâce qui, selon la légende, aurait construit la ville voisine de Lusignan, lui donnant son nom, *mater Lusina* ayant donné Mélusine.

Vexée, la servante avait piqué un fard puis laissé couler en haussant les épaules.

— Montez-moi des couvertures ainsi qu'un chandelier ! lui ordonna Marianne dans un sourire en biais, mais l'autre garda son regard étreint de vigilance. La réciprocité du mépris était flagrante.

Il fallait bien qu'elles se supportent dans cette promiscuité, d'autant plus que Mélusine Gaumont avait de bonnes raisons de plaire à Hortense. D'abord parce que ses services avaient été recommandés à l'ingénieur en chef par un édile du cru que personne ne se serait avisé de contrarier. Qui plus est, la domestique se pliait aux caprices d'Hortense à la manière d'une bonne pâte à modeler que l'on ferait rouler entre ses mains. Mme Dupuybel en profitait abondamment, et ce, après avoir mis au point quelques principes fondamentaux afin que l'ordre et la propreté régnassent dans cette maison. Elle lui avait signalé gentiment son intolérance aux odeurs corporelles, lui avait expliqué un procédé pour éradiquer la puanteur de fumier qu'elle ramenait de la ferme. Mélusine ne s'était pas offusquée de cette initiation aux pratiques de l'hygiène, au contraire. Elle faisait preuve d'une volonté farouche pour prouver qu'elle était à la hauteur. Ainsi avait-elle découvert les ablutions et la lotion accompagnée d'une friction dans un baquet en fer-blanc. Hortense, très portée sur la délicatesse des parfums de fleur, avait repris à son compte cette citation de Victor Hugo : « chaque odeur rattache à une perfection ». À Paris, la présence des bouquetières sur les quais, chargées de giroflées et de résédas, avait stimulé ses sens dès son plus jeune âge. Elle imposait donc ses usages à son employée de maison, qui s'était résignée de son côté à se plier aux us et coutume du foyer Dupuybel.

L'intimité des dames plongeait parfois la petite paysanne dans l'extase. Comment leur corps acceptait-il de s'emprisonner dans la cage métallique des crinolines ? Les corsets à baleines... il y avait là tant de frissons contenus que Mélusine en était troublée et confuse, bien qu'elle n'eût pas la moindre idée de la douleur de la compression endurée par madame Hortense pour plaire à son Crespin !

Hortense Dupuybel appartenait à ce genre de femme qui s'évertue à rendre le quotidien de chacun plus agréable. Émancipée des tâches

subalternes, elle connaissait le sort enviable des femmes que la situation confortable d'un mari aimant met à l'abri du besoin. Dans *La Gazette des femmes*, elle puisait des idées de broderie ou de décoration bonnes à lui procurer de petites joies. La sagesse de la morale chrétienne définissait ses actions, l'attente demeurerait une seconde nature et elle adorait envelopper sa fille de ce genre de précepte : « La prudence est comme l'œil de toutes les vertus. »

Pourtant, depuis leur installation à Niort, son esprit semblait se détacher de ses activités habituelles et elle ne se revigorait guère qu'en déchiffrant de vieilles partitions qu'elle jouait au piano, malgré certaines touches mal accordées rendant un son aigrelet. Entre Crespin, qui n'avait en bouche que le curage des fossés et des canaux, et une Marianne si cultivée qu'elle ne laissait aucune place aux paroles futiles pourtant aussi réconfortantes qu'un sourire, elle essayait d'éviter de se laisser aller à des spéculations sur l'évolution de leur vie à Niort. La personnalité de la gouvernante de Poppée restait une énigme... Elle se demandait par quels moyens cette descendante d'un fermier général exécuté sous la Terreur avait pu cultiver un esprit aussi délié allié à une telle force de caractère. De ce qu'elle en savait, après le déclin des affaires familiales, Marianne avait abandonné sa dot au profit de sa sœur et s'était tournée vers le préceptorat dans le dessein de gagner sa vie.

Adelin Gaumont, fourche en main, solidement planté dans ses sabots, le cheveu jauni tombant sur les épaules, le mégot pendillant sur les lèvres, se tenait sur le pas de la porte de sa mesure. Les premiers bourgeons pointaient à peine, deux vaches malingres rumaient gentiment sur le lopin de terre voisin.

— Ah c'est toi, tout de même. Je commençais à me morfondre ! dit-il à Mélusine qui regagnait à pied le domicile conjugal sur le chemin crevassé et boueux en raison des crues tardives.

— Et qui veux-tu que ce soit d'autre ? Tu ne vois personne ! maugréa-t-elle au vieil édenté dont on disait qu'il était à moitié maboul.

Se tenant constamment sur ses gardes, l'oreille dressée à la moindre alerte, Adelin se mit à radoter, mélangeant des histoires de colporteurs et de malandrins qui dataient de Mathusalem.

— Qu'est-ce que c'est que cet accoutrement ? pouffa-t-il tandis qu'elle longeait un bout de rang de mojettes et de carottes, ce qui rappela à Mélusine qu'elle n'avait pas pris le temps de se changer avant de quitter son travail.

— Faut savoir ce que l'on veut dans la vie ! Proposer ses services aux bourgeois ou rester à la ferme, dit-elle en braquant un œil sur son mari pour le défier de la contredire.

— De la dentelle ! décocha-t-il, d'un ton empreint de dérision.

Elle portait à ravir cette tenue digne d'une soubrette de pièce de Molière, si ce n'est qu'à l'issue de sa longue marche, des auréoles de transpiration maculaient le tissu. Le cou luisant de sueur, Mélusine franchit le seuil de l'unique pièce au sol en terre battue, chichement éclairée, où la chienne lâcha son écuelle pour lui manifester des signes d'affection. La jeune

femme la caressa sans s'attarder tout en frémissant de dégoût devant la grande table encombrée de cadavres de bouteille. Un mijoté de haricots dans une vieille marmite à l'odeur aigre lui leva le cœur. On était loin de la phrase fétiche de Mme Dupuybel : « La table est l'entremetteuse de l'amitié. »

Elle faillit buter contre un monceau de bassines sales, pesta tout haut. Heureusement qu'il serait aisé de ranimer les cendres chaudes de la cheminée afin d'y cuire les pommes de terre qui demeuraient en souffrance dans un coin de la pièce. Elle se hâta d'aller tirer l'eau du puits pour les besoins usuels, car il lui appartenait de remettre un peu d'ordre dans cette maison.

Pour telecharger + d'ebooks gratuitement et légalement veuillez visiter notre site : www.bookys-ebooks.com

Adelin n'était pas un mauvais bougre, toutefois, elle se désespérait de le retrouver semblable à lui-même, avant qu'il se prenne pour un survivant, et avec ça, peu dégourdi pour les choses de la cuisine. Mélusine vivait aux côtés d'un fantôme, de quinze ans son aîné, qui disposait d'un peu de biens, à qui elle avait été mariée pour complaire aux désirs de sa famille impécunieuse. Chaque nuit, il inspectait les bois à la recherche de cadavres, parce qu'il prétendait que l'on n'en finirait jamais avec les guerres de Vendée qui avaient naguère largement débordé sur les Deux-Sèvres. Cette chaumière où elle n'avait résidé qu'une année, à peine le temps de s'y établir, engendrait à présent un sentiment de répulsion chez la jeune femme.

— Tu ne m'as pas rapporté le journal ? se plaignit l'époux.

— Le journal non, mais j'ai bien failli contracter des ennuis, dit-elle en épluchant les pommes de terre. Et d'ajouter avec douceur : Tu en auras pour plusieurs jours...

— Quoi, des ennuis ?

— Mais non, des pommes de terre !

Au fond, bien qu'ils fussent mal accordés, elle l'aimait bien son résistant, même si ses épisodes de guerre de Vendée ne faisaient plus recette. Et puis, elle s'amusait de l'air benêt que se donnaient les gens sur le marché dans le but de lui arracher des confidences au sujet d'Adelin considéré comme un ermite. Encore jeune ou déjà vieux, personne ne savait plus. L'air dynamique de la jeune femme drapée dans sa robe capuchon lui avait valu une recommandation d'un édile de la place des Halles au flair infailible, qui avait considéré qu'elle ferait affaire chez les Dupuybel. Mélusine n'était

pour autant pas du genre à se gorger d'importance. Elle s'était contentée de saisir sa chance et Adelin Gaumont n'avait rien eu à objecter puisque la misère les menaçait. Cet emploi ferait bouillir la marmite.

— C'est quoi cette histoire d'ennuis ?

— Tout à l'heure, avant de quitter la ville, j'ai traîné un peu dans l'animation d'une place. Sur la route, j'ai eu l'impression d'être suivie et je ne me suis pas trompée, rougit-elle.

Adelin se servit du vin. Son cerveau turbinait :

— Bah, évidemment, avec un tablier pareil !

— Tu exagères ! Deux hommes en paletot, ni des indigents, ni des colporteurs, étaient collés à mes basques, ils me jetaient des lorgnades par côté en me baragouinant des propos bizarres. Ils voulaient savoir si je connaissais Marianne Fort, la gouvernante de la petite Dupuybel, et moi, ça m'a donné des sueurs froides.

— Et alors ? aboya-t-il.

— Tu me connais. Motus et bouche cousue. Ce qui se passe chez les Dupuybel ne doit pas en sortir. Ensuite, les deux énerguumènes se sont plantés devant moi, décidés à me barrer le passage. J'ai alors remarqué leur grande taille et leurs souliers cloutés. Là, la panique m'a poussée à prendre mes jambes à mon cou.

— C'était la seule chose à faire.

— J'ai grimpé le raidillon, là où le chemin se rétrécit, pour sauter dans le pré des roselières. Ils m'ont crié qu'ils reviendraient me trouver...

— Qu'ils nous cherchent des noises, je vais les accueillir en fanfare ces deux margoulins ! Je te l'avais dit qu'il ne fallait pas fricoter avec des notables, ça ne nous vaut rien de bon.

— Parle pour toi si ça te fait plaisir ! Cette histoire n'a rien à voir avec les Dupuybel, ils en voulaient à Marianne Fort, je t'ai dit, un drôle de caractère celle-ci... Un puits de science aux yeux de qui j'incarne la paysanne mal dégrossie.

— Je l'ai toujours dit, le mépris de classes conduit à la révolte...

— Arrête ! J'ai bien le droit de fermer les paupières pour rêver ! Même si cette Marianne fait des remarques peu aimables sur mon apparence, je m'en fiche, je suis immunisée. Je n'ai pas honte d'avouer que le luxe dans lequel vivent mes patrons, des gens charitables, me fait presque oublier ma condition de domestique. Je suis contente d'effleurer du doigt les privilèges.

Maintenant qu'elle avait pénétré dans les arcanes de leurs mœurs, découvert les mille manières qu'avaient ces dames d'embellir leur image, les parfums qui fuyaient délicatement des flacons lui montaient un peu à la tête. Depuis qu'elle astiquait les bois précieux, les bibelots en ivoire, tandis que Madame jouait du piano, elle n'était plus tout à fait la même.

— Les illusions vont te briser, ma pauvre Mélusine !

— N'empêche qu'en laissant traîner l'oreille sur les propos qui s'échangent autour de moi, j'ai été renseignée sur le théâtre de Niort avec ses comiques, chanteuses et jeunes premières très remarquées dans les vaudevilles. Je pourrais même te décrire l'ambiance du bal de charité du bureau de bienfaisance de l'ancienne préfecture où les Dupuybel apportent leurs contributions pour aider à soulager la misère.

Elle crut déceler une insupportable ironie dans le « Tu m'en diras tant » d'Adelin.

— On dirait que tout l'univers conspire dans ton dos !

Adelin laissa échapper un soupir d'impuissance.

— Apprends-moi à lire ! murmura-t-elle alors, plus que jamais décidée à échapper à son destin en songeant à ces moments où elle époussetait tous ces volumes de la bibliothèque des Dupuybel, frustrée de ne rien pouvoir décrypter.

— Ah, te voilà coincée par ton déficit ! Quand je pense à mes injonctions répétées restées sans résultat... Tout de même...

— Es-tu d'accord ?

— Bien sûr que je suis d'accord, mais ne me regarde pas comme ça ! On dirait que tu guettes une autorisation ! Va chercher la méthode et les exercices, celle que tu as touchée avec des pincettes il n'y a encore pas si longtemps. On va commencer tout de suite.

Mélusine garda un instant l'œil sur la pendule.

— Pas maintenant, je dois me rendre au lavoir...

Sa réaction cachait un brin de culpabilité, car elle jugeait mal placé de faire passer sa petite personne avant la besogne qui lui incombait, à savoir combler le retard accumulé dans les tâches ménagères.

— C'est vrai ce qui se dit sur ce Dupuybel ? Que c'est un bourreau de travail ? Que son bureau est un vrai chantier de croquis et de gravures, de carnets, compas, rapporteurs, cartes emplies d'annotations, dessins d'aqueducs, de ponts, de pilotis sous tous les angles ?

— Tu es bien renseigné à ce que je vois ! Il n'est pas du genre commode. Je redouble d'attention lorsque j'époussette l'encrier de cristal, le coupe-papier en ivoire et autres objets précieux. J'ai toujours peur de commettre une maladresse.

Mais Adelin suivait son idée.

— En ville, il se dit aussi que les machines à vapeur enverront bientôt les eaux prises sur la Sèvre Niortaise pour alimenter les fontaines. L'inauguration se fera en la présence de monseigneur l'évêque de Poitiers ainsi que du préfet et des ingénieurs hydrauliques. Ça aura une belle influence sur la santé publique, à ce qu'il paraît.

Mélusine bâilla et se retira en elle-même, car en réalité, elle se sentait fourbue. Elle aurait aimé être ailleurs sans savoir précisément où, mais ses parents avaient jeté sa jeunesse dans les bras d'un vieil homme affaibli et la moindre des choses consistait à tenir son intérieur propre. Malgré elle, des souvenirs liés à sa mauvaise rencontre refirent surface, une drôle d'intuition l'empoigna. Elle était bien décidée à ne pas en piper mot aux Dupuybel, de peur que cela ne se retourne contre elle.

Voilà trois mois qu'ils étaient installés à Niort et Marianne ressentait une fatigue irrépressible. Une langueur l'enveloppait telle une brume. Elle s'assoupissait tous les après-midi, comme si quelque chose en elle capitulait. Pendant ce temps, Hortense s'abandonnait à ses petites réunions en compagnie de ses convives, d'honnêtes épouses de notables de la ville qu'elle recevait à l'heure du thé. Poppée, quant à elle, connaissait l'intégrale des œuvres que jouait sa mère au piano, les notes lui parvenaient en sourdine depuis le séjour ainsi que le son des voix étouffées des invitées. Dans ces moments-là, la fillette avait l'impression que sa vie tombait dans un angle mort.

Sautant sur l'occasion que personne ne se souciait de son sort, elle fit le mur un bel après-midi de mars, retournant à la chamoiserie, comme un besoin de souffler un peu, loin de cette ambiance tristounette. Elle s'était tant refait le parcours mentalement qu'elle n'eut aucun mal à retrouver son chemin. La vision fugace des hommes travaillant sur les bords de la Sèvre Niortaise demeurait gravée dans sa mémoire, si bien que sur place, elle ne fut guère surprise par le bruit à réveiller un mort des pilons d'un atelier. Elle évita les cuves à macération, dont il était bien précisé de ne pas s'approcher en raison des risques de combustion de gaz inflammables et de la présence de l'acide utilisé en pelleterie. Elle longea deux hangars où séchaient des peaux écharnées et tendues ainsi que des auges remplies de paille. Elle évita d'énormes flaques laissées par les crues tardives, tandis que le soleil orientait ses flèches d'or sur une plate brunâtre entourée de mousse qui surnageait sur les eaux.

À contre-jour sur le miroitement vernissé des feuilles de nénuphar et le reflet sombre des branches frémissantes, elle aperçut Tino Morsac, le buste

incliné sur l'une de ces plates de transport d'environ treize pieds, occupé à vérifier son étanchéité. Son corps se confondait avec les plantes ligneuses, les herbes et racines enchevêtrées. Alerté par une présence étrangère, son chien se mit à aboyer et le jeune homme leva les yeux en direction de Poppée. Derrière lui se tenait une petite fille que Mlle Dupuybel reconnut tout de suite comme étant l'indigente aux cheveux hirsutes qui passait le soir sous ses fenêtres. La fillette n'avait que la peau sur les os et de grandes mirettes qui lui mangeaient la face.

Instinctivement, Poppée se rapprocha de ces deux êtres mal fagotés, Tino pour les raisons du métier, vêtements de travail de grosse toile maculés de taches d'huile noirâtre, la fillette emmaillotée dans ses loques, mais qui, malgré son apparente pauvreté, se plaçait sans hésiter du côté des audacieuses. Son corps et sa tête semblaient ne jamais vouloir se mettre au repos. Une odeur musquée de tannerie imprégnée d'humidité piquait les narines, comme si elle s'infiltrait dans chaque pore de la peau.

— Je m'appelle Lili ! s'égaya la gamine en bondissant vers Poppée, ses yeux clairs écarquillés, un timbre de voix inoubliable assorti d'un drôle d'accent.

— Bonjour, Lili ! formula Mlle Dupuybel après s'être présentée à son tour.

— Je préfère avoir affaire à toi qu'à ton père et à ses projets longuement mûris !

Déroutée par cette attaque inattendue, la jeune fille s'empourpra, plutôt surprise d'être démasquée. Lili avait bien conscience de la barrière sociale qui les séparait, toutefois son appétence pour le jeu, avec son air perdu et impertinent à la fois, n'échappait à personne. Alentour, tout le monde connaissait Crespin Dupuybel ainsi que le but qu'il poursuivait depuis son installation à Niort. Les ouvriers avaient envahi les rues, ils curaient et escamotaient des rivages. Les maisons d'habitation jugées insalubres, inscrites sur le plan de réhabilitation des bords de Sèvre Niortaise, étaient connues de tous.

— Je ne suis guère au courant des travaux qui se font en ville, et quand bien même, je ne serais guère autorisée à en parler, déclara Poppée.

— Je crains que nous ne soyons expulsés de notre maison, nous les laissés-pour-compte.

Décelant derrière ces paroles du chagrin et de l'humiliation, Poppée songea que Lili devait la détester. L'atmosphère aurait pu sombrer dans la

tristesse, mais Poppée, qui ne pouvait contester ce qui s'apparentait à la méthode Dupuybel, argumenta :

— Mon père agit de sorte à assurer la sécurité en ville ainsi que dans les marais. Si ce n'était pas lui, ce serait un autre. J'ai cru comprendre que la conquête des marais unit les hommes pour le bien commun. Les moines des puissantes abbayes ont commencé au Moyen Âge, mon père poursuit leurs efforts. Les crues sont quasi permanentes à ce qu'il paraît. Mon père dit que les affluents de la rive droite de la Sèvre Niortaise sont des torrents. Ils traversent les vallées et déversent leurs eaux boueuses chargées d'alluvions. Et puis, si cela peut te consoler, Lili, une indemnité substantielle vous sera versée si votre logis devait être détruit.

— Oui, des espoirs de renouveau reposent sur ce projet ! avança Tino qui coupa court aux récriminations de son employée.

Le fils du patron s'était enfin autorisé à abandonner sa plate pour saluer Poppée. Il continua :

— Des sommes colossales sont englouties dans le projet d'aménagement du bassin de la Sèvre Niortaise. Si le réseau des canaux se développe, ce sera une aubaine pour le commerce...

Poppée évita le regard de Lili. Elle comprenait bien qu'une maison représentait plus qu'un toit, que s'y associaient des quantités de souvenirs qui galopaient dans l'esprit pour ne plus le lâcher. D'ailleurs, elle était bien placée pour le savoir, elle qui avait abandonné tous ses repères à Paris. La légère vague de nostalgie se dissipa et elle demeura happée par cette retraite d'obscurité qui s'étendait au-delà des arbres, ce qui n'échappa pas à Tino.

— Connaissez-vous ce vaste domaine des marais, mademoiselle Dupuybel ?

— Pas encore. Mon père a promis de nous y conduire, mais il remet sans cesse tant ses affaires l'accaparent, fit-elle dans un soupir.

— Les plantes vigoureuses qui se dressent dans la tourbe sont plus grandes que Lili ! Les roselières, les fleurs de nénuphar magnifiques, les huttes isolées des villages, les îles colonisées par la végétation aquatique, parfois même les véritables forêts au milieu des eaux, je pourrais vous en parler pendant des heures. J'emprunte ces voies régulièrement pour vendre les peaux de mon père sur le marché de Marans. Il faut toutefois se méfier des courants et des mauvais coups de vent. Les maraîchins en savent quelque chose, eux qui vivent sur les eaux.

— La pigouille¹, ça fait les bras ! assura la petite Lili avec un enthousiasme qui sembla mettre fin à tous ses tourments.

Puis, elle mima le geste lorsque avec Tino ils jouaient à s'éclabousser. Ils se mirent à rire de bon cœur. La petite Lili, qui se dandinait telle une marionnette, s'en serait fort bien sortie au théâtre dans une prestation comique que le public aurait appréciée.

Comme ses nouveaux amis lui paraissaient libres ! Poppée était émoustillée par le parfum de l'aventure. Elle fut presque jalouse lorsque Lili lui expliqua qu'elle connaissait bien les hutteurs des marécages au milieu des roselières. Elle lui parla de leurs récoltes de mojettes et de haricots verts sur les « mottes », ces îlots d'alluvions qui restaient cultivables pendant les inondations. Poppée se sentit incroyablement proche de ces jeunes gens qui colportaient quantité de choses qu'elle ignorait.

— Cela dit, je ne passe pas tout mon temps sur la plate, ajouta le garçon, qui voyait combien Poppée s'était déjà embarquée dans son rêve. À l'atelier, je prépare les mélanges d'huile de baleine, de morue et de hareng qu'on utilise pour convertir les peaux en cuir chamoisé.

— C'est à cette opération que servent les moulins à foulon ?

— Imaginez des marteaux géants qui retombent trente fois par minute sur les peaux imprégnées d'huile, comprimées dans une auge en bois, et vous aurez la réponse à votre question.

— Dites donc, ce doit être impressionnant !

— Il faut s'y connaître pour bien assouplir les peaux. Les soldats de Napoléon I^{er} venaient se fournir ici pour leurs culottes de peau avant qu'un décret ne suspende cette pièce d'uniforme en 1815, à l'âge où mon grand-père était encore en culotte courte, c'est le cas de le dire, sourit Tino Morsac. Fut un temps où l'huile de poisson utilisée pour le tannage provenait de Terre-Neuve. La graisse de la peau associée à l'huile de poisson donne un produit recherché, le dégras, mais la concurrence avec l'Angleterre nous a fait beaucoup de mal. Finalement, le marché a été inondé de culottes de velours à bas prix et la culotte de cuir est désormais un luxe.

Avec un jappement enthousiaste, le chien roux vint se frotter contre les jambes de Lili. Poppée grimaça en constatant que ses chaussures maculées de glaise allaient éveiller la fureur de sa gouvernante. Ce fut le moment où un ouvrier se rapprocha de Tino pour lui confirmer que les huiles de

dégraissage étaient stockées où il savait. Ce dernier en chargeait habituellement la plate afin de les revendre aux corroyeurs sur le marché de Marans. Une drôle d'odeur monta soudain des chaudières en cuivre en forme de timbales, une putréfaction ! La jeune Poppée se contorsionna de dégoût, elle se pinça le nez entre deux doigts. Elle en profita pour annoncer qu'elle ne pouvait guère lambiner, ayant largement dépassé le temps libre qui lui était imparti.

— Tu dois être rentrée avant minuit ! ironisa Lili tout en la saluant d'un geste amical.

Tino ne manqua pas de lui proposer une virée en plate, ce qui lui prodigua un petit pincement de satisfaction.

— Une autre fois peut-être !

Puis elle détourna le regard, escalada une pente bien raide, longea des chaumières aux murs colonisés par du lierre desséché, et reconnut de loin Marianne à son chignon empesé, qui venait au-devant d'elle visiblement à bout de nerfs.

— Qu'allez-vous me faire avaler cette fois-ci ?

Elles se firent face, les yeux de la gouvernante roulaient dans tous les sens. La griserie des instants de liberté s'était soudain évanouie. La jeune fille n'avait même pas prévu d'excuse.

— Votre conduite est scandaleuse ! tança Marianne. De l'eau putride sur les bas, la robe souillée d'éclaboussures de boue... J'ai honte pour vous quand je songe au milieu dont ces gens sont issus !

— Vous qui citez Fénelon, selon lequel le vrai courage ne se laisse jamais abattre, eh bien ces gens-là en sont la preuve vivante, déclara Poppée sur un ton qui frisait l'impertinence, le cœur battant à un rythme désordonné.

La gouvernante leva la main, prête à lui administrer une gifle, mais elle se ravisa. Dans cet affrontement, Poppée avait le sentiment que sa vie se tenait épinglée à la manière d'un papillon dans une vitrine et elle se sentit gagnée par une sorte de désespoir.

— Je vous laisse imaginer la réaction de votre père s'il apprenait votre hardiesse ! ajouta Marianne en se remettant en marche, histoire de calmer son courroux.

Crespin Dupuybel ne donnait l'autorisation de sortie à sa fille que chaperonnée par sa perceptrice et Poppée espérait bien ne pas avoir à affronter les conséquences de son escapade. C'est pourquoi elle en vint au sourire d'excuse en notant combien le visage de Marianne était triste. On

aurait dit qu'une lame de fond la submergeait, comme dans l'un de ces tableaux où les bateaux semblent broyés par la mer.

OceanofPDF.com

Depuis des jours, l'effervescence caractérisait les travaux des ouvriers dans les marais mouillés. Des experts dépêchés sur place, embauchés par les sociétés des marais, avaient sondé les fonds, évalué le niveau d'eau près des rives bordées de buissons de saules. Depuis les prairies tapissées d'eau, où émergeaient de petites huttes couvertes de roseaux, des chèvres aux têtes cornues s'approchaient pour observer les pionniers en repérage sur leurs barques alourdies de dragues, de bourriquets – une sorte de treuil utilisé pour évacuer la terre des canaux. Parfois, le ventre sombre d'une carpe émergeant du bras principal de la Sèvre Niortaise répondait aux crapauds sautillant parmi les herbes aquatiques.

Depuis l'un de ces bateaux qui faisaient office de passerelle reliant une rive à l'autre sur un étroit canal, Crespin, aux côtés d'un ingénieur géographe, le chapeau chahuté par des rafales de vent entêtantes, étudiait le plan de l'île de Maillezais qu'il tenait en main. Il avait reçu le rapport de l'arpenteur, ayant examiné à la loupe, comme un joaillier, l'épaisseur du terrain et l'importance du bri, cette argile blanche qui envase progressivement le marais au fil des crues.

Selon le principe ancestral du quadrillage, on allait creuser des canaux qu'on ferait déboucher dans le grand canal évacuateur. La terre tirée du creusement des canaux servait à ériger les digues. Les embarcations de dix-huit pieds pouvaient contenir plusieurs tonnes de déblai. Elles étaient ensuite halées par de robustes baudets du Poitou de race asine.

— Ça va en faire du beau mètre cube d'argile ! lança Dupuybel de sa voix retentissante, satisfait du travail de ses ouvriers payés au mètre linéaire à couper les racines de joncs, quenouilles molles et laineuses qui empêchaient les pelles de creuser.

L'ingénieur géographe se gratta le crâne, dubitatif.

— Ce n'est pas une sinécure de déblayer cette vase collante presque liquide. Il va falloir des jours, en espérant que la pluie ne vienne pas nous enquiquer...

— Tant qu'il n'y a pas de glissement... Vous savez bien, l'argile est semblable à un millefeuille. On peut s'attendre à tout dans un ancien golfe marin !

L'autre acquiesça d'un signe de tête sans aller plus loin car le moment était venu d'accoster sur la rive. Les deux hommes s'enfoncèrent à pied dans les lanières du bois Dieu, progressant dans la terre spongieuse en évitant de s'enliser. L'eau se retirait par des rigoles, des croûtes jaunâtres de limon dessinaient des aquarelles dans des odeurs fortes de marécage. Dans ces moments-là, le scientifique froid et calculateur s'inclinait devant le miracle de la nature, bien conscient toutefois des influences pernicieuses de ces effluves sur la santé humaine. Cent mètres les séparaient encore de leur objectif : visiter un « garde-ceinture » comme on appelait les préposés à la surveillance des berges. En échange de la vérification régulière de l'étanchéité des levées qui maintenaient les digues (car la moindre fissure aurait été fatale), le sieur en question exploitait quelques arpents de bonne terre fertile. Les ingénieurs longèrent les sillons des mottes tourbeuses, paradis des mojettes sèches et demi-sèches. Les haricots, enroulés autour d'une perche de bois, s'épanouissaient jusqu'à hauteur d'homme. Un peu de ruche¹ déposée au sommet les protégeaient des oiseaux et de la pluie. Une charrue peu maniable montait la garde à côté d'un cabanon de bois au bout de la parcelle.

— Charrue hollandaise ! remarqua Crespin, qui savait qu'un homme même vigoureux avait du mal à la tourner.

Il comprit vite que son maniement ne devait guère poser problème au garde-barrière, un colosse aux épaules puissantes, à la moustache broussailleuse et la crinière blanchie qui vint à leur rencontre, les pieds chaussés de ses bottes des marais clouées sur ses sabots de bois. Le sieur Duplay parut surpris de recevoir la visite d'étrangers à la redingote soignée, portant ce genre de chapeau qu'il ne voyait que les jours de marché. Présentations faites, il fit saillir les muscles de son bras en leur serrant la main, le regard teinté d'inquiétude du fait que l'on vînt lui demander des comptes. Il avait du retard dans la remise de son rapport semestriel mais, d'ordinaire, l'administration se montrait moins scrupuleuse et il se passait

des mois sans qu'il reçût la moindre visite. Cela étant, conscient des contraintes auxquelles il était soumis, il les invita dans son intérieur propre et bien meublé où une certaine aisance sautait aux yeux. La pierre avait remplacé le torchis et le roseau des masures paysannes. Le vaisselier en noyer exhibait son service en faïence bleue, peut-être du Delft, songea Dupuybel, si les ancêtres de ce Duplay appartenaient aux investisseurs hollandais qui avaient exporté leurs méthodes d'irrigation et d'évacuation de l'eau dans les marais poitevins au ^{xvi}^e siècle.

Autour d'un vin chaud, le garde-ceinture ne distillait les informations qu'au compte-gouttes dans un charabia de maraîchin à l'accent traînant qui mettait les ingénieurs mal à l'aise, d'autant plus qu'il ponctuait ses phrases de coups de poing sur la table. Comme l'aurait fait n'importe quel garde-ceinture dans de telles circonstances, il eut des considérations sur les grandes inondations ayant détruit sur leur passage digues, ponts et moulins, une situation comparée à un déluge biblique connu de tous. Depuis le temps que l'eau revenait à la manière d'un refrain pour tracasser les esprits...

— Justement, vous qui connaissez si bien les menaces des intempéries, votre opinion est importante sur l'état des lieux. Un compte rendu s'impose, d'autant plus que les charpentiers interviendraient rapidement pour entretenir les portes du canal, sans cesse poussées par le flux et reflux des eaux, si vous estimez qu'elles en ont besoin, déclara le géographe.

Duplay demeura muet comme une carpe, ses prunelles noires se mirent à briller de façon intense. Cette attitude suspecte, voire désinvolte, fit doucement monter la colère de Crespin qui se frotta le menton avec perplexité.

— Le silence vous dessert, monsieur Duplay. Vous devez assumer votre responsabilité sur votre zone de canaux. En d'autres termes, garder les yeux ouverts. Si ce n'est pas fait, vous vous exposez à des poursuites de la part de la société des marais mouillés pour abus de confiance, insista l'ingénieur en chef.

Un mélange de honte et de gêne laissa très seul le pauvre Duplay, telle une bête acculée. Il se gratta machinalement le haut du crâne.

— Nous pourrions penser que vous ressentez de la culpabilité de ne pas avoir agi, c'est fâcheux. Y avez-vous songé ? surenchérit le collègue de Dupuybel en le toisant, la nuque raide.

Duplay connaissait les critiques acerbes dont étaient l'objet les garde-ceintures. On jalousait leur statut et leur indépendance. Il but une gorgée de

vin de façon à se donner du courage. Il semblait abattu, incapable d'aborder ce qui le turlupinait, mais il eut le soulagement de voir sa femme venir à la rescousse. Petite pomme au visage fripé, le cheveu couleur argent dépassant de la coiffe, elle fit soudainement apparition, un document tenu serré entre les mains, comme une abeille butineuse rapportant du pollen à la ruche.

— Messieurs ! fit-elle dans un hochement de tête sans chaleur, l'œil soupçonneux, avant de déposer le rapport sur la table en guise de dernière cartouche.

Les ingénieurs levèrent un sourcil interrogateur en se penchant de concert sur le papier. Le compte rendu se tenait sous leurs yeux sous forme d'un schéma du canal de ceinture des marais mouillés du secteur. Attestant l'étude rigoureuse qui avait été menée, des surlignements mettaient en exergue les points faibles. Ils échangèrent un regard entendu.

— À la bonne heure ! s'adoucit Crespin avec satisfaction.

— C'est que je ne me souvenais plus où tu l'avais rangé, ce fameux document, dit le garde-ceinture à l'épouse en essuyant les perles de sueur sur son front avec un mouchoir en tire-bouchon sorti de sa poche.

Le climat se détendit à peine. Crespin essaya de se parer d'un sourire amical mais cela n'engendra qu'un silence équivoque de part et d'autre. Ce n'était pas mieux du côté de l'épouse, une paysanne finaude à qui les ingénieurs de la ville inspiraient de l'aversion. Preuve en était qu'elle avait déjà tourné les talons, les mains occupées à la routine quotidienne de la cuisine en attendant qu'ils décampent avec leur pièce à conviction.

Ils avaient à peine tourné le dos qu'elle lâcha la bride à son courroux.

— Eh ben ! Ces deux érudits n'ont pas un poil d'indulgence, pas plus que le sens de la diplomatie. Ils te regardaient comme si tu étais en faute, et toi mon pauvre... Tu semblais perdu... Un vrai taiseux... Moi j'ai failli leur dire ce que j'avais sur le cœur !

— Je n'ai pas aimé la façon dont ils m'ont rabaissé, ça non, je n'ai pas aimé, dit le mari en sentant monter en lui quelque chose de violent.

— Si ce n'était pas pour participer à l'effort de la communauté des marais mouillés, il y aurait de quoi jeter l'éponge...

— N'oublie pas que cette tâche contribue à payer nos impôts en ces temps difficiles où les sécheresses ont succédé aux crues, souligna l'époux, l'esprit hanté par l'hiver où il avait fallu casser la glace à l'aide de la grosse hache qui servait d'ordinaire à abattre le bois. Dupuybel et son acolyte sont loin de se douter de nos réelles difficultés.

OceanofPDF.com

Hortense déployait temps et patience en futilités : ajuster une manchette de dentelle, choisir une broche pour retenir l'échancrure du décolleté de la robe qu'elle porterait au moment de recevoir l'épouse du préfet à l'heure du thé, des détails qui, selon elle, faisaient toute la différence. Un regard admiratif sur sa personne valait autant qu'une théorie brillamment exposée par Crespin. Les obligations qui allaient avec les fonctions de son époux lui donnaient l'occasion de se lancer de petits défis par forfanterie. Même si elle savait que les Dupuybel n'échappaient pas aux détestations mesquines à l'égard d'une famille fraîchement installée à la préfecture, attitude commune aux milieux repliés sur leur pré carré, elle n'en gardait pas moins la tête haute de telle sorte que son époux soit fier de l'avoir à son bras. Si à Paris l'on vivait au sein d'un agrégat de petites communes étrangères les unes aux autres, à Niort où tout se savait, on appartenait tous à la même société.

Lorsque approchait l'heure des dîners entre notables, elle débitait en rafale ses recommandations à Mélusine qui, ceinte de son tablier blanc, écoutait sagement et retenait tout. Autour d'une table dressée d'argenterie et de fleurs, cette jeune femme ni entêtée ni effrontée ne valait aux Dupuybel que des compliments. Peu à peu, avec ses initiatives, Hortense se taillait une place de choix dans la petite société des notables niortais. Ses impulsions décisives de bourgeoise parisienne, affable au point d'incarner la maîtresse de maison parfaite, faisaient l'objet de considération. On cherchait avidement à imiter le style de Mme Dupuybel, ses châles inspirés des créations de Charles Frédéric Worth devenu le fournisseur de l'impératrice Eugénie de Montijo, jusqu'à la crêpeline écru qu'elle portait en fond de jupe. Sa façon d'alterner courtoisie britannique et apparente bonhomie lui

valait moult admiratrices. L'intérieur de Mme Dupuybel, ses tics de langage, sa façon de rire incarnaient une liberté de ton, un art de vivre que chacune rêvait de s'approprier, secrètement désireuse de parfaire ses manières. Comme un rituel, les petits cadeaux pleuvaient, notamment de l'angélique confite, le comble du luxe en cette période de rareté du sucre raffiné. Et au fil des jours, le couple devint bientôt le point de mire de tout le gratin local.

Marianne Fort restait dubitative face à toutes ces apparences trompeuses et ces formules codées de l'ambition. Elle n'était pas du genre à multiplier les gages d'allégeance, se sentant mieux hors des frontières du salon, de préférence dans la bibliothèque auprès des vieux volumes de l'ingénieur en chef qui n'auraient intéressé que des bouquinistes. Quant à Poppée, elle vivait sous cloche ! Hormis le rempart des lectures à sa portée, elle boudait souvent, couvant son brin de vague à l'âme. Sa joie de vivre s'était étiolée, et l'ennui des jours à venir lui faisait horreur. Pourtant, les sensations de ses étonnantes rencontres à la chamoiserie déferlaient en elle, ouvrant une voie jusqu'alors inconnue. Elle se prit à guetter le passage de Lili derrière sa fenêtre. La douceur du printemps l'invitait à combler un vide, engageant son esprit à l'aventure. Un soir, elle la vit poindre à l'horizon avec ses allures de vagabonde dans son tablier rafistolé. Poppée, penchée à la rambarde du balcon dans une robe en velours prune aux manches surpiquées de ruban, lui fit de grands signes, vite éclipsés par un doigt posé sur ses lèvres stipulant la discrétion.

La maligne saisit d'instinct. Elle enchaîna quelques paroles dont la rythmique, à défaut du sens, fut immédiatement compréhensible de Poppée. Elle manifestait son empressement à l'inviter au bord de la rivière, ce qui provoqua chez la petite Dupuybel une furieuse envie de la suivre. Une sorte de fluide passait entre elles deux. Il allait sans dire que pour l'heure, cela ne dépassait pas les frontières du rêve. La tête baissée, Poppée se mit à reculer, entraînée à l'intérieur par une poigne énergique.

— Vous avez mieux à faire que de rêvasser à la fenêtre. Il y a urgence à vous réconcilier avec la grammaire, cingla Marianne en brandissant le médiocre résultat de la dernière dictée.

Soulagée que sa gouvernante n'ait rien remarqué, pas même sa respiration saccadée, Poppée la suivit gentiment jusqu'à la méridienne capitonnée de velours. Sur le guéridon aux pieds torsadés qui lui faisait face, les ancêtres prenaient la pose dans des cadres argentés, magnifiés pour

l'éternité selon les premiers procédés photographiques. Elle leur envia leur sérénité si éloignée de la sienne... L'élève feignit de s'intéresser à la leçon mais elle sentait monter en elle une fièvre mêlée de cet espoir insensé de retrouver ses nouveaux amis. S'exposait-elle à des risques en les suivant dans le marais ? L'expérience lui eût fait comprendre que ce que l'on imagine ne correspond jamais à la réalité, mais son jeune âge la privait de cette considération. Tandis qu'elle demeurait perdue dans le cheminement de ses pensées, Marianne l'observait à la dérobée, toujours prête à lui venir en aide et à l'abreuver de bons conseils. Elle lui toucha l'épaule dans un geste d'apaisement, consciente de sa nervosité.

— Je sais que la vie réserve parfois des surprises dont on se passerait. Moi aussi j'ai eu votre âge ! Qu'est-ce donc qui vous tracasse ?

— Rien de particulier, je vous assure, s'obstina Poppée avec un sourire habilement à demi esquissé tant elle était suffisamment fine et bien élevée pour donner le change.

Au terme de ce jeu de dupes, elle bredouilla des mots au diapason des attentes de sa gouvernante. Puis, l'heure du dîner l'appela à la table familiale. Entre la poire et le fromage, son père évoqua sa marche dans les marais à coups d'anecdotes : l'eau atteignant la limite de ses bottes, les sillons gras de terre où s'enfonçait le soc des charrues, les huttes des maraîchins, la lutte d'un paysan pour convaincre une vache attachée à une corde de monter sur un bateau pour la changer de pâture, descriptions suffisamment frappantes pour que l'imagination de Poppée s'emballe davantage. Elle y associa le souvenir des mots de Tino et de Lili. Elle mettait le tout bout à bout. Les gens qu'ils évoquaient étaient pétris de terre et d'eau, cela la mettait dans un drôle d'émoi, sans doute cela réveillait-il des démons endormis ?

Le soir où la famille, qui devait être vue, se rendit à une fête de nuit donnée à la cale du port en présence de bateaux illuminés glissant sur la Sèvre Niortaise devant les quais pavoisés de lampions, Poppée eut le sentiment de sortir enfin de son quotidien immobile. Bouche bée devant les travailleurs de la peau, attachés aux traditions de leur métier et qui fêtaient la saint Jean-Baptiste dans la ville en liesse surmontée de ses deux flèches de Saint-André, elle aurait rêvé d'emboîter le pas des enfants brandissant la bannière de la corporation. Mais Hortense, excédée par cette ambiance électrique, ne la lâchait pas d'une semelle. La pression de ses doigts autour des siens redoublait à chaque mouvement de foule. Quant à Crespin

Dupuybel, il serrait des mains tant qu'il pouvait en affichant un sourire de circonstance.

Malgré tout, Poppée recueillit les fruits de sa patience de fourmi. C'était la troisième fois qu'elle apercevait Lili porter son regard scrutateur en direction de sa fenêtre à l'heure où Marianne faisait sa sieste. L'occasion semblait trop belle pour ne pas sortir des rails. Par souci de discrétion, elle décrocha sa pèlerine de la patère de l'entrée sans se charger davantage. La peur la projetait dans un état second très excitant, elle se sentait prête à affronter le monde le pied ferme. Elle gagna la rue du Pont avec la surnoiserie d'une pluie transformée en neige. Elle se mit à courir, à s'ébattre au grand air, ce qu'elle n'avait que trop rarement fait dans sa jeune vie ! Le défilé des façades des maisons, de l'arche d'un pont, des murs décrépis recouverts de folles verdure, de la passerelle, du moulin du Milieu lui donna le vertige. Elle se mordit la lèvre inférieure, craignant de reconnaître le visage de son père parmi les messieurs en redingote qu'elle croisa, mais ce ne fut qu'une fausse alerte. Une ménagère se postait à sa porte pour jacasser avec un laboureur enchaîné à sa charrette à bras. Poppée accéléra encore et évita de justesse la collision avec un garde champêtre muni de son tambour. La perspective changea. Elle reconnut un lambeau de toit de la chamoiserie, un fouillis d'herbe et la barrière inclinée. Un petit escalier vermoulu la mena sur le bord de la rivière brunâtre, où elle découvrit une guérite abandonnée, sur laquelle retombaient les longues branches d'un saule pleureur. D'autres massifs s'entremêlaient dans des piailleries d'oiseaux et Poppée trouva le moyen d'accrocher le ruban retenant ses cheveux dans les rameaux argentés. Elle pesta tant qu'elle put et, tandis qu'elle se dépêtrait maladroitement, un sifflement moqueur l'interpella. Elle aperçut Lili dont elle remarqua les mains couvertes d'engelures.

— Bienvenue au royaume ! fit celle-ci en applaudissant, avant de l'entraîner dans ce qu'elle appelait son fief.

Poppée se laissa guider en direction des plates entourées de roseaux, où Tino avait entrepris des manœuvres acrobatiques pour entasser sa cargaison de peaux qu'il allait livrer au marché. Lili se hâta de prêter main-forte à son patron. Ce n'était pas rien de caler le chargement à côté des bâches destinées à protéger les marchandises en cas de gros temps et de la petite tente de couchage. Ils se consultèrent du regard et hochèrent la tête en signe d'approbation.

— À croire que tu as deviné que nous partons pour Marans ! sourit le jeune homme qui n'eut pas l'air surpris de l'arrivée de Poppée.

Et c'est très naturellement qu'il lança son invitation :

— Si mademoiselle veut bien se donner la peine de monter à bord, fit-il dans un salut.

Bien qu'un mélange de fascination et de crainte l'habitât, Poppée ne se fit pas prier. Elle se glissa sur la plate avec fluidité malgré le volume d'étoffes qui épaississait sa jupe de velours. L'embarcation se mit en mouvement au fil de soubresauts réguliers. Les eaux couvertes d'une pellicule de lentilles d'un vert enchanteur s'ouvraient, les branches enchevêtrées se tordaient sur leur passage tandis que chaque geste de Tino pour actionner la perche faisait jouer ses muscles sous sa peau. Quand bien même son torse tendu répétait l'effort, son souffle ne s'accélérait pas pour autant. Captivée par le bruissement de l'eau comme autant de baisers, l'espace d'un instant Poppée songea que sa gouvernante avait peut-être déjà donné l'alerte, puis elle rejeta cette pensée, préférant s'abandonner à son rêve, aspirée par les mystères du paysage. Le long du rivage, l'épais rideau d'arbres dont les racines macéraient dans l'eau visqueuse se confondait avec des résidus de roseaux échoués. Le paysage lui paraissait surgir d'un conte de Grimm, de ceux que Marianne lui avait lus. Flottaient les odeurs singulières de marécage. Lili pointa du doigt sur la rive le paysan au paletot maculé de boue qui encourageait ses bœufs au poitrail vigoureux, au bel œil de gazelle, au naseau ronflant, à maintenir la rectitude du tracé de la charrue dans son sillon de terre.

— Le blé, l'orge, le maïs sortiront de terre grâce au soutien de ces belles parthenaises¹ aux longues cornes, fit remarquer Tino qui expliqua qu'il fallait utiliser le bateau à vaches pour déplacer d'un champ ou d'un pré à l'autre le matériel agricole ainsi que les troupeaux.

— La nature gagne trop de terrain ! commenta Lili tandis qu'ils arrivaient à la hauteur d'un maraîchin qui s'escrimait à couper les lianes toxiques du liseron autour des pieds de peupliers.

Avant qu'ils n'atteignent l'une des plus belles écluses de Niort, à Marans, toutes les pensées de Poppée sautaient comme des étincelles. Elle songeait aux religieux de Saint-Liguaire au temps où ils détenaient la garde et l'entretien de l'écluse, indispensable afin de contenir les eaux dans le port de Niort, informations qu'elle tenait de la bouche de son père. L'embarcation mit un bon moment pour la franchir, et même si la maison de

l'éclusier et ses moulins ne manquaient pas de charme, Tino était déjà préoccupé par le passage de la suivante. Ce garçon demeurait du genre soucieux alors que les filles échangeaient sur leur passage des saluts avec toute une légion de jeunes pêcheurs à la ligne.

Lili annonça à Poppée qu'elle n'était pas au bout de ses surprises, ce qui se vérifia lorsque la plate se fut à nouveau enfoncée dans les marais. Le soleil dévoila des cressonnières, retraites privilégiées des anguilles selon Tino. Tandis que le poisson taquinait la pigouille du chamoiseur parti se perdre dans le réseau de canaux biscornus, la condition des anguilles devint objet de réflexion. Poppée apprit qu'elles parcouraient des milliers de kilomètres en descendant la Sèvre Niortaise jusqu'à la baie de l'Aiguillon, suivaient le Gulf Stream jusqu'à la mer des Sargasses. Avant de mourir, elles pondaient des larves, qui grâce à ce même Gulf Stream dérivait vers l'Europe. Après avoir séjourné au bord des côtes, les larves transformées en civelles sillonnaient le cours des rivières jusqu'aux marais.

— On les déloge même au fond des puits quand les courants souterrains d'eau qu'elles suivent font résurgence après la pluie, assura Tino en riant. Ça t'en bouche un coin ?

Poppée, stupéfaite, roula des yeux comme des soucoupes.

Lili manifestait une énergie insensée. Elle se mit à onduler, la robe retroussée jusqu'au-dessus des genoux, disant que le paysage lui inspirait une danse, mais elle fut vite réprimandée par Tino qui lui intima de se tenir tranquille car elle menaçait l'équilibre de l'embarcation. Elle n'aimait guère l'immobilité forcée et elle joua les affligées en lui tournant le dos. Cette fantaisie débridée amusait Poppée, touchée par cette liberté d'expression, elle qui était habituée aux antennes chagrines de son milieu.

— Il y a peu de fond ! observa la maligne Lili alors que l'embarcation contournait des bras morts obstrués par des alluvions ou des troncs d'arbre à demi enlisés dans la boue.

La présence d'un rat musqué au pelage brun-gris ne lui échappa pas. Elle fila un gentil coup de coude à Poppée qui n'aperçut qu'une masse sombre glisser dans les eaux. La petite Parisienne n'avait pas cette accoutumance des yeux qui rend apte à distinguer l'éclair.

Plus en aval, ils se retrouvèrent au milieu d'un damier lacustre moins endigué, sillonné de rigoles où des traînées de cheveux d'ange verdissent s'éparpillaient dans les bras nonchalants des marais. Huttes et canaux se conjugaient parmi une végétation exubérante due aux fréquentes

inondations. À demi dissimulés parmi les hautes touffes de joncs, des enfants lançaient des saluts aux bateliers. On devinait un minuscule village derrière la vêtue des saules. Poppée songea à Gargantua, le héros de Rabelais, qui n'aurait fait qu'une bouchée de tous ces arbres. Il fallait reconnaître que l'estomac de la jeune fille criait famine.

L'embarcation ne tarda pas à mettre le cap sur la rive et Tino manœuvra habilement afin d'immobiliser la plate pour l'attacher aux racines d'un saule à deux pas d'une auberge.

— Tu me diras des nouvelles de leur friture de carpes ! assura Lili la mine gourmande tandis qu'elle posait le pied sur la berge herbeuse.

Tino saisit la main de Poppée pour l'aider à descendre de l'embarcation qui tanguait un peu. Cette dernière s'avança sur la pointe des pieds, ses souliers s'enfonçaient dans la boue charriée par la rigole. Sa réticence à aller plus avant fut vite vaincue, alléchée qu'elle était par les effluves de cuisine. Dès qu'elle eut goûté la spécialité, elle se félicita de l'occasion qui lui était donnée de déguster ce poisson préparé au gros sel et fin persil.

— Tu as beaucoup de cran et tu n'es pas chichiteuse pour un sou. Je n'aurais pas imaginé qu'une fille de ton rang puisse aller à l'encontre des convenances et s'abaisser à fréquenter des gens comme nous ! osa Lili en la contemplant se régaler.

— J'ai agi d'instinct sans savoir où cela me mènerait. Mais le jeu n'est pas sans risques, répondit Poppée avec une grimace qui ressemblait à un sourire. Les bonnes manières sont parfois pesantes. Je ne peux que vous remercier de mettre un peu de piment dans ma vie.

— L'audace est un trait de caractère des esprits forts, affirma Tino. Si je comprends bien, tu as fugué !

— Euh... Oui, on ne peut appeler cela autrement, dit Poppée en se mordant l'intérieur des lèvres.

Le périple reprit de plus belle. Pendant que les filles digéraient tranquillement, Tino maniait la pigouille, imperturbable, comme le dépositaire des secrets de ce dédale liquide, s'engageant à tous les coups vers le bon chenal, même si, parfois, la barque, poussée par le courant, se déportait un peu. Leur embarcation se mêla bientôt à bon nombre d'autres plates de huit à douze pieds, chargées de lin, de bois, de chanvre, de bestiaux, convergeant vers la jonction des eaux du canal avec celles de la marée. Les remous de l'eau représentaient un danger certain pour les petites embarcations dans cette confluence baptisée Gouffre. Une écluse permettait de réguler la hauteur des eaux.

— Ainsi, la crue se retire plus promptement, expliqua Tino qui devinait l'attente interminable qu'il leur faudrait endurer avant que les vannes ne se lèvent.

L'embarcation s'engagea sur un petit canal vers Marans. Tino demeurait silencieux, accaparé par ses projets de négoce. Le tracé du cours d'eau devint plus sinueux, sous l'escorte des alouettes de mer et de leurs cris d'effroi. La plate se mêla bientôt à celles des cabaniers chargés de légumes et de grains, au risque de les heurter en rasant les bords du canal.

La brise de mer se fit sentir en abordant les quais de Marans encombrés de marchandises et emplis de bruits discordants. Une hâte fiévreuse pareille à celle d'une ruche avant l'envol de l'essaim les arracha tout net à la torpeur du voyage. Une foule de bateliers et marins, de marchands coiffés de chapeaux à large bord, de badauds agglutinés autour des déchargements, parmi les attelages de baudets au port orgueilleux, traduisaient l'importance du marché. Le négoce s'était emparé de la bourgade de Marans tout entière. Poulets et canards voisinaient sur les étals avec des mottes de beurre et des

petits fromages. On proposait de la moule de Charron, de l'huître apportée par les boucholeurs, on exposait des viviers en osier, spécialité des vanniers de l'île d'Elle.

Loin de ses repères, Poppée ne se sentait plus aussi forte, craignant ce tumulte qu'elle avait néanmoins désiré connaître. La rue Gambetta était noire de monde, des vigneron du Poitou, venus se procurer de l'osier pour lier leurs sarments, s'interpellaient en patois devant le fameux restaurant Le Chapeau rouge au portail peint en bleu. Les paysannes coiffées de cabanières, la coiffe traditionnelle du pays, proposaient des mojettes sous l'œil des colporteurs venus transmettre les nouvelles imprimées.

Non loin de là, les bacs râteaux luttèrent contre l'envasement du port. On désengorgeait l'embouchure de la Sèvre en transportant le surplus de vase à la mer. L'inlassable combat se poursuivait depuis la nuit des temps.

Au milieu de ce capharnaüm retentissant d'une langue incompréhensible, Poppée ne reconnaissait plus l'attitude de ses amis, Tino et Lili. Après avoir trottiné tels des rats affairés, un peu comme les mulots dont on disait dans les marais que la marche était redoutable car ils rongeaient tout sur leur passage, ils avaient déployé leurs marchandises. Attendu par des clients impatients, le garçon faisait valoir ses peaux souples et bien imperméabilisées, offrant une bonne protection contre le froid, le tout moyennant un prix imbattable. Lili les déployait dans un cérémonial de prestidigitateur bien rodé, prête à anticiper les explications de Tino pour mieux attirer les acheteurs. Les manières de bateleur de ce dernier illusionnaient la foule, persuadée de se ruer sur de bonnes affaires, si bien que les mains inspectaient à peine la marchandise avant de trancher. Quoiqu'en retrait, Poppée, avec son allure de Madone éthérée en velours et dentelles, s'attirait des œillades moqueuses. La voix de sa gouvernante surgit en elle comme venue du fin fond de ses pensées. *Ce n'est guère un lieu fréquentable pour une jeune fille de votre rang. Vous faites une cible idéale pour les détrousseurs de bourse !*

Quand la nuit brumeuse et humide fut tombée, Lili et Tino étaient si satisfaits de leurs fructueuses affaires qu'ils se régalerent tous trois d'une chaudière au vin rouge, accompagnée d'une salade de pissenlits, auprès d'une belle bûche flambant dans la cheminée d'une auberge bondée. Si la peur et l'inquiétude avaient étreint Poppée à plus d'une reprise sur le marché, la fatigue eut raison de ses dernières forces. La jeune fille

s'endormit tout habillée dans une chambre sans confort à l'odeur prégnante de vieille boiserie.

À l'aube, le visage encore ratatiné de sommeil, les trois complices regagnèrent parmi les ombres de la nuit la berge silencieuse, où la plate de Tino était arrimée. La vie émergeait tout juste des rêves lorsque le garçon détacha l'embarcation qui tangua avec de légers clapotis. Un chien à l'oreille basse reniflait les odeurs tombées sous sa truffe tandis que son maître préparait ses filets de pêche, s'apprêtant à partir du côté de l'anse de l'Aiguillon en ruminant que la pluie semblait sur le point d'arriver. Si le ciel ne s'était pas encore prononcé, il ne tarda pas à lui donner raison. De lourdes gouttes s'écrasèrent sur la surface de l'eau au moment où les passagères se hissaient dans la barque. Tino pesta. La plate en chêne s'éloigna doucement en direction des conches silencieuses du marais mouillé, portée par le léger courant. Seules les sarcelles et poules d'eau avaient cœur à jouer sous les feuillages. Les frênes têtards alignés le long des berges ressemblaient à des moignons, cernés de gros nuages, tels des buveurs de lumière. La pluie se mit à forcer et ils furent contraints d'accoster sur un îlot calcaire auprès d'une flottille de charrettes flottantes servant à circuler entre les villages. Dans un pré, l'angélique fleurissait de ses belles ombrelles blanches. Une maison de roseaux et sa grange à foin soutenue par des piliers de bois émergeaient à peine de la végétation. On y faisait habituellement sécher les fèves, mais pour l'heure, les passagers de la barque coururent s'y abriter alors que la pluie redoublait et que le vent s'était mis à siffler.

— Je connais bien les propriétaires, Louis et sa femme ! précisa Tino dont la chevelure gouttait sur ses épaules.

Deux petites chèvres surprises par la visite étaient venues au-devant d'eux dans cette grange remplie de jarres au grain rugueux.

— Louis est potier, il exploite de l'argile de belle qualité. À ses heures, il pêche également des anguilles avec des nasses en osier qu'il...

Mais Tino n'eut pas le temps de terminer sa phrase qu'ils virent surgir trois gendarmes, sanglés dans leur uniforme bleu.

— Seigneur Dieu, elle est bien là ! siffla le plus costaud en soulevant son bicornes, certain que la jeune fille correspondait au signallement qu'on leur avait fourni. Son sourire goguenard effraya Poppée, abasourdie, tandis que tous les yeux se braquaient sur elle.

— Mademoiselle Dupuybel, en tant que représentants de l'autorité, nous sommes chargés d'assurer votre sécurité et de vous raccompagner chez vos parents.

— Je n'ai subi aucun sévice, vous pouvez repartir sans crainte, je suis ici de mon plein gré sous l'escorte de M. Tino Morsac, honorable commerçant de Niort, protesta l'aventurière d'une voix qui ne tremblait pas.

— Veuillez nous suivre sans commentaire, intervint le collègue au visage impénétrable.

Poppée amorça un mouvement de fuite, mais elle fut vite rattrapée. Maîtrisée sans peine, elle ne put qu'obtempérer.

Dehors, l'averse tombait si dru qu'elle formait un brouillard compact lorsque la jeune fille disparut, convoyée par les trois gendarmes, laissant Lili et Tino désespérés.

Après un long silence empli de consternation, le chamoiseur lâcha ce constat :

— Ça devait arriver !

Poppée n'avait jamais vu la colère broyer à ce point le visage de son père lorsqu'il l'accueillit le soir même. Il lui beugla de la suivre dans son bureau sans chercher à savoir ce qu'il s'était réellement passé. Il était au comble de l'exaspération : elle avait trahi la confiance de sa gouvernante en dépit des mises en garde et des remontrances ; de toute façon, Marianne se montrait incapable d'assurer correctement ses fonctions ; ses manquements étaient suffisants pour justifier son renvoi, etc.

— Mais père..., murmura Poppée, se sentant gagnée par le désespoir. Marianne n'y est pour rien, je vous assure.

— Laissez-moi terminer sans m'interrompre ! Notre réputation sera bientôt ternie si ce n'est déjà fait ! Votre attitude inacceptable est une porte ouverte à d'autres incartades. C'est pourquoi il est préférable que vous soyez formée à la discipline de l'institut religieux des Ursulines. Je n'en ai obtenu que des éloges concernant l'éducation des jeunes filles. Ce cadre strict vous fera le plus grand bien, s'adoucit-il en fin de phrase.

Le sol se déroba sous les pieds de Poppée et l'indignation lui fit fermer les yeux car elle savait la décision paternelle irrévocable.

— Je vous demande pardon, père, je m'excuse, hoqueta-t-elle, hébétée, incapable d'argumenter davantage pour sa défense.

— Séchez vos larmes, il fallait y songer plus tôt, ma fille.

Hortense l'attendait dans sa chambre tout en préparant sa valise avec des gestes maladroits, le visage fermé, le front buté, ce qui convainquit Poppée de se taire. Sa mère continua sur le même rythme à plonger son bras dans l'armoire pour y puiser un chandail, une robe, sans jeter un regard vers sa fille.

— Ma pauvre petite ! L'échec de votre éducation est une humiliation. Nous avons bien mal placé notre confiance en Marianne et cette expérience me laisse un goût amer.

— Par pitié, ne faites pas endosser la responsabilité de ma désobéissance à Marianne, c'est absurde, insista Poppée avant de se lancer dans un plaidoyer en faveur de sa gouvernante.

— Vos propos ne rachètent en rien votre conduite inqualifiable et ne peuvent que nous conforter dans la décision de vous placer chez les Ursulines.

Poppée ne ferma pas l'œil de la nuit. Elle ne put s'entretenir une dernière fois avec Marianne dont le fracas d'une malle traînée dans l'escalier signa le départ. La jeune fille en versa de chaudes larmes d'impuissance et de rage tandis qu'elle se trouvait enfermée dans sa chambre par son père, jugeant insensé et inhumain que Marianne fût livrée à elle-même dans les rues de Niort à la nuit tombée.

Conduite dès le lendemain soir en diligence au couvent des Ursulines à Niort, une congrégation enseignante et hospitalière en qui son père plaçait sa confiance pour mater l'esprit rebelle de sa fille, Poppée étouffait de dépit. À sa descente du marchepied, ses jambes tremblaient tant qu'elle fut contrainte de se raccrocher au bras du cocher pour ne pas perdre l'équilibre. Le hululement plaintif d'une chouette perchée quelque part sous le toit la renvoya à son désespoir devant la façade nue du couvent. La lune s'était cachée derrière les nuages. Elle n'avait rien connu d'aussi lugubre.

En guise d'accueil, elle fut toisée par la maîtresse générale, au menton proéminent et à l'air revêche, qui la conduisit auprès de la mère supérieure. Les yeux en amande de celle-ci brillèrent d'un éclat métallique lorsqu'elle prononça ces mots jaillis d'une bouche à la ride tombante :

— Entre ces murs, vous apprendrez les valeurs morales et la discipline, mademoiselle Dupuybel !

Poppée crut tomber en pâmoison.

— Vos airs insolents vous passeront vite ! conclut la religieuse après avoir énoncé la litanie des stipulations du règlement intérieur.

Son sort avait été décidé à son insu : sa division et sa classe étaient déjà déterminées grâce aux précisions fournies par son père qui avait effectué toutes les démarches aussi vite que nécessaire. On lui fit endosser l'uniforme bleu nuit cintré d'un cordon de couleur grise et elle découvrit la rusticité du dortoir et les visages craintifs des autres pensionnaires. La lingère défit sa malle. Elle remit tous ses livres à la maîtresse générale. Poppée aurait voulu bondir toutes griffes dehors, mais la peur la retint.

Ses vêtements et chaussures furent numérotés, ses livres placés hors de portée car jugés non conformes aux principes de l'institution. Réveil à six heures, signe de croix, toilette et coiffage sans vanité, pliage des affaires dans la table de toilette, regroupement dans la salle de division où était prononcée la prière du matin avant le quart d'heure de méditation à la chapelle ainsi que la sainte messe : tel était le rituel matutinal qui ne laissait guère l'occasion de bavarder avec les autres pensionnaires.

En un rien de temps se referma sur elle le couvercle d'une routine inflexible. On l'appelait « Dupuybel ». Elle prenait ses repas au réfectoire général, où elle observait par en dessous les autres pensionnaires dans un silence à peine troublé par le bruit des couverts. Poppée, amère, était tétanisée face à l'instruction religieuse. Aux conférences sur le sujet de la piété s'enchaînaient les prières du matin et du soir et l'examen de conscience hebdomadaire pour littéralement lui laver le cerveau. Les ecclésiastiques qui veillaient sur leur édification, si savants dans la connaissance de l'amour du Seigneur Jésus-Christ, s'effaçaient sans un mot sur le passage des jeunes filles.

Elle mit plusieurs jours avant de réussir à établir, en chuchotant, une petite conversation avec la jeune Léonore, un dimanche, entre les vêpres chantées et la bénédiction du saint sacrement.

— Je suis ici depuis bientôt un an. Au début, c'est dur, mais j'ai fini par prendre le pli, murmura Léonore face à la mine déconfite de Poppée.

— S'habituer ? Jamais de la vie, pas question de se laisser mater, s'insurgea la nouvelle. Le respect du sacrement, passe encore, mais quant à désirer le recevoir, je n'en suis pas là !

Léonore afficha un sourire doux. Elle aussi voyait les choses de la même manière à son entrée au couvent, mais elle s'était bien gardée de le dire, laissant croire aux religieuses qu'elles parvenaient à lui inspirer l'horreur du péché. Puis, elle s'était accoutumée à la surveillance permanente, au

catéchisme dans la salle de classe ornée d'une statue de la sainte patronne Ursule et d'un crucifix, sous la houlette de la maîtresse de division.

— Se rebeller ne sert à rien. Finalement, c'est rassurant de savoir Jésus dans les parages, je t'assure ! Jeanne Poisson, devenue par la suite marquise de Pompadour, qui a grandi au couvent des Ursulines de Poissy, n'en a pas été si malheureuse. Quant à Françoise d'Aubigné, madame de Maintenon, elle a sauvé son âme grâce à son séjour entre ces murs.

— Françoise d'Aubigné, petite-fille de parpaillots, a été convertie au catholicisme grâce à sœur Céleste, une religieuse de ce couvent, mais c'était il y a deux siècles !

— Et alors ? Le temps ne change rien à l'affaire.

— Quand je pense à son mariage avec ce Paul Scarron...

Soudain, Poppée éternua si fort qu'elle craignit d'attirer sur elles toute l'attention.

— Il fait si froid dans ces murs, gémit-elle.

Pour la jeune Dupuybel, il paraissait difficile d'avaler que l'épreuve la ferait grandir. Malgré tout, il fallait faire preuve de patience, la mère de toutes les vertus selon les Anciens. Le mot dérivait de *pati*, en latin, qui a donné *pâtir*. Étant donné qu'elle dormait rarement plus de trois heures d'affilée, il arrivait que son corps entier s'affaîssât sur l'ouvrage de raccommodage que lui infligeait la maîtresse de division. Les interminables travaux de broderie ou de crochet au point d'Angleterre destinés à les rendre économes et bonnes ménagères auraient endormi un volcan ! « La charité d'une Ursuline doit être infatigable et ses travaux désintéressés », rappelait-on à l'envi.

Les plus malignes des pensionnaires échangeaient quelques mots en entrouvrant les rideaux qui séparaient les lits du dortoir entre deux passages des sœurs converses qui portaient le bois pour le chauffage. Il fallait surveiller le rai de lumière sous la porte de la chambre de la maîtresse générale, qui jouait son rôle de geôlière. Poppée pleurait beaucoup.

Malgré sa peine qui piétinait ses années d'innocence, elle se raccrochait à l'ambiance studieuse. L'enseignement qu'elle recevait faisait remonter des réminiscences des leçons dispensées par Marianne, aussi parlantes que les cailloux du petit Poucet. Elle tirait orgueil de ses connaissances bien supérieures à celles de ses congénères, ce qui lui valait en retour des marques d'admiration ou de petites mesquineries. Mais la confession

tendait à réparer cette défaillance, à la ramener à l'humilité et Poppée ne totalisait pas plus de péchés que la moyenne !

Lorsqu'elle visitait sa fille au parloir, Hortense ravalait une boule d'émotion. La culpabilité l'étreignait. Ce qui passait pour de la sécheresse de cœur de sa part n'était en réalité que soumission au désir de son époux. Jamais elle n'avait exprimé clairement son opinion quant à l'éducation de sa fille. Poppée demeurait en colère vis-à-vis d'elle et ne manifestait pas le désir de la revoir. Elle ne lui pardonnait pas son abandon et se contentait de répondre par des monosyllabes à celle qui s'était débarrassée d'elle en se donnant bonne conscience.

Le temps passant, la force de l'habitude vint aplanir les difficultés dans l'odeur douceâtre des cierges, mêlée à celle de l'encens. Face à la lumière diffusée, par-dessus la cime fuselée des arbres, à travers les grandes fenêtres de la salle d'étude, l'esprit de Poppée planait jusqu'à se perdre au point de mieux accueillir les cantiques et les louanges à Dieu. Ses bonnes dispositions lui valurent une place de choix sur le tableau d'honneur, proclamée devant tout le pensionnat réuni, ruban d'honneur reçu de la main de l'aumônier en personne.

— Nous observons avec satisfaction vos progrès sur le chemin de la vertu et en ferons part à votre famille.

Tous ces mots avaient bon dos. Poppée se sentait malgré tout déviée de sa route. Elle s'ennuyait de Marianne. Rien qu'en prononçant son nom, les larmes lui montaient aux yeux. Un sentiment puissant l'envahissait au souvenir de leur intimité et de leurs partages autour de poésies ou de romans, toutes ces choses artistiques jugées ici inutiles, qui avaient cependant pris une place de choix dans son existence et qui ne reviendraient plus. Elle mesurait l'importance de ce qu'elle avait perdu.

Adelin Gaumont, les cernes noirs sous les yeux, montait la garde devant la porte de sa maison, armé jusqu'aux dents. Sous le halo de lune, il retenait son souffle comme une panthère prête à bondir. D'ordinaire, il entendait battre le cœur du silence une fois que les oiseaux s'étaient tus. Cette fois-ci, son ouïe fine avait identifié des craquements anormaux. À coup sûr, des intrus rôdaient et ce n'était pas à coups de pierre et de jurons qu'il allait les chasser.

Le mari de Mélusine voulut étouffer ses crachotements, mais sa pituite ne le lâchait pas. Ah, l'humidité des marais néfaste pour les bronches ! Il cracha sur le tas de fumier, évitant de peu la vieille bêche. Bon sang ! Si ces égarés en voulaient à sa Mélusine ainsi qu'à ses économies sous le matelas, ils allaient voir ce qu'ils allaient voir ! Il leur avait déjà adressé plusieurs sommations et tiré des coups de feu en l'air en leur intimant de déguerpir. Il n'y en aurait pas d'autre, il était prêt à recourir aux grands moyens et à viser dans le mille.

Ça venait de par-derrière, du côté des ornières, près des grands bouleaux. Les services de la voirie avaient creusé jusqu'à plus soif. Adelin s'y avançait. Prendre des risques, ça l'excitait ! Ses yeux cherchèrent un peu, mais pas trop, ils savaient scruter l'obscurité et les margoulins furent vite dans son collimateur à deux pas de la grange, là où ils avaient voulu abuser de Mélusine sortie nourrir la vache et l'âne quelques jours plus tôt. Le sang lui monta aux joues ainsi qu'une bouffée de révolte. Il braqua son arme, posa son doigt sur la détente, appuya et leur logea coup sur coup une balle dans la tête. Les deux corps s'affaissèrent sur le sol comme soudain épuisés.

— Pas de jaloux, ricana-t-il, en s'avançant vers eux dans l'odeur de poudre.

Un carnage. Le sang suintait, s'écoulait de la commissure des lèvres, du nez, imbibant le sol tourbeux. Adelin déchira un morceau de leur chemise de cotonnade et entreprit d'essuyer grossièrement leur visage. Un peu hagard, il en bava au moment de hisser les corps encore chauds sur son épaule tant ils résistaient. Il les balança sur la paille de sa petite embarcation de chasse, un neuf pieds avec lequel il se faufilait pour prélever les canards et oies sauvages du marais. Les cadavres roulèrent sur le côté. Par chance, l'embarcation ne bascula pas, mais les paires de jambes agitées de spasmes dépassaient de beaucoup. Il crut qu'il n'en viendrait pas à bout et s'en voulut de ne pas les avoir démembrés à l'aide de sa hache à fendre le bois. La tête lui tournait, il essuya la sueur sur son front d'une main crasseuse, à moitié ensanglantée. Il voyait bien que la barque trop chargée s'arquait, mais il s'échina à redresser les membres qui pendaient mollement avant de traverser un bras de rivière tandis que sonnaient de drôles de clapotis noirâtres. Bien que ses repères fussent abrogés par la nuit, rejoindre le canal fut bientôt mission accomplie. Il longea la flottille de l'entreprise de charpenterie et s'enquilla dans une autre voie d'eau secondaire afin de pousser un peu plus loin, là où les Ponts et Chaussées avaient laissé du matériel en vue de la construction d'une écluse. Des cordes, une bâche, des barres de ferraille, il ne prit pas le temps de réfléchir, le jour allait se lever. Il s'arrêta au ponton, se saisit du rouleau de cordage et de la ferraille, s'y reprit à plusieurs fois en tirant les corps par les pieds pour enrouler l'ensemble autour des cadavres en pratiquant des nœuds très serrés autour des troncs et des chevilles. Adelin ouvrait une bouche de carpe, ses mains en guimauve lui réclamèrent des efforts surhumains lorsqu'il tira les corps pour les glisser dans l'eau. Il vit les cadavres s'engloutir dans les flots visqueux et puis plus rien...

Il en éprouva un profond soulagement.

Il avait dû vaquer à la lessive, à l'élimination des ruisselets de sang épais incrustés près de la grange. Par chance, de gros nuages de pluie s'étaient montrés coopératifs et les traînées ne s'obstinèrent guère sur le sol détrempé.

Il était pourtant tout à son tracassé. Deux jours plus tard, sous une lune lumineuse, il revint de nuit sur les lieux de l'ensevelissement afin de s'assurer que rien ne trahissait la présence des deux cadavres. Des odeurs putrides remontaient, mais quoi de plus naturel en cette période de mue

automne où les feuilles des peupliers s'écroulaient parmi les rhizomes ? Il eut beau scruter la pénombre, rien ne se porta à la rencontre de ses yeux à la surface des eaux saumâtres. En toute logique, la rigidité cadavérique des défunts avait désormais laissé place à la décomposition. La dispersion parmi les éléments constitutifs des boues du marais réglerait définitivement leur sort.

Ça nourrira les feux follets ! songea-t-il.

Il aurait cru au bon Dieu qu'il lui aurait adressé ses plus vifs remerciements mais, étant un mécréant, cette hypothèse ne lui effleura même pas l'esprit. Plus incroyant que lui, on ne faisait pas. Les vérités religieuses, qu'il jugeait étouffantes comme le lierre, reposaient selon lui sur des superstitions. Du coup, cela anéantissait d'avance toutes les preuves de l'existence de Dieu.

Adelin se sentit soudain d'humeur folâtre, il s'amusa à remuer les sédiments avec sa pigouille. La source de méthane parvenue dans l'atmosphère dégagea un petit cocktail de gaz bouillonnants bleutés qui s'allumèrent d'eux-mêmes et il se mit à ricaner tant qu'il put.

Bientôt, l'apparition du brouillard le contraignit à tourner en rond jusqu'aux lueurs du petit matin. Chevauchant les eaux, il aperçut sur une rive de jeunes conscrits, bientôt arrachés à leur village et qui fêtaient leur départ en buvant et en chantant à tue-tête.

Soudain, quelque chose céda. Il s'arc-bouta sur sa pigouille du côté des grands roseaux. Des bestioles étaient tapies, épinglées à la surface. Un autre craquement retentit, une latte de bois avait cédé. L'eau commença à s'infiltrer autour de ses bottes, mais il n'en fut pas surpris, comme s'il s'attendait à passer au travers. L'embarcation échoua dans un bief. Adelin ne s'en émut pas outre mesure.

DEUXIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

Quatre ans plus tard

Hortense traînait sa mélancolie, affaiblie au point de ne plus quitter son lit. Elle était devenue si pâle, répétant qu'ils avaient confié leur fille unique au couvent des Ursulines sous le coup de la colère, que cela ne leur ressemblait pas. Crespin avait fait venir à son chevet plusieurs médecins, ils avaient tous failli à leur réputation. Et pour cause, il n'existait aucun remède à prescrire contre le chagrin !

— Les maraîchins emploient des décoctions de plantes qui sont très efficaces pour vaincre toutes sortes de maladies, proposa Mélusine à M. Crespin, déboussolé.

Bien sûr, il l'envoya d'abord paître sans ménagement, mais l'idée fit son chemin, et dans le même mois, son hésitation se dissipa. À force de tout rejeter en bloc et d'assister impuissant à la dégradation de l'état de santé d'Hortense, il s'enfermait dans une impasse et il conclut qu'il n'était peut-être pas si sot de se rapprocher du bon sens paysan dont d'aucuns aimaient à se prévaloir.

Crespin se risqua dans les marais aux côtés d'un fonctionnaire de la ville qui connaissait les recoins mystérieux où des guérisseurs avaient leur repaire. Ils firent escale dans un petit port au milieu de bateaux de pêche de onze pieds capables d'embarquer toutes sortes d'engins. Il faisait doux, des enfants se lançaient un clin d'œil entendu en attrapant à la main des truites chauffées au soleil tandis qu'un maraîchin débarquait son foin sur le quai que deux paysans chargeaient sur une charrette à l'aide de fourches. Le tas s'élevait déjà à plusieurs mètres de hauteur.

— Fichtre ! Ça doit faire de sacrées surfaces fauchées ! s'étonna l'ingénieur en chef qui n'avait jamais rien vu de semblable.

— Oui, pourtant cette année encore, la récolte a été un cauchemar en raison des récentes pluies. Le foin devient noir, les graines tombent au sol, il est moins nourrissant pour les animaux, répliqua l'un des paysans.

— Nous œuvrons en votre faveur en réalisant les prochains aménagements du bassin de la Sèvre Niortaise ! se flatta Dupuybel, loin d'imaginer que ses paroles, qui l'identifiaient comme un homme d'ailleurs, laissaient indifférents ces travailleurs de la terre.

Les paysans poursuivirent leur besogne, plus préoccupés par les nuées de moustiques que par le passage de ces deux ronds-de-cuir qui déjà s'avançaient vers l'intérieur de l'îlot ciblé sur leur carte. Des canards attachés en guise d'appâts attiraient des oiseaux auprès d'un cabanon au bout d'une parcelle. *Impitoyable loi de la vie sauvage*, songea l'ingénieur en chef. En longeant une langue de terre bordée de bouquets d'arbres, près d'un gourbi de branchages pour le nourrissage des bêtes, les deux fonctionnaires furent interpellés par un paysan, une fourche à fumier à la main, qui leur fit de grands signes au milieu d'un pré regorgeant de fleurs sauvages. Intrigué, Crespin Dupuybel s'avança sans se méfier, mais les choses tournèrent mal. Deux individus surgis de nulle part se ruèrent sur lui.

Le sens du devoir poussa l'employé municipal à lui porter secours, mais c'était sans compter sur le coup de poing qui le propulsa au sol.

— Lâchez-moi ! protesta Crespin en luttant contre ses assaillants qui ne lui laissaient aucune chance.

Il fut embarqué *manu militari* à destination d'une grange non loin des pêcheries, pieds et poings liés sans ménagement.

— Vous avez déclaré dans une conférence de presse à l'hôtel de ville de Niort que nos pêcheries font préjudice à la navigation ! Vous allez disposer de temps pour mieux y réfléchir ! décocha l'un des assaillants en rage.

— Je devrais donc payer pour tous les conflits d'intérêts et pour tous les problèmes institutionnels et financiers ? s'agaça le captif.

— Nous contestons vos droits sur la digue, monsieur le cabotin étranger fier de lui.

— Mais enfin, personne ne vous autorise à me parler sur ce ton. Nous mettons en œuvre les mesures définies dans le cadre du projet de réaménagement et vous ne pourrez jamais aller à l'encontre des décisions

des pouvoirs publics. Autant vous signaler tout de suite que je ne céderai à aucun chantage, ajouta l'ingénieur, furieux.

— On nous a réquisitionné des parcelles sans nous demander notre avis. La raison du plus fort n'en a jamais été une, monsieur Dupuybel. Vous êtes dans la même lignée que les seigneurs qui n'ont que trop longtemps exercé leur droit de péage.

— Il s'agirait de votre propriété indiscutée que vous n'en parleriez pas autrement. Or l'État a la jouissance des communaux depuis la Révolution, si c'est à cela que vous faites référence. Vous n'avez aucune raison de vous plaindre, les marais sont ici mieux drainés que nulle part ailleurs.

Pris par un excès de zèle, Crespín crut bon de rappeler l'héritage de Henri IV qui permit à l'ingénieur hollandais Humphrey Bradley d'appliquer le système de dessèchement des marais par polders ainsi que le décret napoléonien de 1808 visant à la régulation des eaux, mais toutes ces considérations n'apaisèrent pas les esprits de ses kidnappeurs, au contraire, elles ne firent qu'ajouter à la tension. Les preneurs d'otage lancèrent une bordée de jurons, tournèrent les talons, et le prisonnier se vit abandonné à son triste sort dans la petite grange en terre battue.

Crespín se sentait aussi pitoyable que ridicule, sans même la présence réconfortante de son allié de la commune qui avait déguerpi sans demander son reste. Il fulmina de ne pouvoir extirper de son paletot son bonnet de chartreux alors que l'humidité lui tombait sur la tête. Il passa une nuit lugubre dans la grange délabrée, ligoté sur une chaise inconfortable, entouré de bruits insolites, tels les appels des sarcelles et des poules d'eau venues nicher dans les roselières ou les couinements provenant d'un élevage de cochons voisin. *Une nuit sans lune*, songea-t-il, car il ne saisissait pas la moindre clarté par les interstices des planches de la grange. Il macéra ainsi pendant des heures interminables dans sa rogne, conscient qu'il était traité à la mode rustaude de ces vieux briscards de Vendéens à qui il ne manquait que l'arquebuse. Au petit matin, alors que le froid s'était insinué entre ses mains et propagé le long de ses bras, le grincement de la porte le sortit de sa torpeur. La figure grimaçante d'un maraîchin apparut.

— Bonjour, monsieur Dupuybel ! Tenez ! dit l'homme aux manches relevées sur des avant-bras puissants en exhibant un panier d'osier rempli de victuailles.

— Ce traitement est inhumain et dégradant, je vous assure que vous payerez cher cette offense ! cracha Crespín, la colère ranimée.

— Calmez-vous, monsieur le Tout-Puissant ! Moi je n’y suis pour rien, rétorqua l’autre dans des effluves de jambon persillé et de fromage de chèvre.

Dupuybel haussa les épaules. Son estomac affamé réclamait de la consistance et il mit son orgueil dans sa poche et son mouchoir dessus, dès qu’on lui eut délié les poignets de la grosse corde de chanvre. Il commença le casse-croûte en engloutissant une tranche de pain noir avec avidité, ce qui aida à faire passer la piquette acide d’accompagnement. Dès qu’il eut la panse rassasiée, ses questions fusèrent, mais le paysan resta sec en lui renouant les poignets, l’invitant à patienter jusqu’à la venue du négociateur.

Le temps lui sembla infiniment long avant que les choses ne se décantent. Il pesta contre lui-même d’être venu se fourrer dans ce guêpier. Les visionnaires comme lui, qui œuvraient à sortir la nation de l’arriération, s’attiraient les foudres des empêcheurs de tourner en rond. Il sentit monter en lui une sorte de désespoir, lui qui avait toujours essayé de travailler sans préjugés en compagnie des hommes du cru. À deux doigts de la crise de nerfs, et menacé par une douleur au foie, il se mit à hurler avec véhémence :

— Au secours ! Libérez-moi !

Sa voix porta suffisamment pour être audible de loin et il le comprit dès l’ouverture de la porte de la grange. Le pantalon sobre, les lunettes d’écaille et la démarche feutrée de l’homme qui lui faisait face n’étaient pas ceux d’un maraîchin.

— Mon Dieu ! s’écria l’inconnu en sentant monter la pitié à l’endroit de ce pauvre homme ligoté dont il se hâta de détacher les liens. Comment vous sentez-vous ?

L’ingénieur tapota ses mains et ses pieds en reprenant ses esprits, ankylosé par des douleurs qui irradiaient dans tout son corps. Ses jambes demeuraient tremblantes, mais visiblement, tout était en ordre. Il dévisagea ce bon Samaritain avec une émotion qui s’apparentait au désarroi, plutôt surpris qu’un individu de cette prestance errât dans les marais.

— Permettez-moi de vous remercier. Grâce à vous, j’échappe au pire.

L’homme se présenta comme le docteur Renaud Delgrière en lui tendant une main chaleureuse.

— Porter secours à mon prochain est bien le minimum que je puisse faire, même si ma trousse de cuir est restée à mon cabinet à La Rochelle.

— Je serais curieux de connaître les raisons qui amènent un médecin de La Rochelle à venir se perdre chez ces... enfin, je ne sais plus, pardonnez-

moi. J'ai eu affaire à une bande organisée qui m'a séquestré dans cette grange, des mécontents à la dent dure, précisa Crespin après s'être brièvement présenté et lui avoir exposé la mission qui l'avait amené dans la région et les raisons de son excursion en ces lieux.

— Ce que vous me dites là est insensé !

— Ah ça, je ne vous le fais pas dire...

— Je m'approvisionne ici en plantes des marais réputées pour leurs vertus médicinales, déclara le docteur Delgrière. C'est la raison de ma présence sur ce territoire. Beaucoup de racines sèches et de graines que l'on trouve ici sont à la base de la pharmacopée traditionnelle. Je visite dans le coin une spécialiste réputée pour ses réserves de sureau, de serpolet, de guimauve et autre millepertuis, un peu guérisseuse, « dormeuse » comme on dit par ici, elle connaît son affaire et me donne de bons conseils...

Crespin ne pouvait mieux tomber. *À quelque chose, malheur est bon*, songea-t-il.

Lorsque le médecin lui eut fait part de son expérience au sein de l'hôpital maritime de Rochefort, devenu place forte de la connaissance des plantes exotiques depuis que les botanistes, tels le comte de Bougainville et autres esprits brillants du siècle des Lumières, en avaient rapporté de leurs expéditions lointaines, il fut rassuré. Il ne put que lui témoigner son admiration avant de lui confier qu'il souhaitait précisément avoir recours aux bienfaits des plantes pour soigner l'asthénie de son épouse. Renaud lui proposa de l'accompagner chez Mme Sylva, la guérisseuse avec laquelle il traitait, non sans s'être préalablement assuré que son état de santé lui permettait une longue marche, précaution que l'on pouvait attendre d'un disciple d'Hippocrate.

— Nous travaillons pour la même cause, cher monsieur Dupuybel, je dirais même que nos démarches sont complémentaires. Je lutte contre les exhalaisons nuisibles des marais, ces coins d'eau stagnante qui se putréfient et concoctent les pires fléaux. Hélas, les miasmes invisibles des marécages rendent le combat sanitaire difficile. Typhus, malaria, fièvre typhoïde... La contagion dans cette zone est une véritable calamité. Les parasites affectent l'appareil respiratoire et font le lit des épidémies. Votre action entre en parfaite harmonie avec la mienne puisque vous drainez, asséchez les canaux, ce qui est de bonne politique hygiéniste !

Cette constatation incita aussitôt Crespin à se lancer dans des développements techniques, brusquement interrompus par le docteur.

— Pardonnez-moi, mais le temps presse un peu, il ne faudrait pas que nous soyons en retard chez Sylva...

Les deux hommes se mirent en marche, empruntant un chemin tortueux qui serpentait dans les marécages. Renaud se repéra à un enclos palissadé, se fia à un dolmen creusé d'un trou aux abords d'un champ suffisamment riche en alluvions pour pouvoir y accueillir la culture des mojettes. Renaud semblait avoir arpenté le coin toute sa vie. Les notes astringentes et musquées de l'angélique se répandirent dans l'atmosphère. La maison de la chevreuse guérisseuse se confondait dans le feuillage dense de cette plante s'élevant à hauteur d'homme, aux tiges épaisses, ponctuées de blanc.

— Vous connaissez la légende ? L'archange Raphaël a confié cette fleur blanche aux hommes pour les sauver des maladies contagieuses. Son pouvoir antiseptique contre la peste a été constaté dès le XVII^e siècle au cours d'une épidémie, c'est la raison pour laquelle sa partie souterraine porte le nom de racine du Saint-Esprit. D'ailleurs, Ambroise Paré a noté qu'au Moyen Âge, les parents en pendaient en petits sacs au cou de leur enfant de manière à éviter la contamination. À propos, avez-vous goûté les spécialités d'angélique des confiseurs ?

— Je cultive plutôt un faible pour la liqueur, avoua Crespin tout bas. Alexandre Dumas a d'ailleurs souligné la suprématie de celle de Niort dans son grand dictionnaire de cuisine.

— Bonjour, cher docteur Delgrière ! s'écria Sylva dont le visage avait surgi au-dessus des fleurs.

Elle commençait le ramassage des tiges ombellifères, les joues rosies, couronnées de boucles grises, recuites par le vent. Elle affichait sa joie de recevoir une telle visite. Vêtue d'une superposition de jupons et tabliers, musette en paille de seigle en bandoulière, elle incarnait l'archétype de la maraîchine.

— Je ne vous attendais plus, docteur ! Ça ne fait rien, je continuerai de couper mes tiges à la rosée demain. Je dis à la rosée car c'est précisément le moment où elles sont au meilleur de leur concentration en sève et en parfum. Je les débarrasserai des feuilles et les porterai en botte chez le confiseur. Cette plante est une bénédiction. Tant de récits témoignent de ses innombrables vertus !

— La liste de ses propriétés thérapeutiques est longue comme le bras, confirma Renaud avant de faire les présentations et de s'excuser pour le retard.

— Mme Sylva a attentivement observé le comportement des animaux après l'ingestion de plantes. Elle sait lesquelles agissent. Elle en connaît davantage que bon nombre de nos praticiens, toutefois elle est trop modeste pour en convenir...

— Ah, taisez-vous docteur, vous me faites rougir ! interrompit Sylva.

— J'ai encore récemment pu vérifier l'efficacité de votre recette à base de passeroles, de feuilles de saule hachées, macérées dans le vinaigre, et de consoude que j'utilise en cataplasme pour guérir les plaies. Quant au plantain, c'est un formidable antiseptique pour combattre la conjonctivite.

— Je ne vous cache pas que même si ces propriétés m'intriguent, un homme aussi rationnel que moi a bien du mal à se convaincre de l'efficacité de ces médications qui n'ont pas reçu le blanc-seing de la science, reconnut Crespin.

— Aucun système rationnel ne peut englober la totalité de l'être, objecta le docteur. L'irrationnel n'est pas inintelligible, il est juste articulé sur d'autres préceptes, ne l'oubliez pas, monsieur Dupuybel.

Sylva eut un rire tapageur. Le docteur était un esprit supérieur à la moyenne et ses propos jaillissaient d'un savoir rare qui entraînait en résonance avec son esprit. D'un geste de la main, elle invita les deux hommes dans sa bourrine au toit de roseaux. Ils prirent place sur le banc, à côté de l'âtre recouvert de suie grasse. Le décor ne différait en rien de celui des demeures de ce coin du marais. La silhouette de Sylva se pencha sur ses chaudrons de décoction pour leur servir un breuvage obtenu à partir notamment de fruits femelles macérés du frêne dont elle gardait jalousement le secret.

— Cette décoction va calmer le bruit de mitraille que fait votre ventre ! assura-t-elle à Crespin, incrédule. C'est un peu comme l'absinthe, qui grâce à ses vertus antiseptiques combat les maux d'estomac.

— L'absinthe ? Vous connaissez le rituel ? Une petite dose d'absinthe, un sucre sur une cuillère, on dissout le morceau de sucre avec de l'eau glacée. Ce liquide au reflet d'opale est prisé des milieux artistiques du Tout-Montmartre. Madame Sylva, plus sérieusement, auriez-vous un remède à me suggérer contre la désolation de l'esprit dont souffre mon épouse ?

— Les feuilles d'angélique ont une bonne action sur l'anxiété et la dépression. Elles lui feront le plus grand bien si elle est aussi tendue que

vous... Qu'en dit le docteur ?

— En tisane, l'angélique est antimigraineuse et efficace contre les troubles du système nerveux, assura Renaud en se massant la paupière avec l'index.

Sauf le respect qu'il devait au docteur, Crespin Dupuybel ne put s'empêcher de penser qu'il repartait avec de la poudre de perlimpinpin. De son côté, le médecin emporta des feuilles de douce-amère, efficaces pour la purification du sang, des grappes compactes de fleurs de guimauve qu'il utilisait dans le traitement de l'arthrite, ainsi que quelques autres plantes qu'il mélangerait dans un alambic, selon les propriétés de chacune.

Hortense ne comprit rien au rapt que son époux venait d'endurer dans les marais, bien loin d'avoir conscience des conflits qui naissaient entre les services des Ponts et Chaussées de Niort et certains propriétaires en matière d'aménagement. À la préfecture, son récit déclencha une cascade de réactions indignées. L'enquête déboucha sur l'identification des suspects de l'enlèvement de l'ingénieur en chef et de l'agression de l'employé municipal. Quelques fortes têtes furent convoquées par la police. Des plantations anarchiques d'osier à deux pas des pêcheries étaient à l'origine de litiges, les agents de l'administration avaient invité les propriétaires à arracher ces plants nuisibles, faute de quoi un procès-verbal de délit de grande voirie serait dressé. D'autres servitudes paralysaient la liberté des riverains, tels les droits de pêche sur certaines voies d'eau. Les motifs de récrimination étaient innombrables. Crespin en venait à penser qu'il avait accepté une mission difficile dont, en fait, personne n'avait voulu se charger.

Comment œuvrer pour le bien commun dans de telles conditions ? Les événements dépassaient son entendement. Les difficultés contrecarraient les raisonnables principes qu'il avait édictés. En tant que responsable, il en ressentait de la frustration ; mais eût-il été réaliste d'attendre que les propriétaires renoncent à leur intérêt individuel pour se tourner vers le bien collectif ?

Là-dessus, Hortense traînait sa langueur depuis des semaines. Tout juste la voyait-on apparaître à l'heure du dîner, tant et si bien que Crespin en vint à suspecter le remède à base d'angélique d'aggraver son état. Pas un instant, il ne lui était venu à l'esprit que sa rudesse à l'égard de sa fille puisse être la cause de cette profonde neurasthénie. Il croyait tant à une forme de

supériorité de son combat qu'il en oubliait l'essentiel. Pour sa part, il ne semblait guère affecté par l'éloignement de Poppée. Il éprouvait même du soulagement d'avoir réagi à temps afin d'empêcher que la destinée de celle-ci ne tourne au désastre.

OceanofPDF.com

Mélusine, sanglée dans son tablier blanc, s'assurait qu'elle n'avait pas commis d'impair. Elle venait de dresser le couvert pour trois convives dans la salle à manger avec le faste des grandes occasions selon le protocole édicté par Mme Hortense. Trônaient sur la nappe en lin salière et poivrière en faïence, vin fin débouché, carafe d'eau, pose-couteaux, argenterie et vaisselle délicate ainsi que la rangée de verres en cristal pour chacun. Les Dupuybel attendaient le docteur Renaud Delgrière dont elle n'avait entendu que des éloges.

Hortense avait tenté de se redonner du nerf. Elle s'était parée comme une sainte dans une châsse, s'accoutrant d'une robe en taffetas myosotis, raidie par la crinoline sur des jupons à volants, un chemisier aux garnitures de dentelle, le tout couronné d'une coiffure exagérément poudrée qui lui durcissait les traits. Le coup d'œil à la table lui donna satisfaction et, peu après, le docteur fit son entrée. Hortense l'avait imaginé plus âgé, or elle fut saisie par la fraîcheur de son visage presque adolescent et par ses allures de gentleman attaché aux bonnes manières. Son époux lui avait fait part de son esprit atypique, à la croisée d'une culture littéraire et scientifique, ce qui n'était pas pour lui déplaire. L'homme savait complimenter avec tact.

Derrière son sourire crispé, Hortense ne fit guère illusion au médecin quant à son état de santé. Ses gestes ralentis, son regard qui embrassait le monde sans le voir lui permirent de détecter la femme inconsolable que l'absence de sa fille bouleversait. Les verres remplis de vin chambré et capiteux furent portés aux lèvres, l'excellent perdreau farci cuisiné par Mélusine réjouit les palais. Mais plus le temps s'écoulait, plus Renaud saisissait qu'Hortense avait enfoui son chagrin si profondément qu'elle-

même n'y avait plus accès. Il nota sur ses mains des signes d'eczéma, ce qui confirma ses craintes.

— Expliquez-nous, docteur, comment est née votre vocation ? interrogea Hortense.

— Je vais vous faire sourire. Enfant, j'étais fasciné par les sangsues, par la manière dont elles se collaient goulûment sur l'épiderme. Je me suis mis en tête d'étudier le fonctionnement de ces petites bestioles qui, après avoir été posées, triplent de volume. J'ai alors découvert qu'elles disposent de deux ventouses équipées de trois mâchoires et de glandes qui sécrètent un anticoagulant. Quand on pratique une saignée, leur mâchoire attaque la chair et pompe le sang. Repues, elles en sortent tétanisées avant de répandre un liquide noirâtre quand... Oh mais pardonnez-moi, nous sommes à table... Je voulais dire que c'est ma curiosité pour certaines bizarreries de la nature qui a décidé de ma vocation. J'aurais peut-être dû vous laisser croire que je rêvais de partir soigner les malheureuses victimes des grandes épidémies...

L'indulgence du vin aidant, ils se mirent à rire très franchement avant que Delgrière ne leur parle de sa ville natale qu'il aimait tant et de son destin tragique de place forte protestante.

— Les Rochelais, qui ont dû faire face à leur isolement aux confins de la plaine d'Aunis, se sentaient protégés derrière leurs fortifications. Ils ont ainsi longtemps échappé à la répression des armées royales au temps des guerres de Religion.

— Il est probable que cet isolement a favorisé l'implantation de la Réforme, observa Crespin.

— Ce qui n'était pas du goût de notre cardinal Richelieu, qui a fait de la soumission de ce bastion huguenot une affaire personnelle. « Il faut couper la tête du dragon », a-t-il dit, la cité de La Rochelle étant la tête du dragon protestant. Les quatre cinquièmes des habitants ont péri lors du siège de la ville par les armées du cardinal.

— Les Rochelais ont payé cher leur esprit d'indépendance, soupira Hortense, bien que cette conversation l'ennuyât au possible.

— Heureusement, la ville est aujourd'hui prospère, fourmillante, entre son port très actif et ses quartiers résidentiels qui s'embellissent de jour en jour. Ma famille appartient au monde des négociants dont les hôtels particuliers sont chargés de mémoire. Si vous venez me rendre visite, vous constaterez par vous-même...

— J'étais l'un des fervents à soutenir le chantier du canal de Niort à La Rochelle, mais le projet s'est enlisé, déplora Crespin, toujours soucieux d'en revenir à ses propres préoccupations. Absurdité des polémiques. Le commerce aurait pourtant beaucoup à y gagner, mais encore une fois, on s'embourbe dans des procédures d'expropriation qui n'aboutiront qu'à la Saint-Glinglin. Enfin, j'ai suffisamment de grain à moudre avec les projets en cours...

— Vaste sujet que ces inondations permanentes dans les marais mouillés, soupira le docteur. Je sais combien les projets d'aménagement sont contestés par les uns ou les autres. À ce propos, comment a évolué votre affaire ? Qu'en est-il de vos tortionnaires ?

— Dieu soit loué, ils ont été interpellés et la justice tranchera. J'avoue que je ne suis guère habitué à un tel chaos. Les grands travaux lancés par le baron Haussmann à Paris auxquels j'ai été associé n'ont jamais provoqué une telle levée de boucliers. Malgré les inévitables critiques, on s'accorde pour reconnaître qu'il est important de mettre le pays au diapason de la modernité. On ne peut pas dire que cette préoccupation soit très vive dans les Deux-Sèvres, ironisa l'ingénieur.

— L'amélioration n'a pas seulement un but esthétique, mais aussi une finalité sociale, humaine, hygiénique en somme, affirma le docteur qui avait eu l'occasion de se rendre à la capitale.

Hortense était sous le charme des manières posées du médecin chez qui elle décelait une grande noblesse de cœur. Il faisait preuve d'une élégance qu'elle n'avait pas vue à Niort depuis leur installation.

— Crespin vous a-t-il parlé de notre fille Poppée ?

— Oui, mais j'en sais peu à son sujet. Poppée... n'est-ce pas le prénom de la seconde épouse de l'empereur romain Néron ?

— Exactement ! On la disait inspirée et profondément religieuse. Nous espérons que l'éducation de notre fille au couvent des Ursulines la pourvoira des mêmes qualités. Notre choix initial, qui était de la garder au sein de notre foyer, a été contrecarré par l'incompétence de sa gouvernante. Celle-ci s'est révélée incapable de se faire obéir.

— Il est regrettable que vous ayez été contraints de recourir à des moyens qui vous répugnaient, murmura Renaud.

Hortense arrêta là les confidences comme si elle craignait de devoir les payer un jour. Elle se heurta à l'œil sombre de son époux que les allusions à

l'éducation de leur fille dérangent. Mais c'était sans compter avec la curiosité du docteur qui souhaita connaître son âge.

On aurait pu entendre une mouche voler si Mélusine n'était entrée en roulant une desserte chargée de pâtisseries.

— Poppée vient de fêter ses dix-sept ans. Avez-vous des enfants, docteur ? demanda Hortense, bien qu'elle connût la réponse.

— Non, je n'ai pas encore rencontré l'heureuse élue...

— Ne me dites pas qu'un homme comme vous est célibataire ! lâcha spontanément Mme Dupuybel, certaine qu'il savait l'admiration qu'il suscitait auprès des femmes, bien qu'il affectât la modestie.

— Mais enfin, tu ne vois pas que tu importunes le docteur avec tes questions indiscrètes ! la sermonna Crespin.

— Pas du tout, s'empressa Renaud. Je considère qu'un sujet de ce genre peut s'aborder sans aucune gêne. Je suis effectivement un cœur à prendre. Cependant, si j'osais à mon tour, j'aimerais vous livrer le fond de ma pensée, madame Dupuybel...

— Je vous en prie, faites donc, cher docteur.

— Au fil de nos échanges, il me semble avoir compris que quelque chose vous préoccupait. Le simple fait d'évoquer votre fille vous a requinquée, si je puis me permettre.

Hortense fut décontenancée par autant de perspicacité. Le jeune médecin avait manifestement ressenti combien le placement de sa fille au couvent troublait sa conscience. Il comprenait les femmes, à l'inverse de Crespin, peu préoccupé par les états d'âme de son épouse. Lorsque Renaud voulut approfondir la question, cherchant à connaître la nature de l'incartade de Poppée, Crespin tiqua, mais la confiance qu'il accordait à son nouvel ami vainquit sa réticence et il raconta la fugue de leur enfant dans le marais. L'esculape convint que la jeune fille était animée d'un esprit frondeur, mais le comportement de Poppée, qui scandalisait les Dupuybel, relevait plutôt à ses yeux d'un bel appétit de vivre. Mais il se garda de faire un tel commentaire...

Selon le rituel, ils empruntèrent le couloir pour se rendre au salon où le café était servi aux invités après le dîner. Les yeux de Renaud tombèrent en arrêt devant un portrait de Poppée en médaillon qui trônait sur un guéridon.

— Votre fille, je présume ?

Le sourire d'Hortense lui livra la réponse. Poppée avait fixé l'objectif, son visage harmonieux paraissait prêt à sortir du cadre. Son menton levé et

ses yeux où il crut lire une lueur de triomphe lui donnaient un charme fou, bien que ses cheveux fussent un peu trop apprêtés à son goût. Les bras délicatement posés sur les accoudoirs d'un fauteuil, elle semblait soucieuse de bien faire pour ne pas décevoir, ce qui était tout à son honneur. Il songea que l'on ne devait pas s'ennuyer auprès de cette jeune fille délicate. À regret, il détacha ses yeux du portrait, se sentant attiré par un lien plus fort que la raison. Son trouble n'avait pas échappé à ses hôtes. Une inspiration s'empara soudain de son esprit.

— Est-ce que vous m'autoriseriez à rendre visite à Poppée au couvent des Ursulines ?

La question, bien qu'énoncée avec une spontanéité touchante, produisit sur les parents l'effet d'un tremblement de terre. Le docteur semblait aux antipodes de la plaisanterie et les Dupuybel échangèrent un regard stupéfait.

— J'ignore si ce genre de démarche est conforme à l'esprit des maisons d'éducation dirigées par les Ursulines, répondit Crespin.

— Ma qualité de médecin constitue un cas particulier.

Renaud avait tenté cet argument tout en demeurant prudent, ne voulant pas que son initiative fût jugée intempestive. Il fit signe à Mélusine qu'il prenait peu de café le soir.

Silencieuse, Hortense repassa mille pensées. Depuis quelque temps, Poppée refusait ses visites, usant des prétextes les plus fallacieux. Elle souffrait de cette hostilité. Peut-être que la visite d'un étranger sortirait la jeune fille de son enfermement ? La décision devait pourtant émaner de Crespin.

— Dois-je en déduire que votre amitié pour moi vous conduit à vous intéresser au sort de ma fille ? amorça l'ingénieur, comme s'il lui venait à l'esprit une folle promesse qui bouleverserait leur vie à jamais.

— Il va de soi que si cette clôture est infranchissable aux hommes, je n'insisterai pas... Mais il me semble que, fort des confidences que vous m'avez faites, je pourrais peut-être influencer positivement sur l'esprit de votre jeune rebelle. Il va sans dire que je vous ferai mon rapport de cet entretien avec Poppée, s'enhardit le médecin avant de s'arrêter là de peur de se montrer inconvenant.

Les Dupuybel soupesaient déjà les conséquences de leur acceptation. Chacun retenait son souffle. Cependant, le flou se résorba d'un seul coup sans qu'Hortense ne comprît comment, sans doute parce que son époux

considérerait que Renaud Delgrière présentait les qualités requises pour devenir un bon époux tout autant que le gendre idéal.

— Je vous y autorise ! concéda Crespin, si tant est qu'une visite masculine ne soit pas considérée comme une incitation à la débauche par les autorités du couvent. Je rédigerai donc une lettre en assurant la mère supérieure de votre moralité et de la finalité médicale de cet entretien.

Hortense se contenta de hocher la tête avec soulagement. Lorsque son regard croisa celui de Crespin, elle vit qu'il réprimait dans sa moustache un sourire malicieux...

On comptait parmi les ancêtres de Renaud Delgrière des armateurs ayant possédé aux Antilles une plantation de cannes à sucre. En 1794, ils avaient ramené de la Martinique un esclave noir affranchi – la Convention nationale ayant aboli l’esclavage –, qu’ils avaient instruit dans la religion. Mlle Zénobie, la descendante de Désiré qui avait quitté les Trois-Îlets pour voguer vers la métropole, était au service du docteur, en qui elle voyait un bon maître qui lui prodiguait un traitement juste et équitable. Elle cuisinait, entretenait avec soin le mobilier en bois exotique, astiquait bibelots et cristaux, passait le plumeau sur le miroir du trumeau, toutes choses que sa mère avait effectuées sa vie durant avant elle sans jamais se plaindre. Visage basané, cheveux de jais, elle portait des tuniques romaines lie-de-vin à manches larges, dont le plissé retombait sur ses sandales. Une ceinture à grosse boucle soulignait sa taille, ce qui lui donnait fière allure. Le docteur était un fervent adepte de la civilisation gréco-romaine et cet usage de la toge antique, qui conférait à sa servante un air de divinité de l’Olympe, le projetait dans son époque favorite, lui qui n’avait guère le loisir de s’adonner à la lecture de ses auteurs de prédilection, tel Platon qu’il considérait non moins que le prince de la philosophie.

Rien n’avait beaucoup changé dans l’ordre ancien de l’hôtel particulier de ses aïeux dont il occupait une aile, ses parents ayant conservé l’usage du reste du bâtiment. Ses yeux ne se lassaient pas de la vue offerte sur l’océan où il se plaisait à sonder la profondeur de l’horizon, sur le port et sur la tour Saint-Nicolas. Maintes fois commentés par son père, les mystères du passé reliés par les chemins de ronde se confondaient avec les mâts des voiliers dans le lointain.

Zénobie lui avait préparé ses vêtements, une chemise en lin à col montant, un petit gilet de piqué clair ainsi qu'une veste en lainage feutré sur un pantalon de flanelle, tenue qu'il jugeait appropriée pour aller se présenter au couvent des Ursulines à Niort. Il se jaugea dans le miroir avant son départ et fut satisfait du résultat.

Sur son trajet, la frénésie de travaux autour des aménagements hydrauliques de Niort à La Rochelle attirait les badauds qui observaient les ouvriers mettre les bouchées doubles. Les lieux familiers devenaient méconnaissables. Ponts et aqueducs sortaient de terre. Le progrès n'arrêtait pas sa course. Vaste débat que la victoire de l'homme sur la nature... Mais, tout à sa hâte d'arriver à Niort, le docteur n'avait en tête que le souvenir du portrait de Poppée qui lui procurait de véritables bouffées de joie. Cependant, lorsque le cocher s'immobilisa devant le bâtiment austère du couvent, Renaud émergeait d'un de ces instants de doute où tout lui paraissait chimérique.

Son face-à-face avec la mère supérieure n'eut rien d'improvisé. La conscience d'avoir une mission à remplir rendait la femme d'Église monolithique. Compte tenu de la recommandation de Crespin Dupuybel, elle avait accepté la venue du docteur, mais ne lui épargna pas néanmoins un sévère examen.

— La congrégation de Paris nous a récemment proposé d'introduire certains assouplissements dans notre règlement dont vous allez bénéficier. L'éducation apportée à nos jeunes pensionnaires s'adapte avec sagesse aux besoins des temps. Et puisque vous avez été recommandé par M. Dupuybel, nous avons reçu votre requête avec bienveillance. Cela dit, sachez que je me suis renseignée sur votre compte, et il est vrai que vous êtes précédé d'une réputation flatteuse. Si vous pouvez ramener Mlle Dupuybel à de meilleurs sentiments à l'égard de ses parents, nous aurons tous lieu de nous en féliciter. Suivez-moi, j'ai averti la maîtresse générale de votre venue.

Au parloir éclairé d'une fenêtre à barreaux, derrière la grille, Poppée apparut non plus comme l'enfant qu'elle était il y a peu encore mais telle une jeune fille à part entière. Elle demeura raidie et apeurée, n'étant guère habituée à la proximité d'un homme, ne comprenant pas ce que lui voulait cet élégant inconnu aux traits harmonieux dont la chevelure frappée par un rai de lumière prenait des reflets dorés. Renaud était à l'affût du moindre détail, frappé par l'aisance de la demoiselle du portrait, mais sidéré par la

confusion et la fragilité qu'exprimait son regard. Il s'efforça de chasser le malaise qui l'oppressait face à la jeune couventine dont la vie chagrine n'était que trop évidente.

— J'aimerais vous parler, mademoiselle. M'y autorisez-vous ? demanda-t-il sans brusquerie après qu'il se fut présenté.

— Que me voulez-vous donc ?

— J'en sais davantage sur vous que vous ne pouvez le concevoir. De plus, certains détails n'échappent pas à l'œil d'un médecin. L'observation renseigne autant que la conversation. Ne dites rien encore, je vous en prie. Le sentiment d'abandon, de solitude, je sais ce que c'est... Je ne suis pas venu pour vous mettre dans l'embarras, rassurez-vous. J'ai pensé que ma visite pourrait vous distraire un peu, vos parents ne s'y sont d'ailleurs pas du tout opposés. Ils m'y ont même encouragé.

Puis il marqua un silence avant d'ajouter :

— À l'occasion, je pourrais vous raconter les circonstances surprenantes dans lesquelles j'ai rencontré votre père.

— Je ne pense pas que cela en vaille la peine, il y a tant d'autres sujets plus intéressants...

— La vie est parfois illogique et bête à pleurer. Je comprends votre désarroi, vous estimez que votre père vous a davantage stigmatisée qu'il ne vous a aidée. Je suppose qu'il vous élève de la façon dont il l'a lui-même été. C'est difficile à formuler, Poppée, mais j'en sais suffisamment sur vous pour saisir que vous m'êtes proche. Ce précieux sentiment ne s'explique pas. Je ne veux pas vous effrayer, ajouta-t-il tout bas avant de se taire en percevant que la respiration de la jeune fille s'était accélérée.

Poppée chercha un instant à le deviner, puis elle baissa les yeux dans un soupir, éprouvant la honte d'être une victime. Il constata que sa bouche tremblait. Elle frissonna et murmura qu'elle n'aimait pas ce qu'elle était devenue.

— Ne vous laissez pas abattre. Cette expérience forge le courage, dit-il en guettant l'effet que produiraient ses propos.

— Vous perdez votre temps, docteur Delgrière !

— Non, je ne cherche qu'à vous en faire gagner, dit-il avec un sourire.

— Une chose est certaine, je ne prendrai pas l'habit de ces religieuses, affirma-t-elle en levant les paupières en quête de réconfort.

— Le temps n'est pas si ancien où détourner une moniale de ses vœux était à la mode, osa Renaud, soulagé de constater que le couvent n'avait pas

tué la part rebelle de la jeune fille du portrait.

Mieux encore, lorsqu'elle se risqua à un trait d'esprit :

— Mon sort est un peu celui d'une favorite exilée de la Cour, sans la domesticité. La liste est longue des pensionnaires frivoles qui ont fini leur existence à l'ombre de ce cloître. Mais je n'ai pas l'âge où l'on fait pénitence, n'est-ce pas ?

Cette fois, Poppée fut consciente d'avoir été un peu loin. L'impiété qu'elle laissait entrevoir risquait de donner une impression défavorable. Heureusement que l'assistante du parloir ne l'avait pas entendue, l'esprit sans doute occupé par la prière.

— Cela est juste, répondit-il, séduit par cette audace. Surtout n'oubliez pas qu'il faut prendre ce qui vous revient, glissa-t-il à mi-voix. Et puisque vous ne m'avez manifesté aucun signe d'hostilité, je m'engage à vous revoir si vous en êtes d'accord.

Poppée hocha la tête. En peu de mots, cet homme lui donnait une raison d'espérer, de prendre sa vie à bout de bras, tout du moins d'enrayer son découragement. Sa santé s'était détériorée depuis qu'elle séjournait entre ces murs humides où de jour en jour son corps se transformait en vieille ruine. Qui s'en préoccupait ?

Elle n'avait côtoyé le Dr Delgrière qu'un instant, néanmoins, le soir même en s'endormant, elle crut reconnaître le bruit de sa respiration dans son oreille...

L'inspecteur général des Ponts et Chaussées dépêché à Niort était satisfait. Le rapport qu'il s'apprêtait à adresser au ministre des Travaux publics prenait bonne tournure. L'avancée des chantiers supervisés par Dupuybel témoignait d'un labeur de fourmi mêlant la science à l'intuition. Litiges et retards étaient en passe d'être endigués.

L'abnégation avait fait naître des sillons de rides sur le front de l'ingénieur en chef dont les yeux cillaient sans arrêt. Sa minutie frisait la maniaquerie lorsqu'il s'agissait d'éplucher les dossiers et les comptes rendus entassés sur son bureau telles les couches superposées d'un millefeuille.

— J'attesterai que vous accordez la plus grande attention à tous les détails de ce grand chantier, dit l'inspecteur général.

— Cela est indispensable. Je m'enorgueillis de prendre la suite de générations de bâtisseurs depuis les moines du Moyen Âge qui ont entrepris le dessèchement des marais. Je suis un continuateur, affirma fièrement celui qui se révélait plus doué pour laisser sa trace dans l'histoire que pour offrir son soutien moral à sa femme dont il mettait les nerfs à rude épreuve.

Il prenait de temps à autre une grande inspiration et se rencognait dans son fauteuil à la manière d'un visionnaire en songeant à ce canal large et profond, parallèle au cours de la rivière, coupant à angle droit le lit de l'Autise et de la Vendée, initié par la société des propriétaires des marais.

L'inspecteur prit un air amusé, parfaitement conscient que Dupuybel était en quelque sorte marié avec ce long ruban qui mêlait l'eau du canal à celle des rivières. On ne pouvait pas l'imaginer se livrer à une autre activité tant il était incapable d'évoquer autre chose que le percement de ce canal, qui allait diminuer les contraintes et éviter d'endiguer de nouveaux hectares.

En voilà un qui doit faire preuve de fermeté dans la gestion des hommes et ne doit guère supporter la contradiction, pensa l'inspecteur, alors qu'au même instant Crespin reprenait :

— Il ne faut pas laisser les gens du cru prendre la direction des opérations. Croyez bien que je ne suis pas du genre à me laisser influencer par les chefs d'équipe quand il s'agit d'édifier un pont ou de fermer une embouchure par une écluse. Pour le barrage avec pertuis marinier réalisé sur le bras principal de la Sèvre Niortaise, je m'y suis collé en personne !

— J'entends, j'entends...

— Même l'augmentation du tirant d'eau en vue de la navigation a nécessité de batailler, si vous saviez... si vous saviez !

Que n'aurait-il pas fait encore et encore, pour s'entendre dire qu'il était l'homme de la situation...

Les partitions d'Hortense reposaient toujours sur le pupitre, mais elle était encore trop faible pour se mettre au clavier. À demi allongée sur la méridienne, elle paraissait songeuse. Un nouvel espoir lui trottait pourtant en tête.

— Quel beau parti pour notre fille ! Ce jeune homme de bonne famille m'inspire entièrement confiance, dit-elle à Crespin.

Elle s'attendait à une réponse évasive, comme souvent lorsqu'il était absorbé par ses affaires, or il s'avéra que leurs avis coïncidaient. L'enquête de moralité menée par Crespin prouvait que la réputation du jeune docteur Renaud Delgrière ne dissimulait aucun vice, que son dévouement et sa disponibilité envers ses patients étaient exemplaires. Sa famille jouissait de la plus grande considération, le fils avait répondu aux espérances placées en lui sans se dérober à ses obligations.

Hortense sourit, d'un sourire qu'il ne lui avait plus vu depuis longtemps. Sans doute était-ce lié au bonheur qu'elle espérait pour sa fille. À moins que ce ne fût le soulagement de partager avec son époux la même opinion, ce qui apaisait ses tourments intérieurs. Mme Dupuybel dormait mieux, d'un sommeil réparateur, son état s'améliorait, un espoir se matérialisait et

l'aidait à surmonter son état dépressif, bien que sa fille refusât toujours de la rencontrer au parloir.

À l'annonce de la seconde visite de Renaud Delgrière au couvent des Ursulines, Poppée s'efforça de garder son calme bien que ses mains fussent agitées d'un tremblement incontrôlable. Le tumulte de son cœur, semblable à une minuscule grenouille bondissant dans les marais, en disait long sur l'importance qu'elle attachait à ce face-à-face. En apercevant Renaud, elle fut incapable d'articuler un son, peinant à sortir d'un abîme tourbillonnant jusqu'à ce qu'elle sente la présence bienveillante du docteur remplir l'espace. Elle aimait la force qui émanait de lui ainsi que sa voix basse qui la rendait attentive. Ils parlèrent peu et à mots couverts. Poppée savait qu'elle ne détenait aucun pouvoir sur les événements mais Renaud entraînait dans sa vie comme une évidence.

Ils se marièrent un an et demi plus tard. La dot de Poppée avait été jugée acceptable pour qu'elle puisse être conduite devant l'autel par les Delgrière. La jeune fille alors âgée de dix-neuf ans enterrait les derniers fragments de son enfance. Ses yeux brûlaient d'une flamme intense et prenaient toute la place sur son visage aminci. Elle se jura d'en avoir fini avec la grisaille et de ne plus porter désormais que des tons clairs, des dentelles, des rubans et de la mousseline afin de rompre définitivement avec l'austérité du couvent. Heureuse d'échapper à la rigueur claustrale, elle se félicitait que le hasard l'eût finalement bien servie, parce qu'elle aurait pu ne pas aimer Renaud et devoir subir un mariage arrangé. Mais grâce à Dieu, il était devenu sa raison de vivre, et elle fut vite comblée du bonheur d'être mère. La naissance de leur fils Hugo lui donna en outre la satisfaction d'offrir à son époux un héritier mâle, ce qui était tout à son honneur.

La Rochelle où elle était installée se présentait à elle tel un pays lointain et inconnu, entre les lambeaux de brume blanchâtres sur la mer et les magnifiques édifices historiques, tel l'hôtel de la Bourse avec son allégorie architecturale – les poupes de navire sculptées dans la pierre. La voix tendre de son époux lui expliquait les paradoxes de la cité maritime. En promenade, il passait le bras autour de sa taille et elle se laissait conter les histoires des conquérants du commerce au long-cours qu'illustraient les hôtels Gilbert de Gourville, Paul Fleuriau, rue Gargouilleau, Bernon, rue Amelot, et tant d'autres. Il lui brossait le tableau de navires chargés de

coton, de sucre, d'indigo, emplissant son esprit d'un tel flot d'exotisme qu'elle éprouvait la sensation d'avoir traversé l'océan. Jamais, elle ne s'était sentie aussi apaisée que depuis que Renaud la couvrait de son aile protectrice. Il s'appliquait à la distraire. Elle dégainait le petit éventail incrusté d'ivoire lorsqu'il l'emmenait au spectacle. Leur relation était pétrie de connivence et de sensualité. Les heures d'exaltation vécues ensemble la laissaient groggy.

Renaud n'était pas médecin pour rien ! Il continuait de lui présenter les organes de la ville pareillement à ceux d'un corps humain. Ici, les Américains venus charger de l'eau-de-vie dans le port, là, le commerce de la morue de Terre-Neuve, là-bas sur l'île de Ré voisine, une raffinerie de sel. L'important était que ce lieu parût intéressant et léger à vivre à la jeune femme et qu'elle s'y sentît à son aise. Ce qui ne sembla pas être le cas d'Hortense, lorsque les Dupuybel vinrent rendre visite aux Delgrière. La mère de Poppée fut bouleversée par l'opulence dans laquelle baignait la belle-famille de sa fille.

— Parler d'aisance pour les Delgrière serait en dessous de la réalité, reconnut Crespin. Descendants de négociants, ils sont devenus d'importants propriétaires terriens dans l'arrière-pays d'Aunis. Leur Renaud apporte à notre fille une alliance pour le moins enviable.

Devant le fronton de l'imposante demeure de leurs hôtes, Hortense lâcha, tout émue :

— Je l'imaginais... Mais j'étais loin du compte !

Bien que les Dupuybel aient été reçus comme des intimes, les parents de Renaud Delgrière faisaient usage d'une forme de sociabilité qu'Hortense ignorait. Ils se tenaient informés des nouvelles du monde, s'intéressaient aux découvertes scientifiques, rien à voir avec le petit pré carré étrié qu'elle côtoyait à Niort. Ils se rejoignaient néanmoins sur leurs préceptes de vie et leurs propensions à secourir les plus démunis grâce aux institutions hospitalières.

Dans le cœur d'Hortense, cette pointe de culpabilité de ne pas avoir tout à fait assumé sa responsabilité de mère revenait la tenailler à tout moment. Au fond, elle craignait autant le mépris de sa fille que de devoir répondre de ses actes. Elle n'en était pas moins émue de retrouver Poppée en jeune mère resplendissante, son fils sur les genoux, gigotant dans sa petite brassière, ses doigts jouant avec ses boucles, un tableau émouvant qui la ramenait à ces

instants inoubliables où Poppée elle-même se tenait dans ses bras. La maternité avait transformé sa fille dont l'allure et la tranquillité ne trompaient pas. Hortense saisissait des étincelles de bonheur dans son regard, s'en consolait et s'y réchauffait tout en espérant secrètement qu'elle ne commettrait pas les erreurs maladroites qu'elle-même avait commises à son égard, sa naïveté d'épouse soumise lui ayant joué un tour.

Les traits de la jeune Mme Delgrière restaient neutres en présence de ses parents qu'elle recevait comme n'importe quels hôtes de marque. Sous ses manières éduquées, rien ne transparaissait de son tumulte intérieur, elle qui percevait l'absence de témoignage d'affection de son père dont elle n'avait jamais su qualifier les sentiments. En réalité, il était incapable d'engager un dialogue apaisé avec sa fille et se complaisait dans une mise à distance rigide, se contentant de la juger plus réfléchie et autonome depuis qu'elle avait épousé le docteur.

Visiblement, les Delgrière perpétuaient les usages munificents et le mode de vie fastueux de leurs ancêtres à la Martinique. Bien que l'on dût faire le deuil du monde ancien pour préparer le nouveau, un brin de nostalgie d'une autre époque s'accrochait. Antichambres et couloirs menaient à des salons ornés de riches tapisseries, où la miroiterie et les plafonds à caissons auraient pu rivaliser avec un palais. Les pièces de réception, escaliers dérobés et demi-étages, exhibaient çà et là des plantes vertes généreuses, éléments phares de la décoration auxquels la maîtresse de maison associait des anecdotes distillées alertement. La beauté mature de Céline Delgrière, la mère de Renaud, la rendait aussi magnétique que rassurante. Son fils en était le portrait tout craché avec le même grand front et de semblables tics de langage, des manies qui prêtaient à sourire. Le père, Jean-Eudes, plus mondain, animait la conversation avec autant de savoir-faire qu'il s'en montrait capable dans son petit cénacle d'amis intimes, la relevant d'une pointe d'humour qui la plupart du temps n'amusait que lui. Parmi ses sujets favoris revenait inlassablement la vie dans une plantation de cannes à sucre dont il se plaisait à décrire l'activité, enrichissant son propos de moult détails concernant l'irrigation, la coupe de la canne, le sarclage, le broyage, le moulin, les chaudières, l'exploitation du sucre, du sirop, de la mélasse, le rôle du raffineur, du tonnelier, les liaisons commerciales, mais également le scorbut, les ulcères, la révolution survenue au moment de la prospérité, les multiples guerres civiles, l'épopée de Toussaint-Louverture, figure emblématique du bouleversement des hiérarchies sociales à Saint-

Domingue, et enfin le chaos dans lequel avait sombré la plantation familiale au départ de ses ancêtres. Son récit produisait toujours une forte impression sur son auditoire, cela constituait sa façon à lui de bâtir du lien. Porté sur les relations chaleureuses, il insistait sur leur attachement à Zénobie qui s'activait autour des mets et boissons afin que le service fût irréprochable.

Crespin hochait la tête et, de son côté, ne se faisait pas prier pour évoquer ses fonctions d'ingénieur en chef à Niort et ses batailles du quotidien. Un sourire discret venait démentir la sévérité de son ton tandis qu'il déroulait son exposé avec son brio habituel, glissant quelques historiettes bien senties sur les personnalités politiques qu'il côtoyait à Niort. Il faisait rire, on lui accordait sa minute de gloire avant d'aborder un autre sujet.

Céline n'écoutait que d'une oreille tant elle observait sa bru. Elle se rendait compte combien sa solide instruction religieuse avait développé chez elle la docilité nécessaire à la prudence, ce qui ferait le bonheur de son fils qu'elle n'avait jamais vu aussi heureux que depuis son mariage. Cette intelligence affective jouait un rôle déterminant entre les deux femmes. Les années aux Ursulines se révélaient un atout pour Poppée, car elles lui valaient l'estime que lui portait sa belle-mère. Paradoxalement, Poppée, quant à elle, admirait Céline pour sa façon très libre d'intervenir dans les discussions, ce qu'elle n'avait pas connu auprès de sa propre mère. Céline débattait de politique, défendait bec et ongles son point de vue devant son mari. Les assertions de sa belle-mère produisaient un grand effet sur l'esprit de Poppée, notamment lorsqu'elle vantait l'audace d'Olympe de Gouges dans son combat de pionnière du féminisme au siècle des Lumières. Elle considérait désormais sa belle-mère comme son amie la plus proche. Cette constatation lui faisait d'autant plus regretter l'attitude de sa propre mère, résignée à subir l'autorité de son père. Elle se remémorait quantité de situations où Hortense n'avait pas eu l'audace d'infléchir l'esprit de Crespin.

Puisque sa belle-famille la sécurisait du point de vue affectif, Poppée voulait s'alléger, vivre vraiment. Elle qui avait surmonté son ressentiment refusait même désormais de porter un regard sévère sur Crespin et Hortense, reléguant ses mauvais souvenirs aux oubliettes.

Poppée n'était jamais retournée dans les marais depuis l'épisode de sa fugue de jeunesse. Aussi, le jour où Renaud lui suggéra de l'accompagner lors d'une visite à ses propriétés agricoles, elle fut troublée par un mélange confus d'impressions surgies de sa mémoire.

Une partie du trajet s'effectua en barque filadière le long de cours d'eau qui se frayaient un passage dans la plaine d'Aunis. Chaudement enroulée dans une cape, Poppée donnait à voir un visage rayonnant sous ses cheveux blonds maintenus par un filet décoratif bordé de perles. Renaud lui parlait en des termes amusants du décor de la hutte où ils allaient loger. Ses métayers l'avaient spécialement apprêtée en vue de leur venue.

— Nous serons royalement traités, sourit-elle.

Située non loin de l'abbaye de Maillezais, la hutte rustique leur apparut, bâtie en roseaux liés en bottes grâce à des liens d'osier soutenant un toit de tuiles sur une charpente en peuplier. Il sembla à Poppée qu'elle remontait le temps jusqu'à l'épisode inouï de sa fugue. Elle se ressaisit et prit le bras de Renaud qui l'entraîna dans la pénombre de la pièce unique au sol en terre battue, divisée par un petit paravent derrière lequel on apercevait un grand lit surmonté d'un couvre-pied en laine de mouton cardée. Dans la cheminée à la grande plaque de fonte, un chaudron pendu à la crémaillère était déjà rempli de légumes du jardin promettant un repas campagnard auprès d'un feu de bois. À la vue du coin salle d'eau avec sa cuvette en bois disposée pour le besoin de la toilette, Poppée fut assaillie par la réminiscence de ses jours glacials au couvent et dut réprimer un frisson.

— Il n'y a pas lieu de s'inquiéter, nous nous réchaufferons auprès du feu ! la rassura Renaud tandis que la moue de Poppée se transformait en un sourire complice.

À peine furent-ils installés qu'ils reçurent la visite de leur métayer en veste et pantalon taillés dans cette étoffe grossière de laine qu'on appelait dans la région *pinchinat*. Sa casquette ôtée, on voyait à son teint hâve le tribut payé aux maladies traînées par l'humidité. Sur le pied de guerre depuis quatre heures du matin, expliqua-t-il après les salutations et les marques de respect qui s'imposaient, il avait débarqué son bétail pour le changer de pacage et ses mojettes dormaient à l'abri sous les charpentes avant les intempéries.

— Je ne me plains de rien, docteur. Sans cette invasion de mulots, tout irait pour le mieux, mais ils rongent les pousses de blé, contaminent l'eau. Le pire, c'est que les troupeaux la boivent et dépérissent à leur tour...

— Selon les anciens, il paraît que cent mères au départ donnent naissance à six cent mille petits ! affirma Renaud avec une pointe de dégoût. La nature surprend, et pas toujours dans le bon sens. Je crois cependant que les mulots n'aiment pas suffisamment l'eau pour s'aventurer dans le marais mouillé...

— N'oubliez pas, docteur, qu'une partie de vos terres se situe du côté du marais desséché, et là, ils s'y plaisent les salopiauds !

Observant les mains du paysan noueuses de rhumatisme, Renaud fut pris d'un élan de sollicitude.

— La santé est-elle bonne ? Pas d'inflammation, de fièvre, de pituites, de varices ? s'enquit-il.

— Que Dieu nous préserve de la maladie ! dit le paysan qui ne s'était pas défait de sa sacro-sainte horreur des médecins en dépit de l'estime qu'il portait au propriétaire de ses terres. Notez bien que ma femme vous apportera une fricassée d'anguilles. Sur ce, je vous abandonne, conclut-il en frappant ses cuisses du plat des mains.

Ce lien simple qu'entretenait son mari avec les gens de la terre enchantait Poppée que la fatigue du voyage avait gagnée. Elle se prépara à faire une sieste avant d'affronter la soirée. De son côté, le docteur enfila ses bottes de maraîchin et s'arma de sa besace, prêt à tracer son sillon dans les hautes herbes qui lui arrivaient à la taille. Un de ses grands plaisirs consistait à froisser entre ses doigts les folioles de la reine-des-prés présente sur les berges. L'odeur caractéristique du méthyle lui montait aux narines. La plante renfermait du tanin, un peu de vanillines aux actions diurétique et dépurative reconnues. Il en cueillit quelques grappes bien utiles pour éloigner la scrofulose¹. Il profita de sa promenade pour faire le plein de

séné, fort efficace contre la constipation passagère, et d'oseille, dont les propriétés laxatives n'étaient plus à démontrer.

À son retour, Renaud trouva son épouse bouleversée. Des paroles fiévreuses se bousculèrent sur ses lèvres. Le marais avait ravivé en elle le pénible souvenir de sa mésaventure enfantine. Elle avait l'impression que l'ombre sévère de son père planait à la surface des eaux. Renaud l'arrêta tout net et la serra contre lui. Il lui affirma que le marais avait plusieurs visages, qu'il allait le lui montrer immédiatement en lui faisant découvrir celui que présentait Maillezais et son ancienne église abbatiale où de pieux cénobites venaient jadis chercher le silence qui leur était si cher.

Le ciel était encore clair. Ils empruntèrent un long sentier bras dessus, bras dessous. Une harmonie se glissa dans la luminosité. Les ruines envahies par le lierre grimpant de la vieille abbaye, fille des roseaux et des saules, étaient d'une intense poésie. Poppée eut la sensation d'entendre les chants de l'office divin. La joie du désir spirituel l'effleura, et, à cet instant particulier, elle fut certaine que Dieu savait mieux qu'elle de quoi son âme avait besoin...

Poppée longeait le quai Duperré aux façades blanches en poussant le landau d'Hugo avec un brin de fierté, et pour cause ! Dans l'un des plus élégants bâtiments faisant face au port de La Rochelle, se tenait le tout récent cabinet du docteur Delgrière, fréquenté par la bonne société rochelaise. Elle allait jusqu'à imaginer le regard appréciateur des patients sur la luxueuse salle d'attente au parquet ciré recouvert d'un somptueux tapis persan et aux rideaux de calicot paille. La sensation du bonheur l'envahissait. Par la porte de la Grosse Horloge, on accédait à la vieille ville avec ses arcades et ses belles demeures. Les yeux de l'enfançon pétillaient tandis que sa mère lui chantonnait une comptine. Elle s'attardait devant la vitrine d'un taxidermiste, en extase devant une louve empaillée, lorsqu'une voix dans son dos l'interpella par son prénom. Elle fit volte-face, incapable de remettre un nom sur ce visage si proche.

— Vous ne me reconnaissez donc pas ? Je suis Marianne Fort, votre ancienne gouvernante...

Poppée demeura sous le coup de l'émotion. Cette femme vieillie, à la chevelure blanchie et amoindrie par le temps lui faisait l'effet d'une parodie de celle dont elle avait été séparée quelques années plus tôt. Il était évident que la vie ne s'était guère montrée tendre à son égard.

— Marianne..., bégaya-t-elle, je suis si heureuse de vous revoir !

Tout un pan de son passé accourait. Elle avait souvent repensé à la brutalité avec laquelle son père avait éconduit sa gouvernante, au point de s'en trouver encore gênée. Elle n'osait interroger ce visage immobile à la respiration bruyante et au regard glacé sous un chapeau qui n'était plus de première fraîcheur. Elle guetta ce qui, dans cette figure déjà voûtée, lui rappelait la gouvernante qu'elle avait appréciée, refoulant péniblement le sentiment de culpabilité qui lui serrait la gorge.

— Quel bel enfant ! bredouilla Marianne dans un drôle de sourire qui s'échoua au coin des lèvres, tandis que le soleil avait disparu, laissant place à une lueur incertaine et tremblante venue de la mer.

— J'ai épousé le docteur Delgrière après ma sortie du couvent des Ursulines, et voici notre fils Hugo, déclara Poppée fièrement en désignant du menton le nourrisson qui s'était endormi.

Marianne la félicita d'une voix éteinte tout en continuant de la dévisager sans rien dire.

— Nous avons enduré des moments de rage impuissante vous et moi, n'est-ce pas ?

Marianne, comme perdue dans le labyrinthe du passé, essaya envers et contre tout de se donner meilleure contenance.

— Votre père m'avait accordé sa confiance, il a considéré que je l'avais trahi, c'est tout du moins ainsi qu'il a interprété l'incident que vous savez... Il a porté sur moi un doigt accusateur. J'en ai payé les conséquences. Toutefois, ces événements sont loin derrière nous maintenant et je me réjouis que vous ayez trouvé votre place dans le monde, articula-t-elle le visage impassible, sans bouger un cil.

— Bien qu'il y ait des moments de la vie dont on aimerait se détourner à jamais, ces heures qui ont précédé mon entrée au couvent ne s'effaceront en aucun cas. Le traitement que l'on vous a infligé au sein de ma famille a été, à mon sens, inadmissible. Vous représentiez un exemple à mes yeux. Vous qui mettiez l'accent sur le courage, les qualités morales, vous m'avez beaucoup apporté, soyez-en sûre, murmura Poppée qui s'arrêta là, tout en cherchant son approbation.

Embarrassée, Mlle Fort semblait vouloir éviter de remuer le passé, comme si la peur ou la honte l'habitait. Poppée n'osa pas la brusquer. Curieusement, la tête commençait à lui tourner. Marianne expliqua :

— Je suis désormais la gouvernante du fils de la famille Moricourt, des armateurs de la rue des Merciers, sous les arcades, là-bas, fit-elle en désignant une enseigne de la main.

La conversation s'abrégea lorsque Marianne annonça qu'elle avait un rendez-vous à honorer, mais elle parut flattée de l'invitation à prendre le thé que lui adressa Poppée.

La jeune mère reprit sa promenade, l'esprit perdu dans un labyrinthe où le visage de Marianne l'obséda longtemps.

Le vent qui avait forci cinglait le visage de Marianne tandis qu'elle se rendait chez les Delgrière. Elle s'assura du nom de la rue tout en retenant son chapeau et s'y engagea jusqu'à la hauteur de l'hôtel particulier. Elle balaya du regard l'opulente façade aux redents pittoresques sans paraître étonnée, comme si elle s'attendait à pareil spectacle. Poppée vint l'accueillir dans une robe parme de mousseline brochée qui valorisait la femme gracieuse aux formes épanouies qu'elle était devenue depuis la naissance d'Hugo. Ses cheveux blond cendré retenus par un peigne de nacre dégageaient les effluves de myrrhe du parfum précieux que Céline lui avait offert. La joie de recevoir son ancienne gouvernante transparaissait dans son sourire. Elle invita aussitôt celle-ci à entrer et à se mettre à l'aise.

Un peu sur la réserve, Marianne déposa son manteau entre les mains de Zénobie, dévoilant sa robe noire défraîchie, boutonnée jusqu'au cou, et s'avança jusqu'au salon au mobilier en bois de rose et acajou, en jetant un œil admiratif à la cheminée d'inspiration espagnole et aux rideaux de percale écru qui accrochaient le regard. Les compliments fusèrent sur cette décoration audacieuse qui contrastait avec le goût guindé des Moricourt, indécrottables bourgeois qui n'auraient jamais toléré autre chose que des tentures fleurdelisées et du mobilier Louis XVI.

— Je suis si heureuse de renouer notre amitié, je vous dois tellement, Marianne. Vous m'avez inculqué les valeurs essentielles, celles qui

comptent dans la vie ! s'exclama Poppée tout en songeant que leur relation aurait pu glisser gentiment dans l'oubli sans le hasard de leur rencontre.

Les yeux de Marianne, d'une profondeur insondable, la pénétrèrent avec force. Son teint était cireux et son visage avait pris une expression curieuse que Poppée mit sur le compte d'un état maladif.

— Asseyez-vous, ma chère Marianne, nous avons beaucoup à nous raconter. Êtes-vous à La Rochelle depuis longtemps ? amorça-t-elle, bien décidée à en savoir plus long.

— Voici bientôt un an que les Moricourt m'accordent leur confiance, déclara Mlle Fort en s'asseyant avec raideur dans un fauteuil crapaud. Cette place a été une véritable bénédiction après la période difficile qui a suivi mes années au service de votre famille...

Dût-elle y voir un reproche voilé, Poppée ne releva pas.

— Voulez-vous que nous allumions du feu ?

— Ne vous dérangez pas pour moi ! fit Marianne, immobile, les mains posées sur les cuisses.

— J'ai souvent pensé à vous. J'imaginai que vous étiez retournée à Paris pour retrouver un cadre qui vous était plus familier. Moi-même, je rêve de goûter à nouveau à l'ambiance parisienne, même si je n'en garde que des souvenirs d'enfance très lointains. N'éprouvez-vous pas un brin de nostalgie pour ces fiacres qui filent vers les théâtres, les restaurants, l'Opéra ?

— Outre que le Paris que vous avez connu a certainement beaucoup changé, revenir dans la capitale aurait été hasardeux pour moi car je n'y ai plus aucune attache, ni nulle part ailleurs, à vrai dire, répliqua Mlle Fort avec une pointe d'amertume dans la voix.

Poppée fut étonnée par cette réaction de défense. Elle avait connu sa gouvernante plus assurée et moins distante. Il lui semblait qu'elle avait adopté une autre vision du monde et cela la perturba au plus haut point. Le regard de Marianne s'absenta avant de revenir se poser sur une soucoupe en porcelaine garnie de biscuits à la cannelle que Zénobie venait de déposer sur la table basse.

— Vous savez, j'ai mis beaucoup de temps à surmonter l'affront que j'ai subi. J'ai recherché le soutien de la religion. J'en étais venue à m'accuser de ne pas avoir été à la hauteur des attentes que votre famille avait à mon égard. J'ai longtemps été incapable d'exercer à nouveau ce rôle de

gouvernante qui me tenait tant à cœur. Le temps aidant, j'ai guéri, enfin je le pense, suffisamment pour reprendre ma mission.

— Chère Marianne, me permettez-vous de vous appeler Marianne ? souffla Poppée.

Comme son interlocutrice acquiesçait d'un sourire crispé, elle poursuivit :

— J'imagine sans peine que l'on ne se remet pas si facilement de tant de brutalité. J'ai moi-même eu à souffrir de l'autorité excessive de mon père. J'ai, moi aussi, cherché un secours dans la foi et Dieu m'a aidée à me fortifier dans l'épreuve. Mais je dois avouer que si mon mari, Renaud, ne m'avait pas libérée de mon ascèse et fait comprendre qu'il pouvait m'offrir un bel avenir, je me serais sans doute résignée à une solitude morose et recluse.

Poppée narra alors à Marianne le triste quotidien qui était le sien au couvent des Ursulines. Ayant été toutes les deux victimes de la sévérité de Crespin Dupuybel, il était naturel que les deux femmes se comprennent intimement. Pour la jeune mère, ces confidences étaient une libération. L'attention de Marianne représentait plus qu'un simple partage, elle accueillait tout ce qu'elle n'avait jamais osé confier à Renaud, pas plus qu'à quiconque.

Marianne voyait transparaître le bonheur parfait qui baignait les jours de la jeune Mme Delgrière non sans aigreur. Si le sort de son ancienne élève sous la férule des Ursulines n'avait rien eu d'enviable, elle considérait surtout que la fille de son ancien employeur avait eu l'énorme avantage de croiser la route de ce riche médecin, sans qui elle n'aurait pas forcément surmonté ses peurs et ses doutes. Elle sentit monter en elle une colère diffuse et retint une remarque acerbe en portant à ses lèvres sa tasse de thé. Puis, elle croqua mécaniquement une bouchée de gâteau sec sans plaisir. Elle ne voulait pas être dupe de la générosité de Poppée qui avait tant besoin de se sentir aimée d'elle...

Ce soir-là, lorsque Marianne fut repartie, Poppée sentit renaître un brin de cette douceur d'enfance perdue depuis longtemps.

Ces retrouvailles avaient mis l'esprit de Poppée en ébullition. Elle ne pouvait garder tout cela pour elle. Marianne revenait dans toutes ses conversations, si bien que Renaud demanda à faire sa connaissance. Il la perçut secrète, tel un miroir sans tain. Le médecin ne cacha pas sa réserve,

affirmant qu'il décelait dans les mystères de sa conduite une douleur intime impossible à exprimer. Poppée répondit que, moyennant un peu de patience, il verrait son ancienne gouvernante sous un jour plus favorable. Elle ajouta qu'il fallait en agir avec elle comme avec un de ses malades, ne pas commencer par le trépaner mais attendre que la fièvre baisse, ce qui ne manqua pas de le faire sourire. Quoi qu'il en soit, Renaud ne remit pas en cause le bien-fondé de leur relation puisque sa femme semblait y être très attachée.

Un après-midi que Mlle Fort sirotait le thé du bout des lèvres chez les Delgrière, Poppée, se laissant porter par leur complicité harmonieuse, lui parla avec un brin d'orgueil de ce joli territoire dans le marais, du côté de l'abbaye de Maillezais, dont sa belle-famille était propriétaire. Au fur et à mesure qu'elle lui chantait les louanges des prairies de trèfle blanc où paissaient les troupeaux, elle vit s'animer les traits de Marianne, l'amenant à penser qu'elle était sensible au tableau pittoresque qu'elle lui brossait, évoquant avec feu la poésie des canaux sous le ciel morcelé de nuages ainsi que le caractère indomptable des maraîchins, les singuliers habitants des lieux.

— En un mot comme en cent, chère Marianne, voudriez-vous m'accompagner afin de découvrir le pays ?

Une moue dubitative se dessina sur les lèvres pâles de Marianne.

— Votre proposition est très aimable, toutefois mes nouvelles responsabilités et obligations chez les Moricourt me... comment dire... Je dispose de trop peu de temps libre...

Déjà, Mlle Fort s'était levée de son siège. Ses traits paraissaient défaits. Poppée la raccompagna jusqu'au vestibule tandis qu'elles n'échangeaient que quelques phrases convenues. Elles se séparèrent dans une atmosphère de confusion. Poppée s'en voulut âprement d'avoir plongé son amie dans l'embarras.

Hugo grandissait trop vite au goût de Poppée, comme si le bonheur était pressé d'aller au bout de son chemin. Elle voyait à peine passer les mois et même les années. Les jours heureux s'écoulaient pourtant avec une foi dans l'avenir et une sérénité qui ne se démentaient pas. À peine levait-elle le nez que pointaient les premières jonquilles du printemps suivant parées de leur grâce habituelle.

Elle ne parvenait plus à garder les yeux sur Hugo lorsque la famille séjournait dans la cabane des marais. Dans sa petite robe à col rond, l'enfant gambadait volontiers au milieu des maraîchins tandis que ceux-ci cueillaient les mojettes. Il semblait que le marais détenait l'étrange pouvoir d'exciter les sens du garçonnet. Il avait vite pris l'habitude d'emboîter le pas à son père lorsque celui-ci partait en direction des moulins des terres hautes, curieux d'en apprendre toujours plus de la part des guérisseurs. Renaud était toutefois vite lassé de son rôle d'ange gardien, considérant que son épouse était mieux à même de s'occuper de leur fils sans qu'il ait à prendre cette peine. Aussi, sans entendre les cris de protestation de son fils, il le reconduisait auprès de sa mère, à plus forte raison lorsque la demeure du ramasseur de sangsues auquel il voulait rendre visite était si crasseuse qu'un enfant n'y avait pas sa place. Son fournisseur des marais capturait les bestioles sur les jambes des chevaux, parfois sur les membres mêmes des impécunieux qui se livraient à cette besogne moyennant quelques subsides. L'utilisation médicinale des sangsues connaissait un regain d'intérêt depuis les expérimentations du Dr Broussais, qui préconisait de remplacer la saignée par les sangsues. Renaud traitait par ce moyen l'apoplexie et les vices du sang. Son savoir-faire, il le mettait en pratique auprès des nécessiteux sans leur réclamer d'honoraires. Il appliquait la bestiole seule,

emprisonnée dans un verre, en plaçant au plus près un vase contenant de l'eau bouillante. La vapeur de l'eau entretenait l'écoulement du sang.

Pour télécharger + d'ebooks gratuitement et légalement veuillez visiter notre site : www.bookys-ebooks.com

Si son alchimie végétale soulevait des polémiques, le docteur Delgrière n'avait pas de temps à perdre en controverses. Il avait fait son cheval de bataille de ses connaissances en la matière et sa clientèle rochelaise lui tressait des lauriers. Elle venait de loin pour se procurer son infusion à base de feuilles de sauge et de graines de genévrier du marais laissées à macérer dans une mixture composée d'absinthe et d'eau-de-vie pendant plusieurs semaines. À croire que la nature marouine¹, alanguie depuis des siècles, n'en finissait pas de livrer ses secrets.

Pourtant, les jours de la société marouine, quant à elle, semblaient comptés. Si les embarcations agglutinées aux portes des écluses les jours de foire rassemblaient encore des essaims de cabaniers blancs et de chapeaux noirs, la foule amassée devant la bascule où les maraîchins pesaient les marchandises diminuait au fil des années. L'ombre glacée de Crespin Dupuybel planait sur ce changement sociétal. Il était difficile d'ignorer le flot des conversations entre petits propriétaires qui s'inquiétaient du sort réservé à leurs enfants. Frondeurs vis-à-vis de l'autorité qui leur imposait ses plans, ils déploraient les nouvelles conventions mises en place à Niort. « Ne fais pas ci, ne fais pas ça ! » Le progrès en marche passait par les sacrifices, disait-on. Il n'était pas rare d'assister à une discussion houleuse entre le chef d'un atelier de construction mécanique qui avait reçu ordre de remplacer des vannes de portes marines et un maraîchin inquiet.

— C'est pourtant ici, à Maillezais, que les moines ont mis en place le système de régulation des eaux et dirigé les premiers travaux de construction des canaux, rappela Poppée, les joues colorées par le vent, alors qu'ils visitaient le marché.

— Tu sais bien que les directives venues d'en haut sont vécues comme des ingérences insupportables..., répondit Renaud qui ne s'étonnait plus de rien.

La jeune femme en venait à penser que si son nom de jeune fille avait été connu ce jour de marché à deux pas de l'abbaye de Maillezais, elle aurait subi l'opprobre des villageois.

— Comme c'est tentant ! formula Marianne face à Poppée, intarissable d'éloges sur l'abbaye de Maillezais au retour de son escapade familiale.

Sa gouvernante, plus pieuse peut-être qu'elle n'en donnait l'apparence, semblait captivée ou peut-être impressionnée par le mysticisme de son ancienne élève.

— Oui, sans hésitation, je vous y accompagnerai donc la prochaine fois ! déclara-t-elle tandis qu'un léger sourire affleurait sur les traits de Marianne, ce que Poppée interpréta comme un gage de confiance.

Cet enthousiasme inespéré fit oublier à Poppée la peine qu'elle avait eue à la convaincre. Elle obtint de Renaud, que ses obligations retenaient à La Rochelle, de les laisser partir seules en excursion.

Les délicates senteurs des cerisiers et poiriers en fleurs les avaient décidées à ne plus différer le voyage. Marianne, empêtrée dans sa veste cintrée sur sa longue robe de flanelle foncée, ressemblait à un insecte pris dans une toile d'araignée. Elle avançait timidement en direction de l'embarcation, surprise par la liberté avec laquelle Poppée devisait avec les bateliers aux vestes sombres, armés de leur pigouille en saule. Poppée l'accueillit et la rassura puis l'aida à avancer sur les planches glissantes pour grimper à bord.

La barque emprunta une infinité de canaux au milieu du bocage sous le cri des oiseaux aquatiques. Des pergolas de feuillages s'enchevêtraient au-dessus de leurs têtes, elles les évitaient de justesse. De grandes cages destinées à piéger les ragondins, coincées dans des racines déhanchées, intriguèrent la gouvernante qui se mit à rire quand elle apprit que l'on faisait des rillettes du petit mammifère semi-aquatique. Elle n'en oublia pas d'apprécier les belles roselières, parsemées des épis ramifiés des salicaires, dont les roseaux étaient si prisés pour la couverture des cabanes mastiquées de boue accueillant la plupart des familles de maraîchins. Poppée était heureuse de donner à voir à Marianne la vie maraîchine dans toute son authenticité avant que les hutteurs ne deviennent illégitimes, en vertu des lois du développement économique de la région.

À la porte de l'île du golfe des Pictons, après avoir filé dans le sifflement des moulins à vent sur la Jeune-Autise, un bras artificiel de la rivière Autise, les dames débarquèrent au grand port du château, accueillies par le gazouillis des oiseaux et l'indifférence des vaches maraîchines aux cornes fines et à la robe brun orangé, isolées dans leur pré. Il restait une petite trotte à parcourir à pied jusqu'au cabanon des Delgrière dont elles s'approchèrent aisément grâce à un sentier sur une ancienne digue, parsemé de fleurs sauvages couchées par le vent. Elles longèrent une carrière où l'on extrayait des pierres pareilles à celles du transept gothique de l'abbaye de Maillezais, ce qui, selon Poppée, devait intéresser les spécialistes.

Ce fut à cet instant que Marianne lui signala que ses jambes la portaient difficilement et que son cœur manquait de défaillir à chaque effort. Poppée lui proposa son bras de façon à poursuivre le chemin et franchir le vieux pont en bois, mais elle fut repoussée par un grognement irrité. La jeune femme craignit de l'avoir vexée. La cacophonie des chants de grenouille résonnait au milieu de la masse ligueuse au sol bourbeux. Elles ralentirent le pas.

Poppée adressa un chaleureux signe de la main en direction des maraîchins aux chapeaux ronds, tressant paniers et corbeilles assis sur des rondins. Le regard glacé de Marianne ne pouvait avoir qu'une seule explication : la fatigue. La journée s'annonçait néanmoins radieuse, rien ne modifiait l'équilibre de la vie maraîchine sous ce souffle vivifiant aux odeurs typiques des bocages.

Marianne ralentit encore sa marche et resserra la pince de son chignon sous son chapeau. Elle tournait la tête, à droite, à gauche, observant ce qui se passait autour d'elles. Poppée fut tout à coup submergée par des images surgies de l'enfance lorsque, sa petite main blottie dans celle de sa gouvernante, elles arpentaient les rues de Niort. Elle fut soudain assaillie par l'envie de lui dire « pardon Marianne, la faute m'incombe pour cette période de souffrance que vous avez connue », mais le visage tendu d'angoisse qui lui faisait face l'en dissuada tout net. Brusquement, la main de Marianne lui infligea une profonde pression sur le bras alors même qu'elle fronçait les sourcils avec un regard indéfinissable. À quoi songait-elle ?

Poppée n'eut guère le temps de s'interroger davantage. Trois silhouettes se détachèrent sur le chemin, comme tombée du ciel laiteux. L'écho de leurs paroles inaudibles ne s'avérait guère plus rassurant que le pas conquérant de

ces trois hommes en redingote qui se dirigeaient droit sur elles. Des volutes s'échappaient de la pipe du plus grand, formant un tourbillon de fumée de mauvais présage. Elles n'étaient que toutes les deux pour affronter l'ennemi et l'atmosphère se tendit de même que si la foudre venait de s'abattre. Poppée fit un bond en arrière lorsqu'une de ces créatures aux yeux sombres lui manifesta ouvertement son hostilité.

— Je vois que madame Delgrière est en déplacement sans sa petite famille, asséna l'homme au souffle court.

Poppée sentit s'étioler sa confiance souveraine.

— Mais comment me connaissez-vous ?

Sa voix tremblante de rage fit naître un ricanement sorti de la bouche lippue du fumeur de pipe. Marianne demeurait en retrait, les yeux fixés sur ses bottines, statufiée.

— C'est au contenu de ma bourse que vous en voulez ? lança Poppée dont les doigts cherchaient à tâtons son réticule dans la poche de sa pèlerine.

En guise de réponse, la créature aux yeux sombres lui broya le bras de sa poigne de fer. Elle tenta un geste de défense mais le fumeur de pipe la serra de près en lui écartant une mèche du visage, si bien qu'elle hurla « Lâchez-moi ! » et se débattit à en avoir le souffle coupé.

— On va lui passer sa mauvaise humeur à la jolie dame ! rétorqua la bouche lippue tout en la faisant avancer sous la menace.

Ses jambes flageolaient, elle se sentit prise d'un léger vertige. En appelant au secours, elle jeta un regard en arrière, cria « Marianne ! » à s'en rompre les cordes vocales mais une claque la fit taire. Ses plaintes se transformèrent en sanglots. Son esprit s'emballa. Elle se mit à réciter une prière tout bas, le Seigneur ne pouvait pas être sourd à son appel.

— Tais-toi et marche, éructa l'homme aux yeux sombres.

Elle lança encore un regard vers l'arrière, considéra l'alentour, Marianne n'était plus là. Alors elle se laissa entraîner sous la menace, comme un automate. Les hommes la firent dévier vers un sentier. Dans le brouillard de son esprit, les images se superposaient, peut-être les dernières. Hugo, Renaud, elle songea à leur détresse, elle pria pour que Dieu atténue leur peine. Un ange pourrait-il encore changer l'ordre des choses ?

Le docteur Delgrière arpentait son cabinet, se rasseyait, incapable de fixer son attention. Il se traitait d'irresponsable, ressassait son imprudence. Poppée avait disparu depuis la veille. Il n'aurait en aucun cas dû accepter que les deux femmes s'aventurent seules dans les marais. Comment ignorer que son épouse éveillait les convoitises, qu'elle représentait une cible facile ? Les témoignages du chauffeur de la diligence qui les avait conduites jusqu'à l'embarcadère ainsi que ceux des riverains qui les avaient remarquées au débarcadère du grand port de Maillezais n'avaient guère apporté d'eau à son moulin, *idem* du côté de ses métayers, qui lui avaient confirmé que la cabane des Delgrière était restée fermée. À l'idée d'annoncer à ses beaux-parents que leur fille s'était évaporée dans la nature, Renaud craignait de s'entendre reprocher d'avoir bafoué leur confiance. Après avoir émis un avis de recherche, il se rendit à Niort. Quand il annonça la nouvelle, Crespin tiqua. Il fut d'avis que, décidément, sa fille avait le vice de la fugue dans la peau, qu'elle était incorrigible...

Son gendre resta stupéfait de tant de froideur.

Toutefois, Crespin Dupuybel lança immédiatement à sa recherche plusieurs équipes d'hommes dans le secteur de Maillezais, à proximité du canal de la Vieille-Autise. Il informa la société des marais de Vix-Maillezais. Il connaissait bien le canal de dessèchement de Vix, qui croisait la Jeune-Autise à l'aqueduc de Maillé, comme étant l'un des plus longs du marais. Cela constituait les limites du territoire où il avait établi de nouvelles routes fluviales qui raccordaient la Saintonge et le haut Poitou. Toujours est-il que cela ne donna aucun résultat.

Au cours du dîner qui suivit chez les Dupuybel, l'ambiance tendue était palpable. Chacun pinaillait dans son assiette faute d'appétit. La mine

déconfite d'Hortense n'empêcha pas son époux de faire une remarque déplaisante.

— Ma fille n'a jamais été capable de se tenir tranquille. C'est à se demander si elle ne cherche pas les ennuis ! s'agaça Crespin dont la moustache plus sombre qu'à l'ordinaire accentuait le visage fermé.

— Votre fille n'est pas en cause. C'est moi qui ai mésestimé le danger en acceptant qu'elle fasse ce déplacement. Je pensais, naïvement, qu'accompagnée de son ancienne gouvernante, elle serait en sécurité, bredouilla Renaud.

— Vous plaisantez ? Vous saviez bien où l'irresponsabilité de Marianne nous a menés une première fois. Ce personnage d'une nature complexe, difficile à cerner, n'est pas de bonne fréquentation, croyez-en mon expérience. Quant à ma fille, je n'en démords pas, elle ne sait pas résister à son désir d'aventure. Elle se laisse guider par l'instinct et son éducation au couvent n'y a rien changé, pas plus que vous, mon pauvre ami...

— S'il arrive malheur à mon épouse, je ne me le pardonnerai jamais ! s'écria Renaud au comble du désespoir. Poppée n'a dérogé à aucun de ses devoirs. La seule personne à blâmer, c'est moi et moi seul !

— Ne vous accablez pas ainsi. Il ne sert plus à rien de battre sa coulpe. Bien sûr que nous redoutons, mon épouse et moi-même, l'idée qu'elles aient fait, avec Marianne, une mauvaise rencontre ou que sais-je...

Hortense tourna son regard désemparé vers son gendre et fit en sorte d'éviter celui de son époux. Comme elle s'interdisait de fondre en larmes, elle ne pipa mot.

— Vous êtes injuste, dit Renaud, se tournant à nouveau vers son beau-père. Poppée ne mérite pas que vous la condamnerez à ce point.

— C'est vous, mon gendre, qui me donnez des leçons ?

— Ce n'est pas mon intention, mais dans les circonstances présentes, il me semble que votre fille aurait droit à votre indulgence, se rattrapa le médecin.

Jamais les deux hommes ne s'étaient affrontés de la sorte. Le caractère tyrannique de l'ingénieur en chef, auquel Poppée, malgré sa discrétion, avait plusieurs fois fait allusion, se révélait à Renaud de la manière la plus irréfragable. Il comprenait mieux les raisons qui incitaient sa belle-mère à s'effacer dans une docilité craintive. Le malaise perdura dans une morosité impossible à chasser et le succulent dessert servi par Mélusine ne changea rien à l'affaire. Peu à peu cependant, Renaud retrouva un semblant de

calme. Il eut alors des paroles de réconfort dont Hortense, qui n'avait rien à attendre de ce côté-là de la part de son mari, lui fut particulièrement reconnaissante. Au fond, dans ces moments d'inquiétude, chacun voulait garder l'espoir d'un dénouement heureux.

Le Dr Delgrière rentra à La Rochelle la nuit même. Le lendemain matin, alors qu'il mettait de l'ordre dans ses fioles, drageoirs et entonnoirs avant de débiter ses consultations à son cabinet, il fut surpris d'entendre une voix retentissante en même temps que l'on frappait violemment à la porte de la salle d'attente. Quand il ouvrit, la surprise fut de taille ! La petite stature de son épouse lui apparut, à demi éclipsée par deux solides gendarmes à bicorne, harnachés de buffleteries de cuir.

Frappé par la pâleur de Poppée qui se réfugia aussitôt dans ses bras, le docteur émit un soupir de soulagement de la retrouver saine et sauve. Affaiblie et épuisée, sa femme ressemblait à un chaton perdu. Elle ne portait trace d'aucune blessure mais elle était incapable d'articuler une parole.

Des explications que lui fournirent les gendarmes, il ressortit qu'on l'avait retrouvée errant dans les ruines de l'abbaye de Maillezais.

— Que s'est-il passé pendant les deux jours qui se sont écoulés depuis sa disparition ?

— Votre épouse seule le sait, mais elle reste muette.

— Elle a subi un choc émotionnel, diagnostiqua le docteur. Et la personne qui l'accompagnait ? Avez-vous également retrouvé Mlle Fort ?

— Non, celle-ci a disparu. Tout porte à croire que votre femme et Mlle Fort sont tombées entre les mains de malandrins. Des témoins ont aperçu dans les environs trois hommes au comportement suspect. C'est à ce jour la seule piste dont nous disposons.

Renaud se tourna vers Poppée, plongea son regard dans le sien et lui prit la main afin de la rassurer. Manifestement traumatisée, elle s'était réfugiée dans le silence et demeurerait incapable de s'en extirper. Ses lèvres tremblaient et ses yeux étaient voilés de larmes. Renaud comprit qu'il était inutile d'insister et que sa femme aurait besoin de temps pour recouvrer pleinement ses esprits.

En repartant, le pas alourdi par leurs grosses bottes, les deux gendarmes croisèrent Zénobie accompagnée d'Hugo. Le garçonnet, qui portait dorénavant le pantalon assorti d'une petite blouse, se jeta dans les bras de sa mère et s'y blottit. Les yeux de Poppée s'emplirent alors de larmes si bien

que Renaud demanda à Zénobie de lui prodiguer sans plus tarder toutes les attentions que requérait son état.

Dans les jours qui suivirent, Poppée reprit peu à peu le fil de ses habitudes. Cependant, elle ne supportait plus que d'entendre parler à voix basse et surtout elle ne tolérait plus l'obscurité. Son sommeil était si léger que le moindre bruit nocturne la réveillait. Malgré les sollicitations discrètes de Renaud, elle gardait toujours un silence absolu sur les circonstances de sa disparition. Plusieurs fois, elle sembla vouloir se confier mais s'effondra contre l'épaule de son mari sans y parvenir. Sa tête vrillait comme une toupie. Renaud se montrait pourtant aux petits soins. Protecteur, il caressait son visage jusqu'à ce qu'elle s'apaise. Il la surveillait longtemps du coin de l'œil, guettant l'issue d'une partie qui se jouait entre silence et révélation. Il avait saisi qu'elle cachait une noirceur.

À la descente de la diligence, Marianne Fort, le capuchon noir sur les épaules, se détourna des rues sombres qui menaient vers les faubourgs de Niort où suintait l'humidité. Ses souvenirs lui arrachèrent une petite grimace. Ses lèvres se crispèrent. Elle s'appliquait à paraître indifférente mais son cœur s'était mis à battre plus fort. Elle rejoignit d'un pas incertain le quai de la Regratterie sur les bords de la Sèvre Niortaise avec l'intention de se rendre à la chamoiserie du père de Tino Morsac. Au passage, elle remarqua les changements intervenus depuis l'époque où elle vivait chez les Dupuybel, placés sous le signe de la modernisation urbaine. Les odeurs entêtantes de bois, de cuir et d'huile qui planaient sur le fouillis d'entrepôts lui firent accélérer le pas. Les lourds maillets des foulons installés dans les moulins résonnaient toujours sur la rive de la Sèvre Niortaise. Les chamoiseurs, aux secrets jalousement gardés, qui maîtrisaient l'art et la manière d'introduire l'huile dans la peau à mesure que l'air enlevait la partie aqueuse, lui inspiraient un mélange de répugnance et de fascination. Du temps où elle vivait à Niort, Marianne avait émis le souhait de voir les ouvriers à l'œuvre en train de dégraisser les peaux sorties du foulon avec

des lessives mêlées de cendres avant de les mettre à sécher, mais elle s'était finalement rétractée de crainte d'être prise de dégoût.

Ce temps-là lui semblait loin. Ses mains étaient en sueur lorsqu'elle atteignit l'entreprise des Morsac. Elle sentait que personne ne pouvait l'arrêter.

Elle pénétra dans le moulin, jeta un coup d'œil rapide autour d'elle, remarqua une auge creusée dans une pièce de bois où venaient frapper des pilons. Un mécanisme se mettait en mouvement grâce à la force motrice de l'eau, un dispositif incompréhensible pour le commun des mortels. Elle s'assura que personne ne la surveillait, se fit aussi discrète que possible pour observer un ouvrier appliqué à l'écharnage d'une peau sur un chevalet. À la vue de son couteau courbe, elle fut envahie par une émotion démesurée. Tout en réprimant une pulsion hystérique, elle ferma les yeux... En elle, un bouillon maléfique s'était mis à frémir, prêt à entrer à tout moment en ébullition. La folie avait pris possession de son esprit. Elle avait une obsession : se venger de Tino Morsac, saccager sa vie, lui faire du mal, mettre à bas ce pour quoi il se battait comme un lion depuis des années. Elle ne pensait plus qu'à ça. Cette pulsion la poussa à dévaler la petite pente envahie d'herbes folles derrière le moulin jusqu'à la porte du hangar qui s'ouvrit sur une odeur déplaisante. Son œil passa en revue les peaux, débarrassées de l'huile superflue, qui séchaient sur une corde ainsi qu'un baquet contenant une lessive chaude enrichie de cendres de bois, prête pour un dégraissage. Voulant agir au plus vite, elle élaborait un plan aussi stupide que désespéré, et jeta son dévolu sur une pile de peaux fines et souples de belle facture dont elle bourra sa besace dans un frisson de contentement, les joues empourprées.

— Que faites-vous ici ? interpella une voix forte à travers le hangar.

Elle tressaillit et fit volte-face. Tino Morsac, courroucé, s'élançait déjà vers elle. En une fraction de seconde, il bloqua les poignets de la voleuse qui se débattit avec des cris de protestation. La poitrine de Marianne se soulevait au rythme de sa respiration palpitante. Dans un geste rageur, le fils du patron vida le contenu de la besace sur le sol.

— Tu n'as donc aucun respect pour le travail ! Pauvre ignorante, misérable ! assena-t-il, se retenant de frapper car il s'agissait d'une femme.

Chancelante, Marianne balbutia une ou deux phrases dépourvues de sens.

— La préparation de ces peaux représente une somme de travail dont tu n'as pas conscience, poursuivit Tino, pas mécontent d'avoir surpris la

voleuse en flagrant délit. Que voulais-tu en faire ?

Marianne demeurait prostrée. Elle n'entendait plus rien...

— Je vais te conduire chez les gendarmes, eux sauront bien te faire parler.

OceanofPDF.com

Renaud Delgrière eut connaissance de l'arrestation de Marianne Fort par la famille Moricourt. Il fut en proie à la même sidération face à l'acte incompréhensible de leur employée. Passé la morsure de l'effroi, Renaud ne put s'empêcher de penser que le guet-apens dans lequel était tombée son épouse masquait un je ne sais quoi qui le rattachait à Marianne. Derrière ses airs de sainte-nitouche se dissimulait une personne toxique, en attente d'une prédation. Le médecin s'autorisait à se féliciter de son intuition qui lui avait fait subodorer une face sombre chez celle qui s'était glissée si habilement dans l'intimité de sa femme.

Marianne avait subi un interrogatoire à la gendarmerie de Niort. En réponse aux questions, elle avait tenu des propos incohérents, comme si son esprit était dérangé. Elle était maintenant incarcérée dans une cellule de la tour de la Lanterne à La Rochelle, cette même tour où quatre sergents accusés de complot contre Louis XVIII avaient été enfermés avant d'être transférés à Paris pour y être guillotins en place de Grève.

Apprenant cette nouvelle, Poppée parut plus désorientée encore que surprise. En proie à un violent trouble, elle sentit monter une drôle d'émotion qui lui fouailla le cœur.

— Je dois lui parler, insista-t-elle.

Renaud ne comprit guère ce qu'il prit comme un réflexe charitable envers Marianne, une attitude qui, selon lui, ne pouvait qu'enfoncer son épouse dans le malheur. La gouvernante ne méritait pas cette commisération et il essaya, sans l'accabler, de le lui faire admettre.

— Accompagne-moi auprès d'elle, si cela peut te rassurer, le pressa Poppée avec une folle impatience.

Il tenta encore de la faire changer d'avis mais elle ne voulut rien entendre. Il réfléchit puis soupira en se disant qu'il causerait plus de mal en s'opposant trop fermement à elle. Malgré tout, il lui parut évident que sa femme lui cachait quelque chose.

Poppée s'était donné l'apparence la plus humble possible, avec un modeste chapeau noir sur son chignon et une robe brune – la plus sobre qu'elle possédait – agrémentée d'une capeline foncée jetée sur ses épaules, le jour où ils prirent la direction de la prison. Le ciel était aussi gris que les pensées qui habitaient son cœur. D'un commun accord, Renaud resta à l'accueil de l'établissement pénitentiaire pour patienter, tandis que Poppée se rendait seule dans la salle des visites.

Marianne se présenta, escortée d'un geôlier. Des brins de la paille qui lui servait de couche collés à ses vêtements poussiéreux lui donnaient l'allure d'une mendicante. Son visage souffreteux, dévoré d'un mal mystérieux, se fendit d'une moue indéchiffrable en apercevant son ancienne élève.

— Que venez-vous faire ici ?

Pâle, Poppée pointa sur elle un doigt accusateur.

— Vous le savez fort bien, et j'exige des explications ! Comment avez-vous pu monter contre moi un tel guet-apens ?

Marianne la laissa s'emporter sans réagir. Elle couvait un sourire malsain qui trahissait tant de rancune accumulée que Poppée ne sut par où l'aborder pour qu'elle en vînt aux révélations.

— Ne me dites pas que vous m'avez fait payer aussi cher ma fugue de gamine ?

Devant son silence, elle reprit :

— Il est plus facile de rejeter la faute sur moi que de s'en prendre à mon père, pourtant seul responsable de votre renvoi !

— C'est bien ce que je pensais ! Vous n'avez jamais eu d'autre préoccupation que de satisfaire vos propres désirs. Aucun sentiment de culpabilité n'est venu s'immiscer dans votre conscience !

— J'ai souffert autant que vous, Marianne, je vous l'ai dit et redit. Je me suis régénérée dans le pardon grâce à la prière et vous auriez dû en faire autant. Je n'arrivais pas à croire que vous ayez monté ce traquenard pour assouvir un désir de vengeance. Le misérable vol chez Tino Morsac, que vous estimez complice de mon escapade en barque ce jour-là, m'a ouvert les yeux. Je ne vous aurais jamais cru capable d'autant de perversion.

— Taisez-vous, l'interrompit brutalement Marianne. Vous ne savez rien de ce que j'ai subi après mon départ précipité de chez vos parents.

Poppée allait s'enquérir des vicissitudes dont il était question mais elle n'en eut pas le temps.

— Madame Delgrière, nous allons devoir mettre fin à cet entretien ! annonça le surveillant.

Bien qu'il restât nombre de points à élucider, l'hypothèse du rôle déterminant de Marianne dans l'agression de Poppée ne laissait plus aucune place au doute. Renaud fut soulagé que Poppée le reconnaisse. Il convint qu'il était difficile de concevoir qu'une humiliation pût engendrer un tel degré d'hostilité. Surtout, il tint à la mettre en garde.

— Attention ! Elle veut te faire entrer dans le cercle infernal de la culpabilité.

Poppée observait l'océan qui soufflait vers les terres une brume laiteuse alors même que sourdait la mélodie du vent. Elle secoua la tête sans répondre. Les ruelles de La Rochelle s'étaient vidées, laissant place aux feuilles qui s'éparpillaient en nuages dorés.

Les jours raccourcissaient et les pluies d'automne donnaient l'envie de regagner au plus vite la chaleur d'un feu de cheminée. Le couple aurait pu retrouver le bonheur paisible des fins de journée ordinaires, lorsque le docteur rentrait tardivement de ses consultations, mais l'angoisse ne se dissipa pas. La haine que Poppée avait lue dans les yeux de Marianne mettait à mal ses certitudes. Quelle blessure !

Ce soir-là, les gestes tendres de Renaud eurent raison de ses dernières hésitations. Quand il passa sa main dans la masse ondulée de ses cheveux aux reflets d'or, sa gorge se dénoua et elle put enfin parler de la terreur éprouvée lors de son enlèvement. Elle n'était pas de taille à lutter contre les trois hommes qui s'étaient emparés d'elle en un tour de main, l'avaient bâillonnée puis conduite dans une hutte cachée au milieu d'un épais bosquet à deux pas de l'abbaye de Maillezais. Ils l'y avaient maintenue enfermée toute la nuit et le jour suivant sans lui donner la moindre explication, se contentant de lui servir une affreuse pitance à laquelle elle s'était refusée de toucher.

— T'ont-ils infligé d'autres supplices ? questionna Renaud.

— Non. Ils montaient simplement la garde devant la hutte. Je les entendais ricaner comme des gamins et cela me glaçait le sang. La nuit suivante, je me suis aperçue qu'ils étaient partis. Je me suis aventurée hors de la hutte mais j'étais dans un tel état de confusion et d'épuisement que j'étais incapable de m'orienter. Un paysan m'a retrouvée au petit matin, évanouie au pied des ruines de l'abbaye.

Renaud visualisait la scène. Il saisit les deux mains de sa bien-aimée, les porta à ses joues en songeant que, dans son malheur, elle avait sans doute été chanceuse.

— Pourrais-tu identifier ces voyous ?

— Les reconnaître sans doute, mais les décrire me semble impossible. On dirait que ma mémoire refuse de revivre ces événements.

Elle baissa les paupières, comme si ses cils allaient la protéger de sa détresse.

— D'où vient ta couleur de peau ? demandait Hugo à Zénobie, intrigué par cette différence. La question laissant perplexe l'intéressée, le père intervint pour expliquer à son fils que, malgré les variations dans leur apparence, les hommes appartenaient à la même espèce, riche de ses différences à condition de s'ouvrir à l'autre, l'essentiel n'étant pas la couleur de la peau, mais l'histoire qu'elle racontait. Hugo était ainsi élevé dans le respect des différences avant que l'école ne lui dispense son savoir. Tout jeune qu'il était, il percevait combien la présence douce et attentive de Zénobie valait de l'or. La mulâtresse était pleine d'empressement, aimant à soupeser de sa douce main café au lait les boucles souples des cheveux de l'enfant, qui s'était accoutumé à ces gestes affectueux. Ces marques de tendresse n'empêchaient pas la nounou d'être à cheval sur les règles de la bonne éducation.

De sa mère dont elle avait le nez épaté et les lèvres épaisses, elle avait reçu l'héritage de la superstition, un monde magique de génies et de zombies, avec lesquels elle communiquait grâce à des formules en créole et des rites énigmatiques. De temps en temps, un vertige la saisissait, résurgence de la marque au fer rouge sur la peau de ses ancêtres, qui

entraînait son esprit par des détours singuliers vers les sortilèges des plantations, dont sa mère lui avait parlé. Elle dissimulait des yoyos, grelots et autres fétiches protecteurs à l'abri des regards indiscrets, mais les ressortait de leur cachette chaque fois qu'elle sentait la nécessité de bénéficier de leur soutien. Si Poppée considérait Zénobie comme une perle rassurante dont les yeux avaient la douceur du miel, elle percevait aussi combien la terre de ses ancêtres la soumettait à sa loi impitoyable lorsque sa voix mélodieuse se mettait à chanter des cantiques et autres mélodies plaintives. Elle savait que ces croyances et ces rites avaient permis aux ancêtres de sa domestique de survivre dans des conditions extrêmes de génération en génération.

OceanofPDF.com

Le voile devait être levé sur le complot dont elle avait été victime. Poppée, gantée de noir et enroulée dans un ample châle par-dessus sa pélerine, alla rendre une seconde visite à Marianne. Celle-ci lui devait d'autres explications.

On lui fit traverser à nouveau les couloirs de l'édifice aux épaisses murailles où régnait une puanteur insupportable. Le bruit des clés secouées par le gardien résonnait dans le couloir. Celui-ci ouvrit la lourde porte du parloir. Des fenestrons haut placés répandaient dans la vaste pièce une maigre clarté dans laquelle Poppée dut patienter debout un long moment avant que Marianne n'apparaisse, escortée par un gardien qui la fit asseoir derrière la grille du parloir où elle se recroquevilla dans ses vêtements dépenaillés. Cette misérable apparition aurait pu troubler Poppée, mais celle-ci résista à son élan de pitié.

— Bonjour, Marianne. Vous avez suffisamment abusé de ma naïveté. Le temps du mensonge est achevé. Je suis venue pour connaître toute la vérité. Pourquoi me poursuivez-vous de votre haine ? Si vous souhaitez obtenir un peu d'indulgence de la part du juge qui statuera sur votre sort, il faut tout avouer de votre rôle dans l'enlèvement dont j'ai été victime et désigner vos complices.

Marianne détourna les yeux pour se dérober au regard intense et scrutateur de Poppée. Après un long silence, elle commença d'une voix sourde :

— Quand votre père m'a chassée, il ne s'est guère soucié du fait que je me retrouvais seule, dans une ville où j'étais une étrangère, sans nulle part où aller. Livrée à moi-même et déshonorée, repoussant le moment de louer

une chambre dans un hôtel, j'ai erré avec ma valise au hasard des rues. J'étais loin d'imaginer que ce qui m'attendait serait pire encore.

Marianne enfouit son visage dans ses mains, comme assaillie par une violente tempête intérieure.

— Je me suis assise sur un banc, ma valise trop lourde à mes pieds. C'est à peu près tout ce dont je me souviens. Je n'ai pas vu venir mes agresseurs, je ne me souviens pas qu'ils m'aient adressé la parole. Quand l'un d'entre eux a fait mine de s'emparer de ma valise, je me suis élancée sur lui. J'ai reçu alors une violente bourrade dans le dos qui m'a précipitée par terre. Une pluie de coups s'est abattue sur moi et j'ai perdu connaissance. Lorsque j'ai repris mes esprits, j'étais dans un lit à l'hospice, le corps affreusement meurtri, dépouillée de mes maigres biens. Un inspecteur de la police est venu prendre ma déposition. Mais l'identité des bourreaux qui m'avaient laissée pour morte dans le fossé n'a pas été établie. Sans doute ne le sera-t-elle jamais...

La Sèvre Niortaise charriait des glaçons sous un pâle soleil. Poppée, qui avait pris le prétexte d'une promenade digestive pour sortir alors qu'elle séjournait chez ses parents, s'arrêta en chemin pour observer l'embâcle qui s'était formé. Avec la buée produite par son haleine, ses pommettes rougies par le froid, sa chevelure blonde, chapeautée d'une capeline, tel un nuage vapoureux sous l'effet du vent, elle aurait fait un intéressant personnage tourbillonnant sous le pinceau d'un aquarelliste. Pleine d'espérance, elle empruntait l'itinéraire qu'elle n'avait pas oublié, croisant le long des quais, en ce jour de marché, les chars à banc des poissonniers qui repartaient à vide, les paysans en blouse suivis de leurs épouses, fières d'arborer la coiffe saintongeaise et berçant à leur bras des paniers contenant des victuailles tout juste acquises.

Un raidillon la fit trébucher aux abords de la chamoiserie Morsac, dont elle reconnut aussitôt la configuration des bâtiments. Elle vit peu à peu se dessiner en ombre chinoise la silhouette de Tino qui se mouvait d'un pas empressé. Sa chemise portée large accentuait ses épaules trapues. Lorsqu'elle fut toute proche, il marcha à sa rencontre.

— Bonjour, madame, en quoi puis-je vous aider ?

— Il est bien naturel que vous ne me reconnaissiez pas ! répliqua Poppée avant d'évoquer l'épisode de jeunesse qui les avait conduits ensemble dans les marais.

Passé l'effet de surprise, Tino eut un sourire amusé. La petite fille de son souvenir était devenue méconnaissable.

— Pour tout vous dire, je n'ai guère le loisir de me remémorer ce temps-là ! Les affaires m'occupent. J'ai pris la succession de mon père.

— Je ne me permettrais pas d'abuser de votre temps, c'est pourquoi j'en viens aussitôt à l'objet de ma visite.

Lorsqu'elle expliqua au chamoiseur qu'elle avait lourdement payé l'escapade en barque de sa jeunesse, au point d'être placée au couvent par son père, celui-ci lui répondit qu'à l'époque, quand il l'avait appris, il avait eu peine à croire qu'une peccadille de ce genre puisse prendre ces proportions démesurées. Il se montra peu ému quand Poppée lui rapporta, parmi les autres conséquences de leur bêtise d'enfant, l'agression dont avait été victime Marianne après avoir été chassée de chez ses parents. S'agissant de la gouvernante, Tino restait circonspect. En revanche, campé sur ses deux jambes écartées, les mains sur les hanches, il se raidit en entendant le récit de la vengeance ourdie par Marianne contre Poppée tant d'années après.

— Je ne saisis pas vraiment... Elle aurait dû rejeter la responsabilité de ce drame sur votre père. Après tout, c'est le seul coupable de son renvoi. Ni vous ni moi ne sommes répréhensibles, décréta-t-il en tirant de son gousset sa montre où il jeta un bref coup d'œil.

Puis il observa la jeune femme avec insistance.

— Je constate que vous n'êtes pas rancunière, madame Delgrière. Il s'agit tout de même d'une agression, d'un attentat contre votre personne. Vous me dites que votre ancienne gouvernante a engagé des malfrats pour vous séquestrer pendant deux jours dans une hutte humide dans l'unique but de vous faire payer pour ses malheurs dans lesquels vous n'avez aucune responsabilité ?

Il marqua un temps d'arrêt avant d'ajouter :

— Pardonner à son offenseur nécessite une grande force, sans compter la susceptibilité froissée !

Poppée avait déjà entendu ces mots de la bouche de Renaud, toutefois elle n'éprouvait pas le sentiment d'être aussi admirable qu'on le lui laissait

entendre.

— Curieusement, je ne parviens pas à garder de la rancune à l'égard de Marianne. Peut-être parce qu'elle a pris soin de moi pendant mon enfance. Elle comprenait mon appétit de vivre. J'ai dû tellement la décevoir, confessa-t-elle.

— De là à être capable de pur pardon, il y a un pas...

— Que je n'ai aucun mérite à franchir.

— Je crois donc saisir ce que vous êtes venue me proposer, madame Delgrière, trancha Tino, démontrant ainsi l'étendue de sa perspicacité.

— Vraiment ?

— Retirer ma plainte contre Marianne Fort !

Elle esquissa un sourire.

— Il est certain que l'avenir de mon ancienne gouvernante relève de votre seule décision. Je crois qu'elle mérite une nouvelle chance. La justice se montre implacable. J'ai entendu dire que les sentences peuvent être terribles, même pour de menus larcins. Il ne tient qu'à nous de ramener cette femme dans le droit chemin, comprenez-vous monsieur Morsac ?

Si Tino ignorait à quoi ressemblait une vie de couventine, il devina combien les années de pieuse retraite pouvaient modeler à jamais les esprits les plus rebelles. Il supposait que l'éducation reçue au pensionnat des Ursulines conditionnait la décision de Mme Delgrière. Bien que les actes de Marianne fussent condamnables et eussent relevé de la justice, la conviction avec laquelle Poppée prenait sa défense imposait la considération et Tino se laissa attendrir.

— J'accepte de retirer ma plainte, à moins que le maître gantier, qui possédait les peaux qu'elle a volées dans mon atelier, s'y oppose, ce que je ne pense pas, puisqu'on les a récupérées. Dispensons Marianne Fort de sa peine, mais si je puis me permettre, attention de ne pas répandre aveuglément votre générosité, vous risqueriez de courir à votre perte.

— J'étais certaine que vous seriez accommodant ! Merci pour votre clémence, dit Poppée.

Au fond, elle n'avait jamais douté de la bonté foncière de ce compagnon de son enfance qui lui avait fait savourer le premier grand moment d'évasion de son existence.

Renaud esquissa un sourire crispé en apprenant que la plainte de Tino avait été retirée. Comment accepter que les actes de malveillance restent impunis ? Il avait essayé de raisonner Poppée afin que l'on dépose plainte contre Marianne et les complices de son enlèvement, mais elle s'y était opposée, assurant que l'intimidation dont elle avait été victime ne portait pas à conséquence. Elle considérait cette épreuve dérisoire comparativement à ce qu'avait enduré Mlle Fort par la faute de sa famille. Bien que le docteur fût l'un de ces rares époux à respecter la voix de leur femme, il ne put s'empêcher de détecter une pointe de mauvaise foi dans les propos de Poppée.

— Eh bien, cela en fait des circonstances atténuantes face à des comportements inadmissibles ! Sans dénonciation publique de la bêtise et de la violence, je te rappelle que nous défendons la loi du silence ! assura-t-il, interloqué.

Renaud alla jusqu'à penser que Poppée n'échappait pas à l'influence de sa belle-mère, Céline, au tempérament frondeur, encline à faire entendre que sa bru devait rester maîtresse de ses choix. La mère du médecin défendait l'idée qu'il fallait éviter autant que possible de mettre en branle l'appareil de la justice afin de rompre le cycle infernal de la vengeance, et Poppée partageait ce point de vue. Malgré ses objections, toujours exposées avec le plus grand tact, Renaud n'eut pas d'autre solution que de se ranger à l'avis de ces dames...

Libérée de prison, Marianne perdit naturellement sa place chez les Moricourt. Elle trouva refuge dans une aile de l'hôpital général Saint-Louis de La Rochelle dont la création remontait à l'édit royal de 1662, et qui était destinée à « loger, enfermer, nourrir » les pauvres mendiants et invalides, de même que les enfants orphelins.

— Désormais, vous devez vous efforcer d'oublier cette femme, assura Renaud, bien que Poppée ne partageât pas ce point de vue.

— Je veux une vraie réconciliation, je suis certaine que mon ancienne gouvernante est capable de repentir. Pour être honnête, cela me permettra de vivre sans remords, déclara Poppée qui ne concevait pas d'en rester là.

— On peut dire qu'elle a su vous apitoyer sur son sort...

— J'ignore si l'humilité est une force, mais je ne peux pas rejeter Marianne tel que vous m'y engagez. C'est un leurre de penser que l'on peut se protéger de tout, insista Poppée.

Après moult tergiversations et bien que son époux jugeât la démarche au-delà du raisonnable, il consentit à ce qu'elle rende visite à Marianne à l'hôpital Saint-Louis.

Poppée traversa le pavillon des gardes avec ses anciennes tapisseries, s'engagea dans un labyrinthe de salles glauques empestant l'urine et la sueur aigre, accompagnée d'une religieuse des Filles de la Sagesse. Elles passèrent par un dispensaire, longèrent les couloirs du dépôt de mendicité, derrière les portes duquel se terraient des vies en déchéance. Les cris étouffés de ceux qui auraient préféré mettre fin à leur cauchemar parvenaient jusqu'aux visiteurs, mais les malheureux demeuraient condamnés à l'attente.

Allongée sur sa couche à l'extrémité de l'interminable dortoir lépreux, Marianne peina à se redresser à l'apparition de Poppée. Ses mains creusées d'engelures lissèrent sa blouse informe comme dans un geste de protection. Il semblait que presque tout de la vie qui restait s'était déjà retiré de ce visage aux rares cheveux collés contre les joues creusées.

— Asseyez-vous, Marianne. Je vous ai apporté une décoction bactéricide à base de plantes des marais qui est d'un grand secours contre les fièvres malignes. Les bienfaits des plantes sont augmentés lorsque l'herbe est séchée, le saviez-vous ? C'est un remède mis au point par Renaud. Menthe, sauge, romarin et lavande macérés dans une pinte de vinaigre ont séjourné

huit jours sur des cendres chaudes. Frottez-vous les tempes et les narines avec cette solution.

Face à cette logorrhée, Marianne se contenta de saisir le pot que Poppée lui tendait et ajouta sur un ton monocorde :

— Je me demande bien pourquoi vous vous donnez tout ce mal, je ne le mérite pas...

— La santé de l'âme se traite aussi par celle du corps. Ne sombrez pas dans le découragement maintenant que vous êtes tirée d'affaire. Désormais, il vous faut chasser vos craintes.

Marianne tremblait mais son faciès s'était débarrassé de sa sauvage hostilité. Sa vigilance agressive vis-à-vis de Poppée se relâchait. Elles parvinrent à échanger quelques propos sans heurt. Au fond, si Mlle Fort discernait une toute petite lueur en elle-même, elle la devait à Poppée qu'elle avait éduquée, et en cela, elle n'avait pas échoué sur toute la ligne. En dépit de ses souffrances, la flamme de son esprit se ranimait un peu. Une pointe de douceur inconnue l'envahissait.

— Malgré tout ce que vous savez, comment pouvez-vous encore m'accorder un brin d'estime ?

— Il est parfois difficile de justifier ses décisions. Je vous ai connue instruite, délicate, je vous ai admirée pour votre force à accomplir ce travail consciencieux de gouvernante dans l'abnégation de soi. J'ai reçu l'empreinte de vos leçons sur la justice, la persévérance, la résignation à la douleur. Vous avez été mon modèle en m'apprenant à distinguer le bien du mal. La bonté n'est-elle pas dans la nature même de l'humanité ?

— Jean-Jacques Rousseau..., murmura Marianne, un peu absente, comme si tout ce qu'elle avait professé avec conviction était désormais tombé en désuétude.

— Grâce à vous, j'ai pu m'appuyer sur des connaissances solides, ce qui m'a valu les honneurs au couvent. J'en ai tiré grand avantage. Souvenez-vous de ces matins heureux où vous me faisiez lire *L'Iliade*, ajouta Poppée les larmes aux yeux. Je pourrais vous citer chacun des livres que je n'aurais jamais découverts sans vous.

Et d'ajouter :

— Marianne, le monde ne se compose pas que d'ennemis, je vous assure.

Cet échange remuait autant de tendresse que de rancune, au point que la femme meurtrie sentait son âme se débattre.

— Cette Marianne que vous évoquez n'existe plus. Oubliez-moi, je ne vous causerai que du malheur, lança-t-elle, foudroyante, les traits rembrunis, le regard presque menaçant.

La morsure du mal était directe et il parut à Poppée inutile d'insister. Elle repartit le cœur lourd, avec le sentiment que Marianne restait enfermée dans une armure.

Le regard du docteur s'était appesanti sur son épouse installée dans un fauteuil crapaud, comme s'il voulait jauger si elle était prête à passer un examen.

— A-t-elle fait amende honorable ? A-t-elle présenté des excuses et mis des mots sur ses actes malveillants ?

— Non. Marianne est encore possédée par le mal, mais je ne veux pas qu'elle s'y noie, répondit Poppée d'une voix lasse.

— A-t-elle accepté de prendre la potion que je lui ai préparée ?

— Je la lui ai remise. J'ignore si elle fera l'effort de suivre nos conseils. Je l'espère, car l'hospice est insalubre, envahi de miasmes, la nourriture est infecte. Elle est abandonnée dans un milieu qui n'incite guère à se reprendre pour retrouver sa combativité. De surcroît, elle n'est pas à l'abri de se faire abuser par des pervers...

Renaud eut la certitude que son épouse avait quelque chose derrière la tête et qu'elle voulait le confronter à son idée. Il s'immobilisa en plongeant ses prunelles dans les siennes.

— Quelles sont vos intentions désormais ?

— Si je parvenais à donner à Marianne la force de prendre un nouveau départ, ce serait extraordinaire !

— Je vous rappelle qu'il faut être deux pour cela.

— Assurément, mais nous sommes son unique chance de survie, souffla Poppée.

Le côté farouche de son épouse, Renaud l'avait déjà deviné dans les traits de la jeune fille du portrait dont il s'était délecté chez les Dupuybel avant d'en tomber amoureux. Il s'était promis de ne pas briser ses élans, prenant

implicitement l'engagement de se soumettre, quoi qu'il arrive, à ses volontés.

Poppée retourna régulièrement visiter Marianne sous le prétexte de s'assurer qu'elle prenait les potions à base d'angélique expectorantes et antiseptiques distillées dans l'alambic du docteur, censées éloigner les maladies tuberculeuses, bronchitiques et pneumoniques qui sévissaient dans ces murs. Elle constata chez elle une capacité à s'adapter à son territoire insalubre sans développer de pathologie à issue fatale, mais sans pouvoir déterminer toutefois si les décoctions de Renaud y étaient pour quelque chose. Toujours est-il que Marianne s'habitua à sa présence. Adoucie, elle se montra reconnaissante que Poppée l'aimât suffisamment pour lui pardonner son comportement et l'aidât à chasser les ombres maléfiques de sa vie.

— Vous m'offrez bien plus que je ne vous ai donné, avoua-t-elle à Poppée dont elle guettait désormais chacune des visites.

Au fil des semaines, il y eut des larmes et des pardons, de nouvelles explications et réconciliations. La conversation prit un tour plus détendu. Les yeux de Marianne s'animèrent bientôt de leur éclat d'autrefois. Les deux femmes retrouvèrent leur ancienne familiarité. L'audacieuse Poppée rendait compte de ses progrès à Renaud en décrivant comment les bonnes manières revenaient à celle qui les lui avait inculquées. Le docteur comprit que sa femme ne lui lâcherait pas la main. Aussi, pour éviter que Marianne ne s'étiolât à l'ombre de toute cette misère et puisqu'elle n'avait aucune autre attache que les Delgrière, il suggéra de l'accueillir au sein de leur foyer.

Égarée dans le confort clair et luxueux de l'hôtel particulier des Delgrière, Marianne accumulait les gestes maladroits. Elle renversait les bougeoirs, échappait les assiettes de porcelaine, les verres en cristal, provoquant des dégâts irrémédiables, tout en pestant contre sa maladresse. Vivre dans l'opulence la troublait. Les tableaux se disputaient les murs du salon au parquet rutilant, les tapis rivalisaient d'élégance, les bois précieux et le marbre se mariaient subtilement dans les senteurs de parfums aromatiques. Elle croyait n'avoir jamais rien vu de tel, même si, en réalité, sa mémoire se perdait dans un vide sidéral. Elle s'effrayait aussi des visages de Renaud, de Zénobie et même du petit Hugo, en dépit du fait que Poppée se montrait d'une constante bienveillance. Elle avait troqué ses vêtements misérables pour des robes en lainage noir à col officier et coiffait ses cheveux clairsemés en un petit chignon strict. Elle n'était pas à l'aise, prononçant peu de mots, craignant d'être jugée par la famille Delgrière, témoin de ses faits et gestes. Elle ne voyait pas par quel miracle elle pourrait gagner leur véritable affection, aussi attendait-elle sagement, soucieuse de se conformer en tout point aux habitudes de la maison. Ses pas hésitants gravissaient les marches, sa main s'agrippait à la rampe jusqu'à la chambre lambrissée où elle logeait. Elle qui en avait été réduite à partager une mansarde sous les combles avec leur domestique métisse, nommée Vita, chez les Moricourt, semblait désorientée dans cette vaste demeure à l'égal d'un oiseau habitué à la vie en cage qu'on aurait jeté dans une immense volière. Seule la vue sur le parc où prospéraient des arbres imposants lui procurait un peu de sérénité. Là, dans l'harmonie végétale silencieuse, elle semblait à la recherche de son élément.

Renaud s'inquiétait. Le médecin fleurait des anomalies dans son comportement. Il demeurait frappé par sa rigidité et y songeait dans son cabinet en se demandant comment y remédier.

Un de ces matins où Poppée, arborant une robe à corsage ivoire ruchée d'un double volant de tulle, observait les pies qui avaient élu domicile dans l'allée du parc, Zénobie vint la tirer de sa contemplation avec en main un petit paquet qu'elle lui tendit comme une carte de visite.

— Eh bien, rien d'autre ce matin ? s'étonna l'épouse du docteur en saisissant l'envoi.

— Non, madame ! fit l'employée en tournant nonchalamment les talons.

Le courrier ne comportait ni adresse ni nom de destinataire. Son contenu la laissa pantoise : une médaille de saint Christophe, gravée au verso du prénom Marianne. Elle hocha la tête, certaine de l'avoir vue jadis pendue au cou de sa gouvernante. Intriguée par l'énigme, elle alla à la recherche de l'intéressée qui parut suffoquer devant ce bijou mystérieusement revenu chez les Delgrière.

— C'est ma médaille, il n'y a pas de doute, je suis formelle, et je sais bien que je l'ai perdue au cours de la rixe avec mes assaillants le soir où votre père m'a congédiée, hoqueta Marianne. Mais depuis tout ce temps, c'est à peine croyable ! Cela signifie que l'envoyeur en sait long sur moi, notamment que je demeure ici chez vous.

Poppée réfléchit tout en réajustant la dentelle de ses poignets.

— Quelqu'un aurait donc assisté à votre agression et conservé votre médaille ? À moins que cette personne l'ait retrouvée et sache où vous résidez... ce qui me paraît inouï ! De toute façon, il serait insensé que des malfrats de l'engeance de ceux qui vous ont agressée viennent jusqu'ici pour vous rendre votre bien...

— Je vous l'accorde, cela n'aurait aucun sens, confirma Marianne dans un filet de voix.

— À l'époque de ce drame, notre famille attirait envie et jalousie à Niort. N'oubliez pas que nous arrivions de Paris et que mon père affirmait la singularité de son talent auprès des édiles du cru. Peut-être que vous-même suscitez la jalousie. Allez savoir ce qui se trame dans la tête des gens...

— Mis à part les notables qui fréquentaient vos parents, je n'avais guère de contacts avec l'extérieur.

— Une des rares personnes qui vous a connue à l'époque et qui sillonne aujourd'hui encore les canaux entre Niort et La Rochelle pourrait peut-être nous aider. Je pense au chamoiseur Tino Morsac...

— Mais Poppée, comment pourrais-je me représenter devant lui ?

— N'ayez crainte, Marianne. Je sais qu'il vous a pardonné.

Marianne était hésitante, c'était un pas, symbole de sa réhabilitation, qu'elle n'osait franchir. Quelque chose de viscéral ne pouvait être dit. L'épouse du docteur se doutait bien qu'au fond, la gouvernante éprouvait une honte difficile à assumer. Mais puisque le jugement de sa belle-mère lui importait, Poppée mit Céline dans la confidence. Cette dernière soutint le projet d'une visite au chamoiseur de Niort et en plaida la cause auprès de son fils qui ne put qu'accepter.

À Niort, le ciel bas et trouble leur apparut à la descente de la diligence, en dépit d'un début d'été qui imposait sa douceur. La Sèvre Niortaise s'écoulait sagement dans son lit. Le paysage semblait traverser le temps sans une ride. Le moulin du Roc à foulon et sa chaudière à vapeur dispensaient toujours les revenus tirés de la mise en huile des peaux et du dégras. S'il n'y avait eu la construction de deux ponts dus à la fortune du célèbre chamoiseur Thomas-Hyppolite Main qui rénouvait le quartier du port, elles auraient pu décrire les yeux fermés la promenade Saint-Gelais, le jardin des Plantes le long de la caserne Du Guesclin tout autant que l'immense place de la Brèche où se déroulaient les foires. Sur le quai de la Regratterie encore pavoisé, leur mémoire implacable n'avait rien oublié, en ce lendemain des fêtes de la corporation des chamoiseurs, du charme des barques constellées de lanternes, alignées sous les ormeaux.

Poppée eut soudain une brève pensée pour sa vie d'avant, où, fillette, elle avançait à l'aveuglette à côté d'un père qui investissait ses forces dans le progrès. Depuis que l'institution religieuse l'avait modelée, les rapports frileux et distants avec ses parents peinaient à évoluer, comme s'ils n'avaient pas fait le deuil de l'enfant qu'elle avait été auprès d'eux. Son mariage ainsi que la venue au monde d'Hugo n'y avaient rien changé. Peut-être que l'affection qu'elle éprouvait pour Marianne formait un dernier rempart contre l'effondrement du monde de son enfance... Sur les quais, des piailllements d'oiseaux la tirèrent de sa rêverie au niveau du moulin de Bessac. Son ancienne gouvernante la prit par le bras et elles marchèrent d'un pas résolu jusqu'à la chamoiserie des Morsac.

— Nous y sommes, confirma Poppée en constatant que Marianne n'en menait pas large.

Celle-ci était évidemment peu fière de revenir sur les lieux de son délit. Poppée devina cependant qu'elle était décidée à surmonter l'humiliation et à affronter M. Morsac auprès de qui elle ne s'était jamais directement excusée.

Marianne resta un peu en retrait tandis que Mme Delgrière s'avavançait dans l'atelier. Celle-ci se retrouva nez à nez avec Lili qu'elle reconnut à son sourire contagieux. Les traits de l'ouvrière s'étaient néanmoins durcis, ses tempes déjà grisonnantes la désignaient comme victime de la voracité de son travail. Les souvenirs de Lili affluèrent à la vue de Poppée qu'elle remit tout de suite, aussi bien que si elle était restée présente dans ses pensées. Puis l'ouvrière fit signe à Marianne de se rapprocher et elle leur désigna des sièges sommaires sans dossier où les visiteuses pourraient patienter jusqu'au retour de Tino Morsac de la messe de la Saint-Jean.

À mesure que la conversation s'animait, Lili se fendit de quelques confidences. Elle était désormais membre de l'Association des travailleurs amis de l'ordre, qui avaient établi leurs liens sur une base de solidarité corporative. Lili ne complotait pas pour autant contre son patron envers lequel elle avait toujours eu un grand respect et réciproquement, mais elle demeurait fière de ses engagements. Les femmes étaient peu nombreuses à prendre part à la vie sociale et Marianne la félicita. Malgré tout, par égard pour la condition sociale des visiteuses ou par gêne, Lili abrégea ses confidences et partit se remettre au travail aux côtés des ouvriers, au ponçage, minutieuse tâche consistant à enlever l'excès de matière qui nuisait à la finesse du cuir en vue d'obtenir le « chamois ». L'ouvrière avait parfait son savoir-faire pour l'amincissement de la fleur, la partie externe de la peau, afin d'obtenir le « dolé », un derme encore plus affiné utile pour certains usages et notamment en ganterie.

L'attente devint lancinante. Poppée et Marianne, saturées par les odeurs pénétrantes de la chamoiserie, se trouvaient dans une position inconfortable. Ce trop-plein d'effluves stagnait dans l'air jusqu'à l'ivresse. Un bout de ciel par la fenêtre laissait entrevoir le balancement des branches. Au fur et à mesure que le temps s'écoulait, le ciel s'alourdit au point de bientôt déverser des trombes d'eau qui allèrent ruisseler le long des gouttières. Heureusement, l'arrivée de Tino Morsac en costume de cérémonie, complètement trempé, mit fin à leur supplice. La présence des deux femmes

fut source d'étonnement pour le chamoiseur qui les salua chaleureusement comme de vieilles connaissances.

Marianne s'empressa de lui témoigner sa gratitude, lui assurant que sa bienveillance l'avait sauvée, et que si chacun en faisait autant pour son prochain, le monde s'en porterait mieux.

Poppée eut un rapide sourire face à cette vérité. Bien consciente que Morsac était un homme pressé, elle enchaîna :

— Il serait malhonnête de vous dire que le but de notre visite se limite aux remerciements. En réalité, nous sommes confrontées à un évènement stupéfiant. Figurez-vous que la médaille que portait Marianne lors de son agression à Niort il y a plus dix ans vient de nous être restituée anonymement...

— Dites donc, celui qui vous l'a fait parvenir est bien renseigné ! Et en même temps, cela part d'une bonne intention... Si je comprends bien, un témoin du drame aurait retrouvé votre trace, fit-il en s'adressant à Mlle Fort.

À peine eut-il prononcé ces mots que la voix hésitante de Lili se fit entendre.

— C'est moi, admit celle-ci, honteuse, en se rapprochant. Je ne suis pas fière de ce que j'ai fait. Sachez, Marianne, que votre médaille a roulé à mes pieds le jour de votre agression. Je rentrais à la maison après le travail, il faisait nuit, j'ai assisté au drame. Vous êtes tombée inanimée, des villageois ont accouru pour vous porter secours. Pour tout vous dire, je n'étais pas certaine de vous avoir reconnue... Et puis j'ai pris peur. Je n'ai pas vu vos agresseurs, mon témoignage n'aurait pas servi à grand-chose, sinon à m'attirer des ennuis. Sait-on jamais, si la machine infernale de la justice s'était emballée contre moi ! Plus tard, j'ai appris par M. Morsac que vous aviez été emmenée à l'hôpital Saint-Louis à La Rochelle, mais par la suite je n'ai plus entendu parler de vous, juste, récemment, que vous viviez chez le Dr Delgrière. Alors je me suis débrouillée pour vous la restituer.

Tout le monde resta bouche bée, doutant encore d'avoir bien entendu.

— Pourquoi avoir mis tout ce temps pour me rendre mon bien ? s'étonna la victime.

— J'ignorais où vous demeuriez, Marianne, et puis j'avais peur, jusqu'à ce que Tino me raconte votre histoire de bout en bout. J'ai soudain mesuré l'importance de vous rendre ce qui ne m'appartenait pas.

— La police a cherché à identifier ces criminels, vous auriez pu faire une déposition, votre témoignage aurait été bien utile, Lili. Des détails intéressants auraient pu vous revenir à l'esprit. Il faut toujours aller au fond des choses, s'irrita Poppée.

Lili poussa un profond soupir. Elle se trouvait au pied du mur.

— En ce temps-là, mes parents venaient de recevoir l'avis d'expulsion de notre maison des bords de la Sèvre Niortaise en raison de la réhabilitation du quartier. Mon père a eu maille à partir avec votre père à ce sujet, madame Delgrière. Aussi, quand je lui ai fait part de ma trouvaille, il m'a vivement conseillé de me taire. « À chacun ses emmerdements », disait-il. Personne ne se préoccupe de notre sort, alors restons en dehors de cette affaire, ma fille !

Poppée revoyait la gamine malingre qu'elle avait connue à l'époque, joviale et farceuse, certes, mais cachant sans doute les fêlures de la face plus sombre de son existence.

— Votre famille a pourtant été relogée dans de bonnes conditions ainsi que les autres riverains des vieux quartiers. Je ne pense pas que vous ayez été lésés.

— Oui, c'est vrai. Cependant mon père ne l'entendait pas de la sorte, et je n'ai fait que suivre ses conseils, bredouilla Lili.

— Une indication même minime aurait pu permettre de se mettre sur la piste des coupables, admit Tino devant l'air contrit de Lili qui baissait les yeux. Soyez néanmoins indulgentes vis-à-vis de mon ouvrière, mesdames. Sur le moment, elle n'a pas saisi la gravité de la situation, mais son attitude ensuite est une preuve de repentir qui compte plus que son erreur.

— Je ne vous en veux pas, Lili, dit Marianne, vous ne pouviez pas aller à l'encontre de la volonté de votre père et votre témoignage n'aurait sans doute rien changé. Rassurez-vous, je connais ce sentiment de culpabilité qui inspire de la honte...

Poppée échangea avec Tino un regard de connivence.

— Vous n'allez pas repartir sans dîner, mesdames, qui plus est avec ce mauvais temps ! dit-il. La route est éprouvante jusqu'à La Rochelle et vous aurez une chance d'éviter les fortes averses.

L'invitation fut acceptée de bonne grâce. À deux pas, le logis de Tino exhalait le bonheur familial. Avec sa gentillesse proverbiale, l'épouse du patron, habituée à recevoir à la fortune du pot, improvisa un succulent repas

composé d'une soupe aux fèves des marais, d'une terrine de canard servie avec une salade de cresson, suivie d'une tarte délicieuse, le tout accompagné d'un vin gouleyant. Poppée, ayant toujours eu cette facilité à oublier son rang, s'attabla franchement, les yeux rieurs, ravie de cet intermède qui lui rappelait son enfance.

L'accalmie tant désirée tarda à venir. Une nouvelle averse diluvienne s'abattit, ce qui suscita des questions quant à la difficulté de parer aux inondations.

— Les crues vont bonifier les prairies ! Elles favoriseront la production d'une herbe abondante. Nous sommes habitués à ce spectacle, n'est-ce pas, Lili ? répondit Tino en se tournant vers son ouvrière dont la complicité ne s'était jamais démentie depuis leurs virées enfantines sur les routes d'eau des marais poitevins.

Dans l'odeur âcre de la lampe à huile, cette simplicité et cette grâce partageuses que Poppée avait ressenties à l'époque lui revenaient intactes. Les expressions de Tino restaient inchangées.

Sa conversation abordait volontiers l'évolution de son métier. Depuis la merveilleuse invention de la main de fer par Xavier Jouvin quelques décennies plus tôt, la ganterie connaissait un nouvel essor. Morsac s'était spécialisé dans ce secteur qui réclamait de la part des chamoiseurs comme lui des peaux toujours plus souples et fines. Il entra dans les subtilités de la ganterie, parlant calibre, patron, emporte-pièce. Les dames, curieuses de tout, ne résistaient pas au plaisir de jouer les élèves attentives, aussi fascinées que Bonaparte en découvrant l'Égypte !

En cet hiver 1870 paralysé par le froid glacial, Poppée se réjouissait que Hugo ne fût pas encore en âge de servir son pays. L'humiliante défaite de Sedan s'était déroulée trois mois plus tôt et, depuis, la France vivait l'épreuve, comme mordue par un serpent venimeux. Napoléon III déchu, la République proclamée, la liberté gagnée sans coup férir n'avait pas mis fin à la guerre. Les femmes Delgrière s'attristaient en songeant à ces jeunes hommes qui s'enrôlaient sous la bannière de Henri de Cathelineau, petit-fils du chef des Chouans sous la Révolution française, qui levait une armée parmi les Bretons, Vendéens et Saintongeais pour s'opposer à l'avancée des Prussiens. Renaud Delgrière s'improvisait infirmier auprès des blessés revenus au pays par grappes. Il aurait pu faire une liste longue comme le bras des pathologies nouvelles pour lui auxquelles il était confronté : non seulement les blessures dues aux combats, mais aussi les séquelles de la malnutrition et des atteintes liées au froid. L'efficacité de son baume à l'angélique ne se démentait pas. La recette, approuvée par Barberousse et les chevaliers de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem pour soigner les blessures à l'arme blanche, s'avérait également efficace sur les engelures et les crevasses.

Renaud tentait de sensibiliser son fils, cependant Hugo était loin de jeter un regard de convoitise sur le métier de son père, bien au contraire, et le docteur mesurait vite le degré d'ennui que déclenchaient ses paroles. Hugo n'avait pas une vocation de médecin et cette résistance nouait l'estomac de Renaud. Le petit finit même par déclarer tout net qu'il jugeait bien austère de passer sa vie au milieu des souffrances humaines.

— Je les trouve déjà trop nombreuses sans aller les chercher, dit-il un jour à son père.

Toutefois, il se rendrait utile d'une autre façon car il semblait prêt à s'engager sur la même voie que son grand-père maternel. Il se passionnait pour les digues et les ponts et on le trouvait volontiers plongé dans les traités savants de Crespin Dupuybel au cours de ses visites à Niort. Le grand-père jubilait. Son petit-fils était bien le seul à s'intéresser à ses travaux !

OceanofPDF.com

Quelques années plus tard

Quoiqu'il n'eût jamais eu d'inclinaison pour les promenades chaperonnées par Zénobie et Marianne, Hugo avait suivi ces dames dans les rues animées aux belles enseignes de La Rochelle.

L'averse avait laissé des rais de soleil illuminer la chaussée lorsqu'une jeune demoiselle lui apparut, vêtue d'un corsage à basques assorti d'une jupe froncée, sur le seuil de chez un chapelier de renom. Cette inconnue, de la même couleur de peau que Zénobie, tombée nez à nez avec le trio, n'en était en réalité pas une pour Marianne ! Le sourire de la jeune femme dévoila une rangée de dents nacrées irrésistible, elle fut prise d'une joie soudaine en apercevant Mlle Fort. Hugo leur envia la chaleureuse accolade et les petites confidences glissées à l'oreille. Fusèrent de la jolie bouche des compliments sur « ce charmant petit jeune homme » qui se surprit à rougir à ne plus pouvoir s'arrêter...

Il apprit que la jeune femme à la petite coiffe discrète, aux yeux noirs et au rire en cascade qui lui avait causé cet accès de timidité se prénomrait Vita et était au service des Moricourt. De sa beauté émanait une force qui comblait un vide incroyable comme si elle formait un tout avec le monde. Hugo se trouvait dans cet état particulier de l'adolescent pour qui les filles représentent ce que l'espèce humaine recèle de plus mystérieux. Hélas, le moment alloué à cet entretien toucha vite à sa fin et la séparation le laissa aussi contrit qu'à l'annonce d'une punition.

Envoyé chez ses grands-parents à Niort le temps des vacances, Hugo se consola en enfournant des trésors d'érudition. Le bureau de Crespin était une mine de savoir, regorgeant de livres savants, de monographies,

d'opuscules, de rapports, de bulletins de l'office de météorologie, de cartes d'état-major où les canaux, rivières et cours d'eau du bassin de la Sèvre Niortaise dessinaient des méandres inextricables aux allures de labyrinthe de Cnossos. Seules deux personnes étaient autorisées à pénétrer dans l'antre de l'ingénieur en chef : son petit-fils et Mélusine, la domestique, afin d'y dépoussiérer les rares surfaces encore inoccupées. Maintenant qu'elle avait pris un peu d'ascendant sur les membres de la famille, celle-ci se permettait de relayer auprès du jeune visiteur les anecdotes de son vieux mari relatives aux tactiques des chefs royalistes pendant les guerres de Vendée. Elle livrait même des portraits dithyrambiques des héros de chouannerie qui échauffaient l'imagination de Hugo.

— Je suis certaine que l'ancienne gouvernante de ta mère en connaît moins que mon Adelin sur le sujet ! piaffait-elle, histoire de se rendre intéressante.

Cette forfanterie s'écroulait toute seule car Hugo s'était attaché à Marianne au-delà de toute attente et ne supportait aucune critique à son égard. Les heures studieuses qu'il passait auprès de cette dernière lui avaient donné le loisir de comparer leurs écritures. Celle d'Hugo s'apparentait aux hiéroglyphes, de sorte que celle de Marianne, élégante et ciselée, le rendait un peu jaloux. Ce fut la raison pour laquelle, après avoir écumé plusieurs documents indigestes agrémentés de croquis dans le bureau de son grand-père, il s'étonna de découvrir dans un dossier intitulé *Remembrement des marais mouillés autour du canton de Chaillé*, des notes manuscrites dont les caractéristiques graphiques faisaient inmanquablement penser à la main de Mlle Fort. Il y était question d'un projet d'aménagement intéressant les agriculteurs de différentes communes. Une commission de remembrement avait été mise en place pour mener à bien le défrichement de parcelles ainsi que des expulsions.

Hugo entendit des pas dans l'escalier et la porte du bureau s'ouvrit, laissant apparaître la silhouette de son grand-père. Il se tint l'épaule contre le chambranle comme pour s'épargner sa douleur chronique aux reins, ses cheveux argentés à contre-jour auréolaient son visage moustachu.

— Je réfléchissais à ton avenir, je serais heureux que tu entreprennes un cycle d'étude à Paris, l'École des ponts et chaussées par exemple...

Hugo fit soudain preuve d'un admirable esprit d'à-propos :

— C'est valorisant de participer à la transformation de notre territoire national mais les conflits avec les propriétaires fonciers ne sont-ils pas à

craindre lorsqu'on est chargé d'appliquer les décisions du pouvoir politique ?

— Ne parle pas par énigmes, mon garçon, déclara Crespin, stupéfait par cette réponse qui lui confirmait sa précocité.

Un sourire gêné s'afficha sur le visage du jeune homme hésitant. Il ignorait si le moment était bien choisi, craignant que sa curiosité n'attirât les foudres de son grand-père. Il prit sa mine réservée et s'aventura :

— C'est ce que j'ai découvert en me plongeant dans les dossiers sur lesquels vous avez travaillé..., s'encouragea le gamin en serrant contre sa poitrine le document qu'il venait d'étudier.

— Tu penses à une affaire en particulier ? interrogea son grand-père.

— Oui, c'est à peu près ça...

— Ah ! Laquelle ?

— En fait, ce dossier *Remembrement des marais mouillés*, où figurent des noms de familles expropriées, me semble rédigé de la main de Marianne Fort. Voilà où je voulais en venir...

Le grand-père, chez qui la phrase était allée faire vibrer de lointaines réminiscences, fronça les sourcils.

— Montre-moi ça...

Hugo eut vite sélectionné les notes pour les présenter à l'intéressé. Le garçon sentit la retenue de son grand-père à l'examen du contenu. Il restait derrière un barrage, semblable à ceux qu'il avait fait construire.

Le vieil homme eut besoin de s'asseoir en raison de son dos qui le martyrisait, puis il tourna vers Hugo un regard insondable.

— Tu as vu juste, mon garçon. Il s'agit bien de l'écriture de Marianne, la gouvernante de ta mère. Elle m'avait accompagné sur le terrain le jour du recensement, car je n'avais personne à disposition. Elle n'était pas dans son élément mais elle a rédigé un rapport de synthèse fort honorable que j'ai pu transmettre aux autorités compétentes.

— Le projet a-t-il été exécuté avec les expropriations telles que mentionnées sur le document ?

— Oui, bien sûr. Tout cela n'était que des formalités, les pouvoirs publics avaient pris leur décision.

Dans l'esprit d'Hugo, les idées oscillaient comme au bout d'un pendule. Il avait entendu parler de l'agression mystérieuse de la gouvernante à Niort. L'épisode de la médaille retrouvée était devenu légendaire. Au cours de sa

mission improvisée auprès de Crespin, Marianne, femme scribe, ne s'était-elle pas fait des ennemis dans la région ? N'avait-elle pas été prise par les autochtones pour une intruse, à l'égal d'une missionnaire chez les sauvages, et montrée du doigt par certains propriétaires lésés ? On avait peut-être même décidé qu'elle avait été trop loin. Et de là à fomenter une vengeance contre elle...

— À quoi penses-tu ? Ne me dis pas que Marianne t'a fourré des choses dans le crâne à ce sujet ?

— Pas du tout, j'ai juste l'impression que ce dossier m'a permis d'entrer dans un chapitre de la vie de Mlle Fort par effraction.

— La vie de Marianne ? Je ne vois pas en quoi c'est aussi important !

Hugo était embarrassé. Au cours du dîner, il se désintéressa des conversations et toucha à peine son assiette, non moins que s'il avait fait la découverte d'une boîte de Pandore sous un matelas.

Passé le choc, il se jura de se rendre sur place du côté de Chaillé et de mener sa petite enquête auprès des familles mentionnées dans le dossier, ce qu'il entreprit dès le jour suivant. Mais de témoins défunts en descendants disparus, il ne put se rabattre que sur les déclarations d'un cabanier qui lui brossa le tableau désolant d'un monde révolu. Chassés des communaux où ils pouvaient jadis couper du bois et faire paître leurs bestiaux, les hutteurs, qui ne pouvaient accéder à l'achat d'un lopin de terre, avaient quitté la région. Ces hommes devenus indésirables construisaient dorénavant leurs cabanes ailleurs.

— Les ingénieurs de Niort devaient être considérés comme des colonisateurs arrogants, n'est-ce pas ?

L'homme haussa les épaules.

— Tout cela est déjà loin, la réglementation, l'exode... Tout cela est très loin derrière nous, répéta-t-il, et d'ajouter : l'acquisition de terrains pour la construction des ponts a pour but de simplifier la vie et les itinéraires des hommes. Pardonnez ma franchise, mais quoi que vous entrepreniez, vous ferez toujours des mécontents, éluda-t-il, visiblement pressé de se défaire de l'importun.

La marche inexorable du progrès valait mieux qu'une mort lente. Pourtant, le souffle des marais paraissait avoir traversé le temps, à l'instar de ces vaisseaux fantômes sur les flots au large de La Rochelle. La démarche d'Hugo n'avait donc été qu'un coup d'épée dans l'eau. Qu'avait-

il imaginé au juste ? Qu'il allait démêler l'écheveau inextricable de l'agression de Marianne ? Il avait été tellement convaincu de pouvoir l'épater grâce à son talent de détective. Il était déçu.

Marianne le touchait quand elle évoquait ses années fastes à Paris, tel un temps béni. Il semblait à Hugo que cet éloignement de la capitale avait été vécu par elle comme une déchéance. Sa mère Poppée, de même, n'évoquait jamais la capitale sans des étoiles dans les yeux. La source des confidences ne coulait jamais à plein mais elle distillait suffisamment d'attraits pour placer le jeune homme dans une attente fascinée de découvrir Paris.

OceanofPDF.com

Deux printemps plus tard, alors que la ville s'embaumait d'une douce odeur fleurie, Marianne avait insisté pour qu'Hugo l'accompagnât dans la vieille ville. D'humeur un peu soupe au lait, il marchait d'un pas nonchalant. Son long manteau laissait entrevoir un cardigan droit. Devenu un beau jeune homme, il portait de fines pattes seyantes à son visage rond au regard sombre. Sa prestance, qu'il tenait de son père, ne passait pas inaperçue parmi les passants. Dans le spectacle mouvant des passagers descendus d'une diligence près de la porte de la Grosse-Horloge, Hugo aperçut une belle mulâtresse, vêtue d'une robe aux rayures blanches et vertes, la chevelure agrémentée d'une petite coiffe. Son profil se détacha dans l'ombre des tilleuls, la jeune femme s'affirma et cela fit dans la tête d'Hugo un fracas de tous les diables. Les gestes indolents de Vita, qu'il avait reconnue, lui faisaient penser à la grande Odalisque peinte par Ingres. Vita joignit les mains, ses grands yeux noirs braqués vers le ciel, elle échangea une chaleureuse accolade avec Marianne, si bien qu'Hugo se sentit exclu. Il dut se contenter d'un signe de tête gentiment esquissé. Lui qui n'avait encore jamais osé approcher les filles se sentit gauche, en retrait d'une conversation au débit aussi vif que mélodieux. Vita lui lançait des coups d'œil furtifs. La promesse de sa voix sensuelle qui ruisselait comme une source vive finit de le mettre dans tous ses états.

De ce jour, il ne parvint plus à chasser cet oiseau des îles de ses pensées. Il s'enflamma au point d'aller la guetter sous les arcades de la rue des Merciers où demeuraient les Moricourt. Mais il dut faire preuve d'une patience de dentellière pour qu'enfin elle poussât cette porte et qu'il se retrouvât face à face avec l'objet de son désir. Elle le fixa et lui rendit son sourire. Sa crinière de jais savamment domptée, elle s'avança vers lui de

deux pas, l'œil amusé, sans manifester la moindre surprise. Cette réaction le laissa sans voix.

— J'aimerais bien savoir ce que vous avez derrière la tête, Hugo Delgrière ? minauda-t-elle d'un air aguicheur.

— Les règles ne sont-elles pas instituées pour être transgressées ? osa-t-il, les mains sur les hanches en feignant l'assurance.

— Je ne veux pas vous donner de faux espoirs, vous êtes bien trop jeune pour moi, assura Vita, qui avait repéré son manège depuis longtemps.

Piqué à vif, il n'en montra rien.

— Ayant été reçu au concours d'admission de l'École des ponts et chaussées, je pars bientôt pour Paris. Vous pourriez m'accompagner, s'enhardit-il, une flamme dans le regard.

— Vous alors ! Vous n'y allez pas par quatre chemins, je vous connais à peine ! dit-elle en le repoussant comme il s'apprêtait à lui déposer un baiser furtif sur la joue. Ne soyez pas naïf, vous savez bien que nous n'appartenons pas au même monde. L'honneur, la moralité... Au mieux, je ne serai qu'une tocade dont vous vous lasserez, et vous vous attirerez les foudres de votre famille.

— Je sais ce que je veux, Vita. Ma proposition est le fruit d'une décision mûrement réfléchie.

Stupéfaite, la belle garda un silence embarrassé qu'elle fut pourtant la première à rompre :

— Quand partez-vous ?

— D'ici à quelques semaines, cela vous laisse encore un peu de temps pour réfléchir.

La gravité avec laquelle cette phrase avait été prononcée était si inattendue qu'elle faillit laisser choir le panier qu'elle tenait en main. Elle frémit d'un vague espoir, sans doute lié à la perspective d'un sort meilleur. Alors que de nombreux interdits pesaient sur les épaules des jeunes gens de province, Marianne lui avait décrit ce Paris où l'on pouvait s'immerger dans un tourbillon riche de tous les possibles. Un sourire se dessina sur ses lèvres.

— Admettons que j'accepte, dit-elle en prenant un air dubitatif. Et ma couleur de peau, y avez-vous songé ? Vous serez la risée de tous !

Hugo rétorqua avec humeur :

— Paris n'est pas La Rochelle. La capitale de la France brasse des gens de toutes origines et ces préjugés sont là-bas depuis longtemps dépassés.

Vita se demanda ce que le jeune homme en savait vraiment mais fut touchée par l'optimisme et la sincérité de cet amoureux transi. Quant à Hugo, bien conscient d'avoir enfreint les règles en vigueur pour faire sa cour, il ferma les yeux. Si elle refusait de partir avec lui pour Paris, le monde s'arrêterait...

OceanofPDF.com

Vita, quoique déstabilisée par l'étrange et inopinée requête du fils Delgrière, succomba au sommeil du juste aussi vite que d'ordinaire. Elle avait déjà repoussé bien des prétendants, incapables de lui offrir un sort plus enviable que celui qu'elle connaissait chez les Moricourt. Lorsqu'elle s'éveilla à l'aube du lendemain, elle alla s'observer sans complaisance dans le miroir en remettant de l'ordre dans ses cheveux, consciente qu'un jour viendrait où les stigmates de l'âge tendraient à l'exclure de la séduction. Alors que son reflet lui renvoyait encore cette image de fraîcheur et de grâce, il était peut-être temps de saisir sa chance. Rien ne la retenait. Hugo personnifiait peut-être l'opportunité unique de connaître le bonheur qui l'avait jusqu'ici évitée. Elle se sentait en confiance, bien que le fils Delgrière fût un presque inconnu. Elle réfléchissait activement : n'était-ce pas le moment de faire jouer ses capacités d'improvisatrice ?

L'heure du départ pour Paris arriva. Crespin Dupuybel avait usé de toute son influence pour que son petit-fils disposât d'une chambre meublée à deux pas de l'École des ponts et chaussées. Hugo avait bien précisé à ses parents qu'il préférait éviter les effusions sur le quai de la gare. Dès avant l'aube, il grimpa dans un fiacre qui s'ébranla en direction de la gare de La Rochelle. Il étouffa un bâillement en regardant défiler les rues enténébrées de son enfance. Une page se tournait. Le petit trot résonna dans les artères endormies comme l'écho d'une fuite vers un autre monde. Quand le cocher fit arrêter le cheval devant le hall de la gare, Hugo se détendit en apercevant son bel oiseau des îles qui avait ouvert sa cage...

— Merci de m'avoir fait confiance, murmura-t-il, persuadé que son pouvoir hypnotique y était pour quelque chose.

Un joli chapeau égayait l'allure de Vita qui portait ses cheveux tressés de rubans bleus. Munie d'une légère malle en osier, elle afficha un sourire qui, bien que timide, traduisait son empressement de se tourner vers l'avenir.

— Si mademoiselle veut bien se donner la peine ! dit-il en lui tendant son billet de première classe.

Sur le quai, la locomotive symbolisait toute une promesse. Dans la vapeur de ses soupapes et le crissement des roues, l'aventure commençait. Sans se faire prier, Vita gravit le marchepied du wagon en songeant que, sous peu, elle serait lancée à la vitesse de l'éclair.

— Sache que je me fiche des jugements ironiques sur notre compte, lui glissa Hugo à l'oreille en prenant place dans le compartiment tandis que le wagon se remplissait de voyageurs.

— Je l'avais bien compris, dit-elle en essayant d'imiter les gestes délicats des autres passagères.

Vita avait sa fierté. Même si un brin désinvolte, elle contemplait avec avidité le paysage depuis la fenêtre du wagon, heureuse de voir du pays.

En descendant sur le quai de la gare parisienne, ils éprouvèrent le sentiment de mettre le pied sur un continent inconnu, bientôt emportés dans le mouvement d'une foule pressée d'hommes en redingote et de femmes en robe à crinoline à la dernière mode qui s'élançaient dans l'odeur d'huile et de charbon comme remontant des entrailles de la terre. Sous un ciel anthracite, un fiacre les cueillit et s'engagea sur les vastes boulevards de la capitale. Si Vita, ébahie, avait perdu la parole face à ces immeubles en pierre de taille et ces ponts jetés sur la Seine, Hugo s'émerveillait tout haut de l'identité urbaine donnée à Paris par le baron Haussmann.

Le bel escalier de leur immeuble leur parut réservé à ceux qui roulaient carrosse. Quant au petit appartement loué pour Hugo, tendu d'une tapisserie claire, il ressemblait à un cocon avec ses meubles en bois foncé vernissé. Bien qu'éreintée par le voyage, Vita n'en croyait pas ses yeux. Elle s'endormit sur le lit submergé de coussins, bercée par les mains de son amoureux qui lui caressaient les cheveux. Et grande fut sa surprise le lendemain, alors que la lumière filtrait à peine à travers les rideaux, d'entendre résonner un coup de sonnette vif. Une bonne, dénichée dans un bureau de placement et aux gages déjà réglés par Crespin Dupuybel, fit son apparition ! Mission : ménage, vaisselle, repassage, transbahutage de plusieurs seaux d'eau par jour à l'étage, et pour le reste, au bon vouloir de ses maîtres !

Les jours suivants furent marqués par le rapprochement des tourtereaux. Bien que l'un et l'autre fussent aussi timides qu'ingénus, ils s'apprivoisèrent en respectant l'ordre des choses, sans brusquer les étapes. Vita sut très tôt qu'elle pourrait abandonner son cœur à Hugo et se consacrer entièrement à lui. Cela faisait partie des choses qui ne s'expliquent pas.

Rue des Saints-Pères, à l'École des ponts et chaussées, le jeune homme se plongea avec application dans les études. Il fit ses premières armes, apprit ce qu'était l'ambition auprès de ses camarades qui, comme lui, avaient foi en l'avenir. Le cercle de ses amitiés s'élargit vite. Il passait ses nuits à se brûler les mirettes sur des traités de mathématiques et de science des solides. Récemment, des cours d'art militaire et de fortifications dispensés par un colonel polytechnicien étaient venus s'ajouter à l'enseignement, la guerre de 1870 ayant mis en évidence la nécessité de créer des passerelles avec le génie militaire. Vita se demandait par quel miracle son amoureux pouvait plancher des heures durant sur des problèmes de perspective isométrique. Pas de doute, son grand-père lui avait bien inoculé le virus des sciences !

Vita réfutait les théories selon lesquelles les femmes disposaient de moins de capacités intellectuelles que les hommes. Elle avait éclaté de rire quand on lui avait fait part récemment de la théorie d'un membre éminent de l'Académie des sciences selon laquelle la scolarité pouvait compromettre le développement des organes reproducteurs féminins. Son esprit dériva vers Marianne qui aurait elle-même tourné ces divagations en dérision. Outre la lecture et l'écriture ainsi que les règles de la bienséance, elle lui avait inculqué le sens de l'ironie, du temps où elles étaient toutes deux employées chez les Moricourt. Cet apprentissage l'avait fait progresser dans sa volonté d'émancipation, si bien qu'elle aurait voulu ne pas flatter l'opinion selon laquelle une femme de sa condition ne pouvait avoir détourné un fils de famille que pour vivre à ses crochets. Elle songea alors à s'improviser serveuse dans un restaurant, cependant Hugo l'en dissuada, refusant qu'elle se mette à la merci d'un patron tyrannique en échange d'un salaire de famine.

À l'heure du premier dîner en compagnie des relations estudiantines de son chérubin à deux pas de la place des Ternes, elle paniqua ferme. Dans un immeuble guindé avec ascenseur en fer forgé, elle pressentit un exercice qui ressemblerait à l'épreuve du feu. Dans cet appartement huppé, il aurait

presque fallu une boussole pour s'orienter. Il se dégageait une atmosphère feutrée des vastes pièces aux lampes tamisées, aux rideaux épais et aux fauteuils élégants. Les jeunes femmes, dont la maîtresse de maison, joliment habillées comme des filles de famille, menaient leur barque sans souci. Les conversations roulaient avec l'accent parisien pointu sur ce qui se jouait au théâtre, à la Comédie-Française et aussi sur les dernières opérettes à succès au théâtre des Bouffes-Parisiens.

Bien qu'elle essayât de faire bonne impression, Vita avait du mal à trouver sa place. Peut-être avait-elle un peu trop forcé le trait sur le maquillage, toujours est-il que personne ne lui adressait la parole, comme si elle était insignifiante. Elle se sentait de trop, nourrissant le complexe de passer pour une lorette, voire une cocotte.

Au milieu de l'assemblée de futurs ingénieurs à la tête déjà bien pleine, Hugo était aussi à l'aise qu'un poisson dans l'eau. Il sut faire valoir les qualités de Vita dont il vanta la curiosité intellectuelle. En raison de l'effet que produisait la plastique de sa compagne sur la gent masculine, à moins que ce ne fût l'apparence épanouie du couple qu'ils formaient ou bien encore l'insolence avec laquelle ils enjambaient les usages, le jeune homme avait quant à lui le sentiment qu'ils étaient parfaitement acceptés.

Trêve de marivaudage, les voisins de table de Vita abordaient les derniers développements de l'ingénierie de la construction. Gustave Eiffel, pionnier de l'architecture métallique, était leur héros à tous et l'on fit des comparaisons entre les structures de ses nombreux ponts et viaducs. Hugo décrivit avec force détails le viaduc de Thouars qu'il était allé plusieurs fois visiter. Vita était tout ouïe, gagnée par l'enthousiasme de ceux qui construiraient la légende de demain. Ils ne risquaient pas de la trouver contrariante, à peine avaient-ils entendu le son de sa voix !

Dans le silence des heures intimes, l'attachement entre Vita et Hugo se confirma. Leurs corps s'accordaient. Ils exploraient sans entraves et sans peur leurs affinités. Cependant, ce qui devait arriver arriva...

Il fallut qu'un vieil ami de promotion de Crespin Dupuybel, en consultation au cabinet du docteur Delgrière à La Rochelle, révélât non sans raillerie la liaison d'Hugo avec l'ancienne employée des Moricourt. Aussi effaré qu'à la profération d'un blasphème, Renaud le rembarra vertement pour sauver les apparences.

— Si vous aviez vu son malin plaisir à m'humilier ! rapporta le soir même l'esculape à son épouse.

Poppée prit une inspiration en s'efforçant de contenir son irritation.

— Il est urgent que vous régliez cette question avec notre fils !

— J'admets qu'il n'a pas commis une faute de goût, ironisa Renaud, qui avait aperçu la mulâtresse une fois ou deux. Il est difficile de condamner son inclination alors qu'il a grandi auprès de Zénobie. Nous avons, sans nous en rendre compte, favorisé ce penchant... comment dirais-je... inattendu.

— Serait-ce que vous lui trouvez des circonstances atténuantes ? s'emporta Poppée, qui avait bien du mal à rester aussi nuancée que son époux.

Elle jugeait ridicule que son bel ange si brillant se commît avec cette descendante d'esclave, qui plus est bien plus âgée que lui.

— Je vais trouver moyen de faire entendre raison à Hugo en le prévenant que nous lui couperons les vivres s'il ne renonce pas à sa liaison, voilà tout, asséna Renaud.

Vita avait la volonté de faire œuvre utile. Rien ne la rendait plus heureuse que de tisser un cocon fleuri des plus accueillants pour son chérubin lorsqu'il rentrait de ses journées d'étude. Pour le reste de son temps, pas un jour ne passait sans qu'elle remerciât Marianne de l'avoir encouragée à lire. Elle avait découvert Émile Zola, dont elle défrichait l'œuvre, et dévorait les journaux, se passionnant pour les débats qui agitaient la société.

La pensée ne s'engourdissait jamais au cours des dîners entre camarades de promotion issus de familles d'industriels, de banquiers, de négociants, de hauts fonctionnaires titulaires de la Légion d'honneur. Si les camarades d'Hugo semblaient avoir dans un coin de la tête l'allégorie de l'industrie par Prud'hon, cette femme tenant d'une main un compas, symbole des mathématiques, de l'autre un caducée, symbole du commerce et de l'invention, la constellation féminine formait un monde plus difficile à conquérir : les demoiselles du cénacle suivaient les conférences du vicaire de Saint-Thomas-d'Aquin dans le faubourg Saint-Germain destinées aux jeunes filles de bonne famille, fréquentaient les matinées musicales et les ventes de charité. Vita dut redoubler de vigilance dans ses manières, ajuster au plus près sa tenue pour survivre dans leur cercle. Bien que l'attention d'Hugo écartât les sarcasmes, Vita n'était pas dupe de certaines risettes ambiguës, et percevait parfois des rires cruels dans son dos. Toutefois ce soir-là, la conversation prit un tour tel qu'elle en oublia tout le reste. La mention du patronyme de Lantier amena un éclair de surprise dans les yeux de la jeune femme.

— De la famille d'Émilien Lantier ? s'enquit Vita, sortie de sa réserve habituelle.

— Tout à fait ! s’entendit-elle répondre.

Émilien Lantier ! Ce nom dansait dans sa tête. Vita avait sur-le-champ établi le lien entre cette personne et Marianne Fort. Celle-ci avait connu un Émilien Lantier et lui avait fait des confidences à son sujet. Émilien, un industriel, avait entretenu une liaison secrète avec Marianne du temps où elle était gouvernante à Paris. Un amour impossible, à l’entendre, car la famille Lantier, à la tête d’une solide fortune, s’était opposée à leur mariage. Marianne avait quitté Paris peu après, à destination de Niort, la mort dans l’âme de devoir s’éloigner de son grand amour.

Mais Vita était détentrice d’un autre secret et ses pensées cheminèrent vers ces ramifications tandis qu’elle gardait la tête baissée, sans un regard pour les bouchées façon vol-au-vent qui trônaient sur la table. Quand Hugo décela son trouble, elle se ressaisit en dédiant un compliment à la maîtresse de maison.

Dès le lendemain, Vita se plongea au cœur de Paris, bien décidée à rencontrer cet Émilien Lantier. Faubourg Saint-Antoine, elle prit un bain de foule populaire sur les trottoirs bordés de commerces et d’ateliers d’artisans ébénistes, menuisiers, tapissiers ou faïenciers voisinant avec des établissements industriels plus importants. La manufacture de Lantier faisait partie de ceux-là, une des premières à produire des meubles en grande série. Elle comportait plusieurs ateliers mécanisés ainsi qu’un atelier de miroiterie pour la fabrication de meubles avec des glaces et des miroirs.

Vita déjoua la méfiance de l’hôtesse embusquée derrière son comptoir à l’accueil de l’entreprise Lantier. Elle ne sut d’où lui venait ce culot, mais elle obtint qu’Émilien Lantier soit avisé qu’une dame souhaitait lui parler d’une importante commande. Le patron apparut sur un quiproquo, la dévisagea, incrédule, sans doute surpris d’avoir à faire à une mulâtresse. Elle situa aussitôt l’Émilien dont Marianne lui avait brossé le portrait, bien que sa chevelure grisonnante fût désormais bien moins abondante et brune que dans les dires de son amie. Ses yeux reptiliens lui coupèrent le souffle.

— Mon temps est compté, chère madame, je pensais que vous aviez pris rendez-vous, mais puisque vous êtes là, suivez-moi, je vais vous recevoir...

Quand il eut fermé la porte de son bureau, il l'interrogea :

— Vous disiez que vous voudriez passer commande de plusieurs armoires en noyer avec glace pour le compte de Mme d'Alençon ?

— À vrai dire, je ne suis pas celle que vous croyez..., bredouilla Vita.

— Comment ça ? sursauta l'industriel en se défaisant séance tenante de l'air accort et du sourire mielleux qu'il s'était donné pour complaire à sa cliente. Il se mit à tripoter sa montre de gousset.

— Je dois aborder avec vous un sujet beaucoup plus intime...

Le regard de l'homme vrilla.

— C'est-à-dire ? demanda-t-il avec une pointe d'inquiétude dans la voix.

Le regard d'Émilien Lantier perdit de sa superbe dès que Vita eut prononcé le nom de Marianne Fort. On aurait dit qu'elle avait sorti un fantôme de son placard, au point qu'il en extirpa de sa poche un mouchoir pour s'éponger le front.

Lui et elle s'étaient connus alors que Marianne occupait sa première place comme gouvernante auprès du jeune frère d'Émilien. Il s'était entiché d'elle, elle l'avait subjugué comme seule l'apparition du premier amour peut le faire. Leur liaison discrète et incohérente avait été d'autant plus forte qu'ils savaient la bataille perdue d'avance.

— Quelque chose ne va pas ? s'enquit Vita, pouvant lire sur le visage de l'industriel que le temps n'avait rien cicatrisé de cette blessure ancienne.

Émilien se rencogna dans son fauteuil en soupirant.

— Eh bien, voilà qui nous plonge des années en arrière. Pour être franc, j'ai eu du mal à me remettre du départ de Mlle Fort.

— Elle m'a expliqué que vos parents s'étaient opposés à cette union.

— Je vois que vous êtes bien renseignée.

— Marianne avait en moi une amie fidèle, aussi s'est-elle livrée en toute sincérité. Une question reste en suspens. Pourquoi n'avez-vous pas répondu à la lettre qu'elle vous a adressée depuis Niort, quelques semaines après son départ de Paris ?

— Je n'ai jamais reçu la moindre lettre de Marianne ! s'écria-t-il.

Il aurait fallu avoir le discernement du Saint-Esprit pour détecter une éventuelle dissimulation de sa part.

— Que disait-elle donc, cette lettre ? continua-t-il.

Vita hésita. Elle avait quelque chose de bien délicat à révéler. Malgré tout, après un temps d'arrêt, elle s'engouffra dans la brèche.

— Votre amante vous informait qu'elle attendait un heureux évènement, annonça-t-elle en baissant les yeux, sans voir combien le visage d'Émilien s'était soudain empourpré.

Il mit quelques instants avant de retrouver l'usage de la parole, cloué dans son fauteuil.

— Je vous confirme que je n'en ai rien su, prononça-t-il d'une voix atone. J'ai des principes, que croyez-vous ! J'aurais été incapable d'un acte aussi lâche. J'aurais assumé mes responsabilités. En a-t-elle douté ?

Tout à coup, Vita jugea indécent de s'immiscer plus avant dans l'intimité de leur relation. Comment aurait-elle pu parler au nom de Marianne ?

— Je pense que l'explication est toute simple, lança-t-il. Il est probable que cette lettre ait été détournée. Je vivais sous le même toit que mes parents. Ils ont intercepté le courrier. J'étais jeune à l'époque, trop docile, trop respectueux des convenances. Il n'y avait rien de négociable, et je n'ai pas eu la force de m'élever contre eux. Croyez-vous que l'on trahisse aussi facilement une main qui vous nourrit ? dit-il avec un tremblement dans la voix.

— La soumission aveugle aboutit souvent aux larmes, déclara Vita, en percevant combien cette lâcheté de sa jeunesse pesait sur la conscience de l'homme.

Touchée, Vita s'autorisa alors à aller plus loin dans les révélations. Elle raconta l'épisode du congédiement injuste de Marianne de chez les Dupuybel suivi de son errance dans les rues de Niort et de sa sauvage agression. Le visage d'Émilien prit une expression de souffrance lorsqu'elle décrivit le calvaire traversé ensuite par Marianne et l'abîme de désespoir dans lequel l'avait jetée la perte de leur enfant.

— L'autorité paternelle peut exercer une tutelle terrible qui, sous couvert de sécurité, vous emprisonne à vie, mademoiselle. Mon père, je puis le dire aujourd'hui, était un véritable tyran.

Visiblement ému, il marqua un temps d'arrêt avant de poursuivre :

— A-t-on au moins châtié les voyous qui ont attaqué Marianne ?

— Non, les malfaiteurs n'ont jamais été retrouvés.

— Pour préserver sa réputation, mon père aurait tout sacrifié. Marianne enceinte devenait une menace, murmura Lantier, perdu dans ses pensées.

Il sortit d'un coffret un gros cigare orné d'une bague de papier rouge. Il se mit à fumer lentement, laissant échapper des volutes blanchâtres par le nez.

— Vous croyez qu'il serait envisageable, après tant d'années, de tirer cette affaire au clair ?

— Impossible de vous répondre catégoriquement, dit Émilien, qui songeait à la facilité avec laquelle on dénichait un voyou pour un règlement de comptes moyennant quelques subsides.

Qui sait si son père n'y avait pas eu recours dans l'intention de se débarrasser d'une amourette devenue gênante ? Ses paupières cillaient de nervosité.

À la fin de l'entretien, Vita prit soin de griffonner son adresse sur une feuille de papier. Savait-on ce que l'avenir réservait, une nouvelle connexion avec le passé pouvait encore surgir.

Seul dans son bureau, Lantier sentait l'aigreur sourdre dans son cœur. Il lui semblait que sa vie avait filé comme de l'eau. Marié par ses parents à une fille de commerçant dépourvue de toute personnalité, jamais plus, depuis Marianne, il n'avait éprouvé l'amour, ni même la déraison. *Les péchés de la chair ne sont pas regrettables, seuls ceux de l'âme le sont*, songea-t-il en se morigénant.

Vita n'avait encore jamais vu Hugo aussi abattu que lorsqu'elle pénétra dans leur nid d'amour ce soir-là. La lumière des réverbères venait déjà lécher les fenêtres du séjour. Elle eut l'impression de rentrer prématurément, comme s'il n'avait pas voulu la voir encore, préférant rester seul avec ses émotions.

— Je ne vais pas te mentir. Mes parents menacent de me couper les vivres si je refuse de mettre fin à notre liaison, avoua-t-il d'un ton attristé.

Elle resta sidérée, puis s'efforça d'assimiler la nouvelle.

— Cette menace pesait sur nous depuis le début, cela ne pouvait pas durer éternellement, déclara-t-elle en s'affalant lourdement dans un fauteuil.

— Mes parents devaient connaître depuis longtemps cet état de choses, je ne vois pas comment il aurait pu en être autrement. Je soupçonne que mon grand-père Dupuybel ait fini par faire pression...

— C'est par lui que tu as obtenu cet appartement. Ton grand-père a de multiples antennes à Paris et quelqu'une de ses connaissances l'aura mis au courant, en effet.

— J'avais pris goût à la clandestinité, insista Hugo en s'approchant pour la serrer dans ses bras. Souviens-toi de ma promesse, je ne t'ai pas demandé de m'accompagner à Paris pour t'abandonner lâchement dès la première tempête. Qu'est-ce qu'ils croient ? Que je vais te renvoyer à tes torchons ?

Vita, les larmes aux yeux, se laissa aller à l'étreinte d'Hugo. Malgré tout, elle ne put s'empêcher d'imaginer la famille en plein conciliabule, visages outrés en apprenant la nouvelle de leur cohabitation.

— Je pense que le plus sage serait de nous séparer momentanément, dit-elle. Ta vie se joue maintenant, il ne faut rien gâcher des chances qui s'offrent à toi.

— Tu es sérieuse ? s'écria-t-il, les traits tordus par l'épouvante comme si elle s'apprêtait à se jeter du haut d'un précipice. Nous nous portons à bout de bras toi et moi. Je ne veux pas sacrifier notre bonheur. Et personne n'en décidera à notre place !

Elle ne pipa mot.

Ils ne fermèrent pas l'œil de la nuit, entre longs silences et considérations sur le monde qu'ils ne pourraient pas changer. Elle l'épata en lui avouant sa visite chez Lantier. Il perçut les coïncidences avec leur amour interdit et cela le conforta dans sa volonté de ne pas abdiquer.

— Même Lantier nous fait signe ! plaisanta Hugo. Ce que tu viens de me dire m'incite d'autant plus à rester sourd aux injonctions de mon père.

Pour conjurer le sort, ils s'abandonnèrent dans une étreinte grisante sans plus laisser la moindre place à leurs tourments. Le contraste de leurs corps bouleversait Hugo. Là où les formes de Vita s'épanouissaient en rondeurs, le sien révélait ses méplats musclés. Leurs peaux tressaillaient sous leurs doigts. Maintenant qu'ils se connaissaient suffisamment, l'un et l'autre devinaient leurs désirs les plus secrets.

La brume matinale légère chassée par le vent du nord laissait augurer une belle journée. Le regard de Vita s'égara dans le vague vers les toitures gris bleuté du faubourg Saint-Germain. Elle luttait, refusant de céder au découragement. Mais même les paroles apaisantes d'Hugo ne pouvaient rien contre ses craintes et ses fêlures secrètes. Peut-être que la pluviosité automnale de ces derniers jours y était pour quelque chose ?

Vita acquiesça à ses propres pensées avant de revenir à son rôle de maîtresse de maison qui l'occupait à temps plein depuis que les parents d'Hugo avaient mis fin au contrat avec la bonne. Elle ne trouvait plus le temps de souffler. Heureusement que la dextérité de ses doigts faisait merveille. Elle accommodait les plats, brodait, astiquait, repassait. Hugo admirait son industrie. Il gardait un mot pour rire en reprenant la citation du chimiste Antoine Laurent de Lavoisier :

— Avec toi, rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme.

Chaque jour, les amants affirmaient leur foi en l'avenir, bien que se demandant si le bail de l'appartement serait lui aussi bientôt résilié. Mais le verdict tardait à tomber.

La fin de son cursus approchait et le temps n'était plus loin où Hugo se lancerait dans sa carrière d'ingénieur. Il jugea le moment venu de franchir le pas et d'officialiser son union avec Vita, avec, si possible, l'assentiment de ses parents.

Tous deux arrivèrent par le train à La Rochelle, arrimés à l'espoir d'un jour de grâce. Il était convenu que Vita patienterait en ville, près de la porte de la Grosse-Horloge, pendant qu'Hugo irait parler à ses parents.

Passé les effusions des retrouvailles avec leur cher rejeton, dont la carrure était désormais celle d'un homme aguerri, les Delgrière prirent de plein

fouet l'annonce de son intention.

— Père, mère, vous m'avez enseigné qu'il convient de regarder les êtres en dehors de tout préjugé, commença-t-il avec la fougue et la sincérité de la jeunesse.

— Est-ce de Vita dont il s'agit ? l'interrompit Poppée, sans attendre.

— Oui. Croyez bien que je n'aurais certainement pas mené à bien mes études sans le soutien de cette jeune femme. Je compte l'épouser, et s'opposer à ce projet serait un affront à la liberté et à la dignité que vous m'avez vous-même appris à chérir.

À ce même instant, la silhouette de Marianne apparut à la porte du salon. Elle ne put s'empêcher d'applaudir le discours d'Hugo, ce qui déclencha sans attendre la riposte de Renaud.

— C'est le monde à l'envers ! Pourriez-vous avoir la décence de vous abstenir de tout commentaire, Marianne ? Quant à vous, mon fils, si vous comptez souffler à votre guise le chaud et le froid dans cette maison, vous vous trompez ! cingla le médecin, excédé.

Son orgueil en prenait un coup. Les paroles d'Hugo étaient impossibles à admettre. Il avait le sentiment de ne pas être maître chez lui, de ne plus rien décider sous son propre toit. Il ne serait pas près d'oublier cette humiliation.

— Ce projet est une véritable sottise, Hugo ! Reprends-toi et oublions cette conversation !

— Que croyez-vous ? intervint à nouveau Marianne. Essayer de persuader Hugo de son erreur n'a aucun sens. Jugement sans charité ! Son mariage ? La belle affaire ! Dieu est le seul à pouvoir tracer les lignes de son destin.

— Baissez d'un ton, Marianne, votre irruption dans notre intimité est détestable, assena Renaud, exaspéré par cette impudence qui lui confirmait que Mlle Fort était de trop dans cette demeure.

S'il n'avait voulu ne pas déplaire à sa femme, il y a déjà longtemps qu'elle aurait pris son bagage.

— La messe est dite ! Puisque vous voyez le mal partout, je ne supporterai pas d'autre grief à mon endroit, s'insurgea Marianne.

— Je ne vous retiens pas ! rugit le docteur.

Un silence hostile s'installa dans le salon. Poppée était suffoquée. Hugo, qui détestait les esclandres, se disait qu'il venait de tout gâcher. Il aurait dû s'y prendre mieux, apprendre à mieux calculer... Il préféra ne pas répondre

à son père, attristé par l'air sinistre de ses parents qui semblaient lui murmurer qu'ils n'avaient pas mérité ça.

Marianne quitta dans l'heure la demeure des Delgrière avec un petit bagage, le visage décomposé. Poppée n'avait pas réagi. Elle était arrivée au bout de sa générosité vis-à-vis de son ancienne gouvernante. L'arrogance de cette dernière n'avait pas sa place dans leur foyer, une évidence qui aurait dû la frapper plus tôt mais elle s'était engluée dans ses bons sentiments.

Dehors, le vent fouettait les arbres et la mer aussi mugissait de colère, tandis que Marianne avançait comme emportée dans un tourbillon rageur. Elle se fondit parmi les passants du quai, dépassa plusieurs messieurs en redingote et haut-de-forme malgré le poids de sa valise. Alors qu'elle s'épuisait du côté des tourelles anciennes de la porte de la Grosse-Horloge, elle fit volte-face en entendant jaillir son prénom.

— Vita ! s'écria-t-elle, en retenant son chapeau chahuté par une bourrasque.

Heureuses de ces retrouvailles, les deux femmes se jetèrent dans les bras l'une de l'autre. Les larmes leur venaient aux yeux. Cependant, la joie laissa vite place à la consternation.

— Vous êtes resplendissante et je devine votre bonheur auprès d'Hugo, lui glissa Marianne, mais je crains que votre amoureux ne puisse déplacer des montagnes.

Vita s'était tellement préparée à cette déception qu'elle ne fut pas trop atteinte, et cela ne la rendit pas moins compatissante envers l'infortune de Marianne lorsque cette dernière lui eut exposé les raisons pour lesquelles elle se retrouvait seule dans la rue avec cette valise.

— Ainsi ce bagage est-il le résultat de votre audace puisque vous avez soutenu ma cause sans réserve auprès des Delgrière...

— Ah ça oui, ma chère Vita, et je n'ai rien retiré !

— Je me doutais qu'Hugo ne parviendrait pas à convaincre son père. Lui qui croyait naïvement pouvoir conserver un lien affectif étroit avec sa famille en dépit de ses transgressions, il s'est en réalité bien trompé, soupira Vita. Je regrette que notre relation soit à l'origine de votre discorde avec le docteur et son épouse.

— Ne vous inquiétez pas... Cela n'a fait que raccourcir l'échéance de mon départ. Les querelles se multipliaient, la pression devenait

insoutenable. Quand on ne s'entend plus, il vaut mieux ne plus se fréquenter, la rassura la gouvernante sans davantage de commentaires.

Bien qu'elle se sentît liée à elle par une indéfectible amitié, Vita percevait la complexité de la personnalité de Marianne. Elle l'admirait en dépit de sa part d'ombre, comme en cet instant où elle ne pouvait lire sur ses traits quelque sentiment que ce fût. Elle détectait chez la gouvernante une violence intime qui ne lui avait pas échappé du temps même où elles travaillaient l'une et l'autre chez les Moricourt. La jeune mulâtresse n'ignorait pas l'acte de malveillance dont Marianne s'était rendue coupable à l'encontre de Poppée mais, le temps passant, elle avait fini par croire qu'elle s'amenderait.

Vita proposa à Marianne de s'installer dans un café afin de poursuivre tranquillement leur conversation car elle avait encore beaucoup à lui dire. On les invita à s'attabler au milieu de la salle. Elles ne manquaient pas de susciter la curiosité de la clientèle masculine. Des sourires séducteurs obliquaient en direction de Vita dont la beauté, l'allure parisienne et le vocabulaire choisi ne passaient pas inaperçus. Il faut préciser que si elle avait particulièrement soigné sa tenue dans l'espoir d'une invitation chez les Delgrière, il n'en allait pas de même pour Marianne, que cette dernière épreuve avait encore davantage altérée et vieillie, et dont la mise dénotait le laisser-aller, et pour cause, puisqu'elle avait quitté le navire en catastrophe. Devant l'intensité des réactions de la gent masculine, Mlle Fort se pinça les lèvres pour réprimer une remarque acerbe à l'égard des indiscrets, et préféra complimenter Vita sur sa capeline de satin clair qui lui seyait à merveille.

— Je ne sais pas comment amener le sujet..., avança Vita.

Encouragée par son amie devant laquelle on venait de déposer un café fumant, elle continua :

— Il faut que je vous dise que j'ai rencontré Émilien Lantier à Paris...

L'intéressée, qui avait pâli, se figea sur son siège. Il s'écoula plusieurs secondes avant qu'elle ouvre la bouche.

— Pourquoi avoir été jusque-là, Vita ?

— En réalité, le hasard en a voulu ainsi et je n'ai eu qu'à saisir la main qu'il me tendait et la suivre, dit Vita, qui évoqua le dîner chez des amis d'Hugo. J'ai appris que le fils de Lantier avait intégré l'École des ponts et chaussées, figurez-vous. Il ne m'a pas été difficile de rencontrer son père. Je

vous devais bien ça, il me semble... Enfin, le temps passe, cette démarche constituait peut-être une dernière chance de connaître la vérité...

Stupéfaite, Mlle Fort se fit raconter tous les détails jusqu'à plus soif. Vita s'exécuta, lui révélant les confessions qu'elle avait recueillies de la bouche d'Émilien lors de sa visite au faubourg Saint-Antoine.

— Émilien pense que son père était certainement capable d'avoir envoyé des voyous effacer toute trace de votre existence. Mais ses parents sont décédés aujourd'hui et il ne peut en avoir la certitude.

— Il m'est tout de même difficile d'imaginer que la crainte de voir son nom entaché ait pu pousser M. Lantier père jusqu'à une telle extrémité. Pensez que ces voyous m'ont laissée pour morte, qu'ils ont tué mon enfant ! Mais il m'est encore possible de glaner quelques pièces du puzzle, suffisamment pour en avoir le cœur net, ajouta-t-elle après un temps d'arrêt.

— À quoi pensez-vous, Marianne ?

— Je vais me rendre à Niort. Peut-être reste-t-il encore une chance de tirer tout ça au clair, lança la gouvernante d'une voix qui ressemblait au cri rauque d'un oiseau, ce qui attira tous les regards dans leur direction.

Tout devenait pressant. Elle enchaîna un geste afin de vérifier que son réticule contenait suffisamment de monnaie pour s'acquitter du montant d'un billet de train pour Niort. Dehors, elle héla un fiacre pour se rendre à la gare. Les deux femmes se séparèrent dans une étreinte affectueuse.

Il n'y avait plus rien de douloureux sur le visage flétri de Marianne lorsqu'elle déposa son bagage dans le compartiment, seulement une expression de nervosité et d'impatience. Elle prit place dans le wagon et se laissa porter par le paysage sillonné de canaux où parfois se dressait un moulin à vent. Des maisons basses émergeaient sur les parcelles d'un doux camaïeu, tandis que par bribes lui parvenaient les conversations des autres voyageurs.

Arrivée en gare de Niort, elle déposa son bagage à la consigne puis se rendit rue du Vieux-Pont, sur le lieu de son agression. Elle reconnut le banc où elle s'était assise jadis et essaya vainement d'y associer des souvenirs. Le traumatisme avait fini par tout effacer. L'amertume s'empara d'elle, ses pensées tournoyèrent.

Sans s'attarder davantage, elle prit la direction du quai de la Regratterie et arriva en vue du domicile des Dupuybel. Elle se figea devant le heurtoir en laiton, le front plissé par l'appréhension, se demandant si elle allait franchir le pas. Elle se rassura à l'idée qu'à cette heure de l'après-midi,

Crespin Dupuybel était probablement absent, occupé par ses affaires en ville. Elle craignait de se retrouver face à face avec ce maître des horloges qui avait décidé de son destin et l'avait précipitée dans l'abîme.

Aux deux coups secs au heurtoir, Mélusine accourut. On aurait cru qu'elle faisait face à une apparition ! Marianne la salua d'un hochement de tête. La servante peina à lui retourner son bonjour, une main crispée sur la bouche pour étouffer un cri d'étonnement.

— Mademoiselle Fort ! Si je m'attendais...

Un piano jouait en sourdine. Mélusine invita la visiteuse à entrer en lui précisant qu'elle avait reçu ordre de ne déranger Hortense Dupuybel sous aucun prétexte.

— Ne vous méprenez pas sur le sens de ma visite, c'est vous que je viens voir, Mélusine !

Cette dernière afficha une grimace de consternation rappelant à Marianne ses mimiques de jadis lorsqu'elle essayait des reproches sur ses manquements. Dans les premiers temps de leur cohabitation, elles n'avaient guère été en sympathie toutes les deux, mais l'humeur acariâtre de Marianne en était seule responsable. Irritable, la gouvernante cachait sa condition de femme enceinte, priant pour que sa situation scandaleuse ne s'ébruitât pas, tout en espérant qu'une lettre d'Émilien Lantier lui sauverait la mise.

Toujours est-il que dans la cuisine, Mélusine sembla sur ses gardes, comme si elle redoutait une question embarrassante.

— Je reviens de loin ! affirma Marianne qui s'était installée à la table aux côtés de la cuisinière sans qu'on ne lui eût rien proposé. À l'époque, vous avez forcément entendu parler de mon agression ?

— Oui, bien sûr. Mais cette affaire remonte à loin. Nous avons appris bien plus tard ce qu'il vous était arrivé...

— Soit ! Il est vrai que je n'étais plus qu'un fantôme. De peur de déranger un notable, je crois que la police n'a même pas pris la peine d'informer M. Dupuybel. Vous savez, tout porte à croire que mes agresseurs sont venus spécialement de Paris pour s'attaquer à moi. Je vous expliquerai dans quelles circonstances... En attendant, je voudrais savoir si vous n'avez rien remarqué de bizarre à l'époque. Je ne sais pas, des rôdeurs, des curieux, qui se seraient intéressés à mes allées et venues..., dit Marianne en plantant son regard dans celui de la domestique.

— Enfin, qu’insinuez-vous ? Que j’aurais quoi que ce soit à voir avec votre agression ?

— Loin de moi l’idée de vous accuser, Mélusine. Je voudrais seulement savoir si vous n’avez pas été amenée à parler de moi à des étrangers.

Mélusine garda un long moment le silence, la tête baissée, triturant son tablier.

— Ça me chamboule, tout ça ! fit-elle en frottant ses doigts sur ses paupières closes.

Elle lâcha un soupir, comme si elle avait vaincu ses dernières hésitations. Elle reprit :

— La vérité, c’est que peu de temps avant votre agression, j’ai été abordée par deux hommes qui m’ont interrogée à votre sujet. J’ai pris peur, je me suis enfuie et j’ai réussi à leur échapper, mais ils m’ont lancé toutes sortes de menaces. Ma faute est de ne vous en avoir rien dit, ni à vous, ni à M. Dupuybel. Mais je ne voulais pas provoquer d’inquiétude inutile et puis, j’avais peur qu’on ne me croie pas.

— Et vous n’avez plus jamais revu ces personnes, n’est-ce pas ?

— Eh non, pas tout à fait...

— Comment ça, pas tout à fait ?

— Eh bien, ces deux hommes... comment vous dire... Ces voyous ont mis leur menace à exécution. Mon mari les a vus tourner autour de notre maison...

— Ils s’en sont pris à vous ? s’exclama Marianne, épouvantée.

— Mon mari ne leur en a pas laissé le temps...

Avant que Marianne ait pu réagir, la servante ajouta comme une excuse :

— La fièvre lui est montée au cerveau, vous comprenez...

— Il leur a réglé leur compte ?

Mélusine ne répondit pas tout de suite. Elle se leva comme si la réponse méritait encore réflexion.

— Ne vous en faites pas, il leur a évité la fosse commune en offrant leurs corps aux marais. Et il a eu du flair, sourit-elle d’un air chafouin. Une rupture de digue a causé une des pires inondations du siècle peu après. Tout était impraticable, dévasté. On n’en a plus entendu parler, des macchabées. Sans doute qu’à la saison sèche, les mulots ont rongé les restes. Ils ont eu ce qu’ils méritaient ces deux-là, pas vrai, Marianne ?

Abasourdie, celle-ci jeta un regard sur Mélusine pour vérifier qu’elle ne plaisantait pas. Elle éprouvait une pointe d’incrédule tristesse face à cette

révélation. Il lui semblait presque trop facile que ses deux agresseurs aient été ainsi rayés de la carte.

— Ces deux-là sont en enfer, vous devriez vous sentir soulagée ! dit Mélusine d'un air de triomphe. Vous méritiez de le savoir, reprit-elle, mais il m'était impossible de faire un tel aveu. Aujourd'hui, ce n'est plus pareil...

Le regard de Marianne devint soudain limpide, comme si elle était délivrée d'un grand poids.

Avant de prendre congé, elle devait à Mélusine quelques explications. Aussi lui fit-elle un récit suffisamment circonstancié de sa triste idylle avec Émilien Lantier et lui confia que, d'après ce fils de bonne famille lui-même, les deux agresseurs avaient probablement agi en mission commandée sur ordre de son propre père.

— Parfois, je suis intriguée de vivre encore, à croire que la mort n'a pas voulu de moi, conclut-elle en baissant les yeux.

— Et ce père indigne, est-il toujours en vie ?

— Non, il est décédé aujourd'hui. Ceux qui ont causé mon malheur ne sont plus de ce monde.

— Vous allez pouvoir enfin tourner la page..., tenta Mélusine.

— J'espère en avoir la force, souffla Marianne, qui avait plutôt le sentiment qu'elle approchait du bout de l'impasse dans laquelle s'était engagée sa vie. Mais vous m'avez délivrée de mes fantômes, Mélusine...

Épilogue

Renaud écrivit à son fils une longue lettre en le pressant à nouveau d'épouser une femme digne de sa condition. Il n'y répondit pas. Son père avait beau lui rabâcher que le mariage était institué pour autre chose que l'amour, il pouvait d'autant moins s'y résigner qu'il détenait sous ses yeux l'exemple de ses parents qui avaient formé un couple aimant. Quant à Poppée, son indignation avait fini par s'essouffler. Elle était avant tout une mère qui avait connu cette sensation de sol qui se dérobe sous ses pieds le jour où son père l'avait expédiée au couvent. Elle comprenait qu'elle était en train de reproduire la même erreur à l'égard de son fils.

Un matin qu'elle était occupée à nouer les brides de son chapeau face au miroir, son époux s'approcha d'elle et lui écarta les mains.

— Je ne vous ai jamais vue aussi irritable...

— Auriez-vous oublié notre fol amour ? Auriez-vous supporté que votre famille nous en détournât ? explosa-t-elle. Vous n'avez pas le droit de détruire le bonheur de notre fils !

— Il est inutile de revenir sur la question, Hugo fera ce qu'il voudra mais loin d'ici, lâcha-t-il, catégorique.

Poppée était au comble du désespoir. Il y avait des choses contre lesquelles elle ne pouvait rien. Elle se détourna, sachant qu'elle n'infléchirait pas la volonté de son époux. Une larme glissa sur sa joue, semblable à une perle de rosée sur un pétale de fleur tandis qu'elle se hâtait d'agrafer sa cape sur sa chemise à jabot. De l'air, il lui fallait de l'air...

Les liens entre le fils et ses parents étaient irrémédiablement rompus. Hugo, amer, traçait de son père un portrait au vitriol tant il jugeait incohérents les motifs qui l'animaient et contraires à la manière dont il avait mené son éducation. Lui aussi était en quête d'air...

Apprenant qu'on recherchait des ingénieurs de génie civil pour la construction de la voie de chemin de fer reliant Hanoï à Saïgon, il s'embarqua à Marseille avec Vita pour l'Indochine. Là-bas ils se marièrent à l'occasion du Têt, Nouvel An chinois, considéré comme porte-bonheur pour les époux.

Ils n'apprirent jamais la mort de Marianne qui, malade, vieillie, impécunieuse, n'avait pas eu d'autre choix que demander asile à l'hôpital général Saint-Louis de La Rochelle.

Parmi les ouvrages consultés

Niort de 1848 à 1914, André Texier, Éditions du Terroir, 1982.

Fougères et plantes alliées des Deux-Sèvres (Deux-Sèvres nature environnement), atlas publié avec le soutien financier de la Région Poitou-Charentes, du Conseil général des Deux-Sèvres et de la DREAL, 2013.

Le Port de Niort et la Chamoiserie, élèves du lycée professionnel Thomas-Jean-Main (Projet d'action éducative Sainte-Pezenne, 1983-1984).

La Chamoiserie et la ganterie à Niort, Christian Gendron, Daniel Courant, Éditeur scientifique, 1983.

La Mémoire des étangs et des marais, Jean-Michel Derex, Éditions Eugen Ulmer, 2017.

Petite Histoire du Maillezais, Charles Arnaud, Éditions des régionalismes, 2006.

Fleuriau, La Rochelle et l'esclavage, Jacques de Cauna, Éditions Les Indes savantes, 2017.

Histoire des communes des Deux-Sèvres, Maurice Poignat, Projet édition à Poitiers, 1987.

Les Ingénieurs des Ponts et Chaussées face aux marais, Porchet Guillaume, Niort, Archives départementales des Deux-Sèvres, 2013.

Les Marais poitevins (bulletin de la carte géologique) Welsch Jules, Armand Colin, 1916.

La Maraîchine, Georges Millandy, Éditions littéraires de France, 1942.

Pour télécharger + d'ebooks gratuitement et légalement veuillez visiter notre site : www.bookys-ebooks.com

Le Val de Sèvre du pays de Mélusine aux marais, Jacques Nanteuil, Éditions Saint-Denis, 1949.

Le Sorcier du marais, Jean Brec, Éditions J. Brec, 1992.

Souvenirs d'un huttier du Marais poitevin, Eugène Olivier, Geste Éditions, 2007.

Dictionnaire du patois des marais poitevins, Pierre Gachignard, Éditions Jeanne Laffitte, 1983.

Annales des Ponts et Chaussées, Mémoires et documents, Éditeur Carilian-Gœury (Paris), 1888-1889.

OceanofPDF.com

Collection

TERRITOIRES

Jean ANGLADE

Une vie en rouge et bleu

Le Dernier de la paroisse

Le Choix d'Auguste

Le Sculpteur de nuages

Les Cousins Belloc

Le Grand Dérangement

Sylvie ANNE

Le Gantier de Jourgnac

La Maison du feillardier

Sylvie BARON

Un été à Rochegonde

Les Ruchers de la colère

L'Auberge du pont de Tréboul

L'Héritière des Fajoux

Rendez-vous à Belinay

Terminus Garabit

Une Miss pas comme les autres

Des Noces en or

Les petits meurtres du mardi

Jean-François BAZIN

Les Raisins bleus

Le Clos des Monts-Luisants
Le Vin de Bonne-Espérance
Les Compagnons du grand flot
Le Maître de la lumière
Le Dernier Tonnelier

Sarah BELL
Le Chant des reines

Henriette BERNIER
Le Baron des champs

Jean-Baptiste BESTER
L'Homme de la Clarée
Plus près des anges
Les Amants de Sainte-Catherine
Meurtre au pont du Diable

Françoise BOURDON
Le Moulin des Sources
Le Mas des Tilleuls
La Grange de Rochebrune
Retour au pays bleu
Le Fils maudit
Les Sentiers de l'exil
Les roses sont éternelles
Le Maître du Castellar
Le Secret de Belle Épine
Pour oublier la nuit

Édouard BRASEY
Les Lavandières de Brocéliande
Les Pardons de Locronan
La Sirène d'Ouessant
L'Affaire Cabre d'or
Le Domaine des oliviers
Les Fils du patriarche

Patrick BREUZÉ
Les Remèdes de nos campagnes
La Valse des nuages
L'Étoile immobile
Mon fils va venir me chercher
La Montagne pour refuge
Versant secret
Les Buveurs de ciel

Nathalie de BROC
La Vallée des ambitions
La Robe pourpre

Michel CAFFIER
Corne de brume
La Paille et l'Osier
Les Étincelles de l'espoir

Anne COURTILLÉ
La Tentation d'Isabeau
Le Gaucher du diable
Les Damoiselles de Clermont

Annie DEGROOTE
Les Racines du temps
D'infinies promesses

Jérôme DELIRY
Une rivière trop tranquille
L'Héritage de Terrefondrée
La Maraude

Raphaël DELPARD
L'Enfant sans étoile
Pour l'amour de ma terre
L'enfant qui parlait avec les nuages

Le Courage de Louise

Alain DUBOS

La Mémoire du vent

La Corne de Dieu

Le Dernier Combat du Dr Cassagne

Élise FISCHER

Les Noces de Marie-Victoire

Je jouerai encore pour nous

Villa Sourire

L'Étrange Destin de Marie

Le Jardin de Pétronille

Aux Deux Hirondelles

Les Femmes des terres salées

La Promesse du sel

Le Vin de Pâques

Marionnettes d'amour

Là où renaît l'espoir

Tous au théâtre

Emmanuelle FRIEDMANN

Le Rêveur des Halles

La Dynastie des Chevallier

L'Orphelinat

La Faute des autres

Alain GANDY

Les Cousins de Saintonge

Gérard GEORGES

Une terre pour demain

Le Destin des Renardias

Le Bal des conscrits

Mademoiselle Clarisse

Anatole, fils de personne

La Mésangère

Georges-Patrick GLEIZE
La Fille de la fabrique
Pas plus tard que l'aurore
Le Serment des olivier
Le Vent de la jeunesse
Quelques pas dans la neige
Les Noisetiers du bout du monde
Le Crépuscule des Justes
Même les pierres ont une histoire
La Montagne des autres
Coupe rase

Yves HUGHES
Et meurent les marionnettes

Yves JACOB
Sous l'ombre des pommiers
Le Silence de Justine

Corinne JAVELAUD
L'Ombre de Rose-May
Les Petits-Papiers de Marie-Lou
L'Odyssée de Clarence

Guillemette de la BORIE
La Dernière Héritière
Le Portrait disparu

Hélène LEGRAIS
L'Ermitage du soleil
Les Héros perdus de Gabrielle
Les Ailes de la tramontane
La Guerre des cousins Buscail
Les montagnes chantaient la liberté
Ceux du Château, ceux du Moulin
Trois gouttes de sang grenat
Les Anges de Beau-Rivage

Le Bal des poupées
Le Front dans l'azur
Nous étions trois
Le Cabanon à l'étoile
L'Alchimiste de Sant-Vicens

Philippe LEMAIRE
Rue de la Côte-Chaude
L'Enfant des silences
L'Oiseau de passage
La Mélancolie du renard

Alfred LENGLET
Du poison dans les veines
Jeux mortels en hiver
Temps de haine
Cœurs de glace

Éric Le NABOUR
Retour à Tinténia
La Louve de Lorient
À l'ombre de nos larmes
La Frondeuse
Cécile et les Beaujour
Comme une aube fragile

Jean-Paul MALAVAL
L'Or des Borderies
Soleil d'octobre
Les Noces de soie
La Villa des térébinthes
Rendez-vous à Fontbelair
La Folie des Bassompierre
Chronique des Strenquel
La Bastide aux chagrins
Les Sœurs Querelle
Les Larmes de la pinède

La Belle Étrangère
Adélaïde au bord de la falaise
Les Gens de Combeval
La Souveraine en son domaine
Un si joli mariage
Rue de la Fontaine-Bleue
Un cœur solitaire dans une maison trop grande
Un été sous les tilleuls
La Vallée des eaux amères
L'Héritière des sables fauves

Antonin MALROUX
La Promesse des lilas
La Cascade des loups
La Pierre marquée
L'Homme aux ciseaux d'argent
Les prés refleuriront
Fenêtre sur village
Marie des Adrets
L'Espoir de belles aurores
Le Pain de paille
Le Cœur de mon père
Le Charpentier du paradis
Un soleil pour chaque jour

Jean-Luc MOUSSET
L'Enfant des labours
Le Secret de Neige

Sophie MUFFAT-MÉRIDOL
L'Homme au bouquet
La vérité qu'elle mérite

Brigitte PIEDFERT
Deux grains de sucre, un soupçon de secret

Frédéric PONS

Les Pèlerins du diable

Agathe PORTAIL

L'Année du gel

Piqûres de rappel

De la même veine

Nicole PROVENCE

Le Secret d'Aiglantine

Joël RAGUÉNES

La Maîtresse de Ker-Huella

La Dame de Roz Avel

La Sirène du port

Les Trois Saisons de la vie

L'Or du lin

Les Vies de Jeanne

Pêcheurs du bout du monde

Les Derniers Seigneurs de la mer

La Salamandre de Trévarez

Florence ROCHE

La Terre des Falgères

L'École du lac

La Réfugiée du domaine

Élisabeth SEGARD

Une certaine idée du paradis

Un futur presque parfait

Geneviève SENGER

La Maison Vogel

L'Enfant de la Cerisaie

La Dynastie des Weber

Les Jumeaux du val d'amour

La Promesse de Rose

Les Bellanger

La Dame des Genêts
L'Or de Salomé
La Terre originelle
Le Bonheur est au fond des vallées

Jean SICCARDI
La Source de saint Germain
Le Maître du diamant noir
L'Ivresse des anges
L'Auberge du gué
Gaston des vignes
La Chapelle des Templiers
Le Dernier Faiseur d'or

Bernard SIMONAY
L'Or du Solognot
Le Marais des ombres
Meurtres d'outre-tombe

Jean-Michel THIBAUX
L'Olivier du diable
Le Maître des bastides
Le Rappel du tambour

Katia VALÈRE
Après la nuit vient l'aube

Brigitte VAREL
Le Secret des pierres

Louis-Olivier VITTÉ
La Guérisseuse de Peyreforte
Là où coule une rivière
Le Secret de Tire-Lune
La Statue engloutie
La Dame des vignes hautes
La Femme qui voulait voir la mer

Petit Jean

Colette VLÉRIC

L'Enfant sur le pont

Un air de liberté

La Nacre des abers

Dans la lumière de Pont-Aven

Rêves d'indiennes

OceanofPDF.com

DE LA MÊME AUTRICE

Venise aux deux visages, Dorval Éditions, 2008 ; rééd. City Poche, 2018. Prix de l'Académie des belles-lettres et beaux-arts du Pays de Caux 2009

L'Appel des rizières, Dorval Éditions, 2009

La Dame de Courbépine, Dorval Éditions, 2010

La Perle de Naples, Dorval Éditions, 2011

Alix de Rochechouart, Dorval Éditions, 2012. Coup de cœur du Nontronnais 2012

Le Petit Prince de Rome, Dorval Éditions, 2013

La Demoiselle du mas du Roule, City Éditions, 2014 ; rééd. City Poche, 2016

La Dame de la villa Saphir, City Éditions, 2015

L'Oubliée de la ferme des Brumes, City Éditions, coll. « Terre d'Histoires », 2016

L'Insoumise de Carennac, City Éditions, coll. « Terre d'Histoires », 2017

Un été d'orage, City Éditions, coll. « Terre d'Histoires », 2018

Les Sœurs de Biscarrosse, City Éditions, coll. « Terre d'Histoires », 2019

L'Ombre de Rose-May, Calmann-Lévy, 2020

Les Petits Papiers de Marie-Lou, Calmann-Lévy, 2021

L'Odyssée de Clarence, Calmann-Lévy, 2022

© Calmann-Lévy, 2023

COUVERTURE

Maquette : Studio Frédéric Tacer

Illustration : © Mark Owen/Trevillion Images

ISBN 978-2-7021-8547-6

www.calmann-levy.fr



180^{me}
ANNIVERSAIRE
LIRE

OceanofPDF.com

Table

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[PREMIÈRE PARTIE](#)

- [1](#)
- [2](#)
- [3](#)
- [4](#)
- [5](#)
- [6](#)
- [7](#)
- [8](#)
- [9](#)
- [10](#)
- [11](#)

[DEUXIÈME PARTIE](#)

- [1](#)
- [2](#)
- [3](#)
- [4](#)
- [5](#)
- [6](#)
- [7](#)
- [8](#)
- [9](#)
- [10](#)
- [11](#)
- [12](#)
- [13](#)

[14](#)

[15](#)

[16](#)

[17](#)

[18](#)

[Épilogue](#)

[Parmi les ouvrages consultés](#)

[Collection - TERRITOIRES](#)

[DE LA MÊME AUTRICE](#)

[Page de Copyright](#)

[*OceanofPDF.com*](#)

1. Pigouille : perche servant à faire avancer les bateaux à fond plat des marais.

OceanofPDF.com

1. Rouche : plante poussant dans les zones marécageuses.

OceanofPDF.com

1. Parthenaise : race de bovin.

OceanofPDF.com

-
1. Scrofulose : forme de tuberculose.

OceanofPDF.com

1. Marouine : habitant des marais.

OceanofPDF.com

 Couverture : Javelaud Corinne, Les fantômes de Marianne, Calmann
Lévy, Roman

OceanofPDF.com